JUL 10 1941

REVUE DE PARIS

1er DÉCEMBRE 1939

ALEXANDRE ARNOUX	*Soldats*	857
HENRI TROYAT	*L'entance de Dostoïevsky*	875
GEORGES OUDARD	*Climat de l'Europe centrale et orientale*	907
ODON DE HORVATH	*Soldat du Reich.* — I.	922
RENÉ JOHANNET	*En Espagne*	954
ROBERT DE SMET	*Le théâtre en Angleterre*	969
ED. GISCARD D'ESTAING	*Conduite financière de la guerre.*	984
ROLAND DE MARÈS	*La guerre en Europe.*	995
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires.*	1003
PIERRE D'ESPEZEL	*Livres d'art.*	1010

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 23*

LA REVUE DE PARIS

il y a vingt-cinq ans

De la livraison du 1er *décembre* 1914 *nous extrayons ces quelques lignes tirées d'un article de Gustave Lanson :* L'épopée au Journal Officiel.

Depuis sept ou huit semaines, je lis dans les journaux, par extraits, et *in-extenso* à l'*Officiel*, les noms des officiers et soldats qui sont portés à l'ordre du jour de l'armée ou proposés pour la Légion d'honneur et la Médaille militaire. A chaque nom est annexé un bref résumé des motifs de la citation ou proposition. Je ne sais pas de lecture plus émouvante que celle de ces documents administratifs : on est subjugué d'admiration, touché aux larmes devant la hauteur de courage, la plénitude d'abnégation dont le détail illumine tous les deux ou trois jours les colonnes du *Journal officiel*, réservées d'ordinaire à de plus froides grisailles. C'est là qu'on voit jusqu'où va l'énergie de l'homme, le dévouement du Français. Mais, peu à peu, mon émotion morale et patriotique s'est convertie en émotion esthétique. Une impression de poésie m'a pénétré : j'ai senti que je me trouvais en face d'une grande épopée.

De la poésie à l'*Officiel*, c'est invraisemblable ; et pourtant cela est. Oui, une épopée française s'écrit dans l'*Officiel* par d'anonymes rédacteurs qui ne songent guère à être des poètes. Leurs notes, si concises, si sèches, prennent, en s'ajoutant les unes aux autres, l'ampleur d'une *Iliade* ou d'une *Chanson de Roland*. Un souffle épique passe à travers l'interminable file des laconiques citations ; elles ont dans leur précision sans art une puissance d'évocation énorme.

Peu d'adjectifs, et peu variés, et qu'on ne va pas chercher loin : tel a fait la preuve d'une énergie « remarquable » ; tel, de qualités militaires « brillantes ». Parfois l' « admirable » est lâché mais j'ai appris à m'en défier : il signifie en général que le héros est mort ou n'en vaut guère mieux.

J'aime cette économie d'adjectifs : « ce sont les faits qui louent ». Mais ne vous attendez pas que les faits nous seront racontés comme par un écrivain. Il n'y a pas de « littérature » là dedans : il s'agit d'énoncer pourquoi un militaire est considéré par ses chefs comme ayant bien fait. Rarement le lieu est désigné (je ne dis pas seulement le nom de la localité, mais aussi le caractère du paysage) ; peu nombreux sont les détails. Nous saurons que celui-ci s'est bien conduit « dans des circonstances difficiles » ou « particulièrement difficiles » et que par l'élan, la résistance ou la mort de celui-là un « résultat » a été obtenu. La sévérité plus que classique de cette discrétion militaire envoie toute la lumière sur la beauté morale de l'acte.

SOLDATS

Le front actuel, si étroit pour cette guerre énorme, ce qui frappe, quand on le regarde sur une carte, et plus encore quand on y voyage, c'est la disproportion entre les immenses forces engagées et le petit nombre des unités qui, à proprement parler, combattent. Des frontières où des troupes attendent, surveillent, vigilantes et inactives, la violation possible d'un territoire neutre, l'un au nord, l'autre au sud, par les armées ennemies ; entre ces masses d'attente, un angle de contact saillant dont une face, de la Moselle au Rhin, vise le nord, dont l'autre remonte le vieux fleuve romantique jusqu'à la Suisse et défend l'est. Derrière ces lignes, des plaines inondées où la Seille, la Sarre, l'Albe forment parfois de vastes lagunes, débordent, des plateaux, des entailles, des hauteurs, des prairies, des bois, des réseaux zigzaguants de barbelés, des villages plantés de guingois où cantonnent des troupes mouillées, de l'artillerie éparse et cachée, qui ne se démasque pas, des postes de D.C.A. errants et camouflés, des parcs de bestiaux, des centres de ravitaillement, des régiments de pionniers, des camps d'aviation dissimulés aux appareils couchés en lisière des boqueteaux, sous les branchages, des mouvements d'hommes couleur de terre, des dépôts de munitions introuvables, soustraits à la vue des passants, toute une vie muette, mal discernable, fondue à la boue, à la feuille morte, au silence de cet automne pluvieux que troublent à peine les vols croassants des corbeaux, les

ronflements d'avions gîtés dans les nuages bas, le crépitement parfois d'une mitrailleuse ou le tir d'un canon antiaérien, le meuglement d'une vache, le pas d'un groupe de travailleurs, pelle à l'épaule, qui marchent en file indienne sur les bas côtés de la route, le passage d'un camion rayé de jaune et de vert qui fait jaillir la boue et éclabousse les talus souillés.

Ce front aux arrières épais, furtifs, dissous, la ligne Maginot en constitue l'ourlet ou, plutôt, la couture de l'ourlet. Elle sinue, enterrée, discontinue, commandant de ses coupoles et de ses rares ouvertures rectangulaires les hiatus qu'elle laisse entre ses forts qui se conjuguent, les terrains semés d'obstacles, hérissés de buissons de fer épineux, de plantations de rails où s'empaleront les tanks. Cependant, pour le moment, elle ne fait pas la guerre ; elle guette, elle attend, elle aussi, et ceux qui l'occupent exercent un métier difficile certes et sans particuliers agréments mais qui diffère peu de celui qu'exigerait d'eux une paix menacée, inquiète, trébuchante. Elle sert d'épouvantail autant que d'outil ; son efficacité morale dépasse son action réelle ; sa perfection même suffit à ce qu'on lui demande et arrête une attaque dont l'ennemi mesure les risques et qu'il n'ose pas tenter.

En deça de ce rempart enfoui, dont l'existence rend l'emploi inutile, la vie civile, au moins d'une façon générale, n'a pas cessé, une vie civile saturée de militaires, subordonnée à la stratégie. Au delà, les villages ont été évacués de leurs habitants ; un certain aspect plus vide, plus sournois, plus guerrier du paysage frappe assez vivement quand on pénètre dans cette zone, quand on franchit la couture de l'ourlet. Mais, de ce front déjà restreint, toute la partie nord-sud, plus de la moitié, en bordure du Rhin, fossé malaisé à sauter, somnole. On n'y pourrait engager que des actions considérables ; et comme on ne paraît pas le vouloir, la nature même du pays, que barre un grand fleuve au flot puissant, interdisant les rencontres de détail, on s'observe, on se dévoile le moins possible, on patiente dans un silence obstiné où un coup de canon étonne.

Si nous voulons voir des combattants, c'est entre Rhin et Moselle qu'il faut aller.

*
* *

De la ligne Maginot à la lisière avancée, il y a des siècles de distance, l'intervalle d'un monde. Transporté brusquement de l'une à l'autre, un homme non averti éprouverait sans doute une extraordinaire sensation de dépaysement, d'ahurissement ; il croirait qu'une invention diabolique, une machine à voyager dans le temps le promène à travers les âges, le lance à reculons de celui de la technique la plus perfectionnée à celui de la bagarre primitive, de la guérilla des habitants des bois, des coups de main de la tribu dispersée sur de grands espaces. D'une part, les machines obéissantes, les mécanismes subtils et puissants, l'acier poli, les engins d'une délicatesse terrible, les moteurs électriques, l'épuration de l'air dans les cylindres, les commandes souples et immédiates, les grands vaisseaux de mazout, les artisans habiles travaillant à l'aise, sous la protection du béton et du sol ; de l'autre, la rase campagne, et non pas celle de l'été de 1914 avec ses vastes armées, ses divisions profondes qui couvrent le terrain, ses attaques ou ses retraites massives, son grouillement de batailles serrées, sa densité manœuvrière ; bien au contraire, un extraordinaire éparpillement ; de faibles unités qui tiennent une forêt, qui en gardent des morceaux, dont les armes automatiques en battent les abords ; des guetteurs surveillant l'horizon, tapis à l'orée. Ces positions, que défendent quelques escouades clairsemées, toujours en alerte, et que de petits groupes, à la faveur de la nuit, peuvent assez aisément tourner, ces positions laissent, de l'une à l'autre, des vides de vallons, de plateaux sans abris et exposés à la vue de l'adversaire qui lui-même joue le même jeu et ne se soucie guère de s'installer à demeure. Pas de muraille continue, pas de tranchées ; il serait impossible, du reste, d'en consolider, d'en maintenir au sec ; ce pays spongieux sue l'eau ; chaque trou s'y change bientôt en marécage. Dans ces lignes incertaines, variables, pointillées, poreuses, où l'on a facilement chance de s'infiltrer, aucune bataille, au sens propre du mot, mais une infinité d'escarmouches, de patrouilles, de raids, d'embuscades, de reconnaissances hasardeuses et nocturnes, de rencontres

inopinées, de sondages à travers un désert obscur, enchevêtré, limoneux, où les Français et les Allemands se cherchent souvent en vain, où ils se trouvent parfois sans le vouloir, où la prise de contact a quelque chose de glissant, de ténébreux, de rétractile, où la nuit, les pièges ont plus de part que l'artillerie et l'assaut, où chaque soldat devient tantôt un chasseur d'hommes, tantôt un gibier traqué, souvent les deux à la fois. Et ces lignes, si fuyantes, voient s'étaler entre elles un *no man's land* plus surprenant encore, de largeur extrêmement élastique, qui se resserre et se distend selon les circonstances. Un village abandonné, une ferme qui s'y trouvent appartiennent tantôt à nous, tantôt aux autres ; une maison constituera pendant une nuit un petit centre de résistance qu'on quittera au matin ; il arrivera qu'on se heurte à l'ennemi quand on veut se dérober, qu'on passe à côté sans le découvrir quand on l'épie, qu'on voisine inconsciemment ou qu'on se bute soudain. Alors un jet de lampe électrique, un tir de mitraillette, de fusil mitrailleur presque à bout portant, un bref duel à la grenade ; et puis tout rentre dans l'ombre et le silence riches de chuchotements confus, de traquenards, de surprises dormantes, d'éclairs de combats instantanés.

Voilà la guerre que font nos soldats, dure, sans sommeil, sans un instant de quiétude, et qui réclame d'eux une opiniâtre résistance physique, un aguet sans repos, des réflexes sans retardement, le courage le plus ferme, le plus lucide, une souplesse d'indien sur le sentier de la guerre, une ténacité, une tension qui ne faiblissent pas, un sang-froid que ne brisent ni la fatigue ni le constant éveil des nerfs ni l'isolement au milieu de ces bois où les menacent les vieilles ruses, les vieux sortilèges de la nuit primitive, les plus antiques angoisses de notre race. Nous ne leur témoignerons jamais, surtout si nous avons vécu quelques moments avec eux, dans le plein de leur étrange métier, assez de gratitude et d'admiration.

*
* *

Pour monter aux avant-postes, j'ai voulu prendre le chemin des écoliers ou, plutôt, celui du ravitaillement, aller, d'échelon en échelon, de l'arrière nourricier aux positions extrêmes, aux pointes, suivre la voie du pain, du vin, du café, du riz, des

haricots, de la viande ou, si vous préférez, de la bidoche, de la barbaque, prendre à leur source, pour ainsi dire, la culotte et le paleron.

La boucherie de l'armée, d'où je pars, loge aux limites d'un hameau qu'entoure de miroirs d'eau la crue de la rivière. Une vaste ferme a été aménagée en abattoir où débarquent les bêtes qui viennent de l'intérieur ou des parcs proches. Un coin de la Villette projeté dans la campagne aqueuse, avec son échaudoir blanchi à la chaux, garni de crochets, ses merlins accrochés au mur, ses peaux étalées sur le sol, son odeur de sang et d'entrailles tièdes, de netteté un peu écœurante, ses quartiers de carne rose pendus en bon ordre, ses poumons pâles et ses foies rouges, ses tueurs mobilisés, son officier grisonnant, de forte corpulence, à figure de chevillard et que j'ai dû rencontrer, boulevard Jean-Jaurès, chez Dagorno, vêtu de la blouse bleu Villette, d'un indigo noir.

De grands cars, pareils à des autobus sans vitres, grillagés, attendent, chargés de carcasses charnues, sommairement débitées, qui balanceront aux cahots des routes jusqu'au centre de ravitaillement où les voitures à chevaux, ces vieilles voitures demi-cylindriques, si dures au croupion, en prendront livraison et les porteront aux régiments, aux bataillons, aux unités dispersées. Avec elles j'atteins les roulantes. Les cuistots aux manches retroussées, aux chandails et aux calots maculés de cette extraordinaire couleur qu'eux seuls savent obtenir par le plus savant dosage de vin, de café, de sauce, de terre, les cuistots ont des figures durcies et méfiantes car c'est l'heure de leur bataille, à eux, cette distribution. Ils défendent âprement le ventre de leurs hommes.

— Alors quoi ! la 7e, toujours le gîte à la noix ! Et pour les autres, les joues ou la corne, s'il en reste. Non, mais des fois... — T'as eu hier les plates côtes. Et qu'est-ce que tu briffes chez toi ? Des culs-blancs !... Toujours les plus fauchés qui font les marioles sous prétexte que c'est la guerre ! — Je te dis que si j'amène à mes bonhommes ce rata-là, avec des fayots ou du riz, ça les débecte et qu'ils me considèrent plus... Oh ! des délicats, des fines gueules ! Et râleurs ! D'un côté, je les approuve. Y a qu'eux qui travaillent dans le bataillon. Jamais planqués, tous les casse-pipes ! — Eh ! la

7e, t'as fini de charrier ! — Bon, comme ça, ça ira pour aujourd'hui. Mais demain j'ai le premier choix. — Putain d'époque ! Le favoritisme ! Moi, mon droit, c'est mon droit. — Tu sais, ils ont réussi le coup sur le patelin qui a un nom à coucher dehors. Deux prisonniers, des mecs qui reviennent de Pologne, des jeunets, et qui l'avaient sec. Personne de bigorné. — Et Maroude a ramené un cochon de la patrouille ; une bête ensauvagée. — Le sergent Durle passe au 2e Baton. — Paraît, qu'on dit, qu'y a des Canadiens dans la ligne Maginot. — Des Canadiens ! — Oui, on y a vu un type à casquette anglaise, et qui parlait le français comme toi et moi. Alors qu'est-ce que ça peut-être ? — Oh ! des bobards !

Tout se tasse, tout s'apaise, même les cancans de roulante. Le ravitaillement est distribué. Le repas d'aujourd'hui finit doucement de cuire dans les marmites ambulantes. Je m'attache à l'une d'elles, à sa fumée, à son brimbalement au pas d'un cheval placide, à son feu voyageur soigneusement entretenu de bûchettes et de rondins fendus, à son relent de ragoût qui mijote, de fayots fondants. Celle-là va plus loin que les autres, porte leur repas aux hommes de pointe.

— Oh ! y a pas à se plaindre, me dit le conducteur qui trône sur le siège, le derrière baigné de vapeurs embaumées, y a pas à se plaindre, on est nourri.

Nous abandonnons le grand chemin, nous obliquons par une piste montante, à ornières molles, sur le flanc d'un coteau sommé de bois dont les résineux seuls ont conservé leur verdure noire et, les chênes, leur feuillage mordoré ; une boue dense où nous patinons ; nous enfonçons dans la liquide ; nous atteignons presque un petit col montueux. Là, il faut s'arrêter ; sans ça les *Fridolins*, comme dit mon compagnon, nous verraient ; ils occupent le faîte, boisé lui aussi, du vallonnement d'en face. Un glacis herbu nous sépare de la position des nôtres. Ils nous ont aperçus ; ceux de corvée émergent à la lisière, descendent avec leurs gamelles, leurs seaux de toile, leurs bassines, leurs bouteillons. Deux d'entre eux, les derniers, poussent des voitures d'enfants. Étrange image ; ils ont l'air de nourrices kaki, casquées qui, au crépuscule, sous ce ciel qui pleuvine, où des éclaircies brèves illuminent les chênes dorés, le terroir gras et jaune, promèneraient les

enfants, nés dans les feuilles mortes et pourrissantes, d'on ne sait quelle race de guerriers sylvestres et primitifs. C'est un bon moyen de transporter le frichti, de ne pas verser la soupe et la sauce.

Derrière eux je gravis la pente ; nous pénétrons dans le sous-bois demi-nu, à travers la colonnade des troncs gris, foulant le terreau imbibé. Pas moyen, ici, de creuser un abri ; ils dorment, quand ils peuvent grappiller une heure au milieu de l'alerte continuelle, à même le sol, protégés par les planches disjointes d'une cahute, un bout de tôle ondulée ou de carton bitumé. Il faut se garder de toutes parts car l'ennemi peut s'insinuer, surgir sur les derrières ; quelques fils de fer tressés entre les arbres protègent seuls de la surprise ; de vieilles gamelles, des boîtes de fer blanc à singe ou à sardines accrochées aux réseaux font office de sonnettes d'avertissement ; l'ombre qui passe et les frôle, la nuit, les met en branle ; elles décèlent les maraudeurs, les présences muettes. Une cuisinière de fonte, ramenée d'une ferme évacuée en même temps que les voiturettes aux berceaux d'osier tressé, sert à réchauffer la pitance et le café ; on ne l'allume que quand une brise favorable couche et dissipe la fumée. La corvée décharge les bouteillons et les marmites où refroidit la bidoche, pose à terre le seau de vin, déballe le fromage et le pâté, dégrène le chapelet de boules de son enfilées à une corde. Une canonnade irrégulière à gauche ; parfois, au-dessus de nos têtes, un sifflement d'obus qui décroît dans notre dos. L'odeur du rata se mêle à celle de la fermentation froide de la forêt où rôde une brise aigre, contournée, saturée de gouttelettes. Le bruit de la mastication, lente et appliquée, remplit ce coin de bois. Peu de paroles ; parfois un lapement de vin et le quart vide qui tinte contre une arme, contre une souche. Ces hommes, en position depuis des jours, devenus déjà de vieux blédards, sans autre délassement que quelques siestes brèves arrachées à la longueur des nuits et des jours, qui ne se sont pas déshabillés ni déchaussés voici longtemps, qui ont sans cesse, même en songe, veillé de l'œil et de l'oreille, qui ont durement patrouillé et baroudé à travers le pays qui n'appartient à personne, épuisent patiemment le suc de la nourriture, en tirent minutieusement le jus et la force. Ils mangent debout,

taciturnes. Un groupe franc se trouve là, ce soir ; il tentera, vers minuit, une embuscade. Les Allemands viennent régulièrement au village placé à trois cents mètres en avant ; les empreintes de leurs bottes les dénoncent ; bien plus, hier, une petite reconnaissance française les a entendus ; mais elle n'était pas en nombre pour attaquer ; elle a épié ; elle sait l'endroit. Le coup de main se prépare ; voici le fusil mitrailleur, les grenades offensives ; le chef de groupe donne les dernières recommandations, distribue les rôles. Il s'agit d'avoir des prisonniers, de ne pas tomber sur une contre-embuscade imprévue, de ne pas se disloquer. Surtout se méfier des chiens allemands qui grognent facilement et ont du flair.

Un officier consent à m'emmener avec lui pour sa tournée des avant-postes. Nous cheminons, encadrés de trois ou quatre hommes, fusil armé et à la hanche. Précaution réglementaire ; on a vu des salopards, résidus des ténèbres, rester à l'affût tout le jour. La lumière, déjà, commence à décliner. A la bordure, un poste de guet, parmi les branchages, avec sa jumelle binoculaire ; couché, je regarde là-bas le boqueteau de crête où glisse une forme ennemie, nettement visible car le couchant la frappe de face et force les fourrés clairs. Il faut nous méfier, nous aussi ; l'approche de l'hiver dénude chaque jour les forêts et les rend moins sûres, moins bouchées à l'œil.

— Rien de nouveau, dit le guetteur emmitouflé d'un gros cache-nez, à part une fumée à droite, qui n'a pas duré, et quelques passages d'ombres ; ils ont certainement des observateurs entre les deux gros chênes.

Nous poursuivons notre ronde, longeant l'orée, pas de trop près, heurtant parfois un fil de fer ou une corde où sonne une cloche de boîte à sardines ou de vieille gamelle. On distingue fort bien d'ici, dans le creux, le hameau du coup de main de ce soir, calme, sans un bruit, sans un mouvement, désert absolu en apparence, peut-être piège. La brume monte du vallon. A l'échancrure des collines, assez loin, une petite ville usinière d'au delà de la frontière, avec ses hautes cheminées oisives, sans volutes. Nous franchissons un lacis pas trop hargneux de barbelés, nous voici au fusil-mitrailleur. On entend meugler une vache demeurée là, après le départ de ses maîtres, craintive, mal habituée à l'existence libre et

périlleuse et qui se plaint en tremblant. Des cochons devenus sauvages vagabondent aussi dans les champs, proies convoitées des soldats des deux partis, et qui courent, grognant, fouissant du groin, de la mort française à la mort allemande, de la chance de devenir boudin démocratique à celle de faire de la saucisse totalitaire. Un cri de chouette. Le fusil-mitrailleur tend l'oreille. Puis un frisson métallique si faible, qu'on croirait à une hallucination de cloche, plutôt effleurée par un fantôme que sonnée par un vivant. Chacun écoute, épie. Plus rien. La cloche, affirme un de nos gardes du corps, a servi déjà de signal de ralliement. Le cri de la chouette aussi.

L'ombre s'épaissit, la vieille nuit de pièges, de meurtres, de captures brusques longuement mûries, d'enveloppements silencieux. La canonnade lointaine a cessé ; aucun obus isolé, au cheminement solitaire, ne piaule plus au-dessus de nos têtes, n'éclate plus dans les terres flasques, derrière nous. La guerre n'a plus de voix ; elle se tait malicieusement, méchamment, ourdit ses plus secrets complots.

*
* *

Même ciel, même paysage, au relief un peu moins accusé peut-être, d'un aspect plus régalé, dont les pentes s'étalent plus doucement et plus largement ; un terrain aussi traître aux semelles, où l'on vacille aussi aisément ; de l'eau à fleur de sol et qui sourd sous la pioche. Le P.C. du G.R. (Groupe de reconnaissance) flotte au centre d'un lac de boue à consistance de sirop qui submerge les caillebotis. Le capitaine nous accueille.

Un type très marqué, une figure pittoresque. Grand, fort, cavalier dans l'âme, à tel point que, même ici, il ne quitte pas ses éperons, haut en couleur, rustique et distingué, chasseur, aimant la forêt et la connaissant, le cœur saignant quand il faut tuer un bel arbre, le verbe dru, homme de plein vent et homme du monde, officier de carrière et bibliophile, collectionneur, il nous fait les honneurs de son secteur avec une bonne grâce toute ronde. A sa suite nous patrouillons dans le patouillis ; je perds pied en sautant le fossé et me réchappe sur les genoux et les coudes. On rit gentiment. Voici, avec leur paille humide, avec, parfois, luxe inouï, leur petit poêle à

tuyau coudé, les *cagnas* basses de l'âge de la planche et du fer battu, celle des *Cow-boys du Texas*, celle des *Privés d'Amour* ; car elles ont des noms d'un humour romanesque ou mélancolique. Un vaste champ d'herbe malingre et de terre chocolat a été labouré ce matin par les 150 de l'ennemi. Un tir fort bien groupé, ma foi, aux excavations régulières ; de l'ouvrage pour l'amour de l'art, car il n'y avait plus personne là. Ç'a été le baptême de feu du petit lieutenant. Pris de près, au cours de sa tournée, couché à l'abri d'une butte, il n'avait jamais senti de si près le sol campagnard d'automne, il n'aurait jamais cru que la feuille morte marinée, quand on a le nez dessus, puât si fort. Maintenant, tranquillité et abatage de rondins ; le capitaine détourne les yeux pour ne pas voir les blessures des chênes.

Passé *Destruction 5*, où la chaussée minée forme un cratère béant, passé le barrage enchevêtré, compact, de troncs, de grosses branches et de ramilles, les avant-postes ressemblent à tous les autres de cette part du front, de la Moselle au Rhin. Les guetteurs, les mitrailleurs, la surveillance des pistes de l'infiltration nocturne allemande ; les ondulations nues, les vastes bois que gardent quelques hommes dispersés par petits groupes, toujours tendus, attentifs, en péril d'être cerclés ; les raids, les incursions dans les ténèbres et les positions de l'adversaire ; l'occupation temporaire, à l'improviste, des granges, des hameaux du *no man's land* ; la détection périlleuse des mines que l'Allemand y pose, surtout des plates, les *teller*, en forme d'assiette. Certains de nos garçons acquièrent un flair spécial ; doués d'un sens mystérieux et subtil, ils deviennent, par la pratique, des espèces de sourciers du pétard et de la fougasse.

— Marsat, me dit le sergent, il a le nez creux. Vous voyez la maison verte, là-bas, la dernière, au bord du ru. J'allais mettre le pied sur le paillasson. Encore un paillasson ! Dans ces endroits dévastés, ça paraît drôle. Marsat m'empoigne aux épaules ; il m'arrête. Sans ça, j'étais frit. On a vérifié ; on a vu le cordon. Il renifle ces sales trucs. Oh ! il faut se garder à carreau ! Le coup du loquet de porte, c'est classique ; longtemps que ça ne prend plus. Mais il nous l'ont fait à la corde de la cloche de l'église, à la cage du canari, aux faux

cadavre et à la chaîne de montre. Naturellement, comme vous pensez bien, du prêté pour du rendu.

Un hennissement près de nous. Nous sommes dans le domaine de la cavalerie et, les chevaux laissés à l'arrière, il en vient encore un de temps en temps jusqu'ici pour les lettres ou le ravitaillement. La narine du capitaine se gonfle de plaisir. Chaque arme garde son individualité. Le dragon, qui se considère comme un aristocrate de la guerre, se distingue du chasseur à pied, si naturellement et strictement discipliné que, même dans cette existence sauvage et forestière, il ne rate pas un garde-à-vous, un salut. Le sapeur, le pionnier, l'artilleur, le repéreur au son ont chacun leur caractère de scientifique, de rude terrassier, de calculateur élégant, de virtuose de l'oreille et de l'intersection des courbes. Même les divers forts de la ligne Maginot ne sauraient se confondre. Il y a, m'assurait le commandant de l'un d'eux, et qui couvait le sien comme son propre héritage, comme sa maison paternelle, qui l'avait vu naître alvéole par alvéole, bloc étanche par bloc, tourelle de tir par cloche de guet, il y a les tape-à-l'œil, les tranquilles, les familiaux, les austères, les snobs, les constipés, les rigolos, les bourgeois, les hautains, les plébéiens et les nobles, tous, bien sûr, solidement amarrés et tenus, pareils à des frères de poil différent. O France, seul pays du monde que les plus terribles pressions ne réduisent pas en poudre uniforme, où l'homogénéité se dissimule sous les fantaisies de surface, où le capitaine du G.R. garde ses éperons, où le deuxième classe consent à mourir mais rechigne à se faire couper les cheveux ! Où un garçon a pu me dire avec le plus touchant respect humain :

— On leur en a flanqué une bonne giclée et on en a chauffé trois. Oh ! vous savez, moi, c'est pas par patriotisme, par héroïsme (et il prononçait ces mots du coin des lèvres, avec un retroussis d'ironie indulgente), c'est plutôt pour couper aux corvées. J'aime pas éplucher les patates. Chacun son genre.

La même scène que l'autre jour. Dernières recommandations aux patrouilleurs de la nuit ; surtout pas d'opérations négatives ; ne laisser personne sur le terrain ; mieux vaut manquer un prisonnier. Bien se tenir. Au secteur voisin, un Allemand égaré, abusé par les ombres et, peut-être, par les

ya-ya d'un breton bretonnant, ne s'est-il pas trompé de patrouille, n'a-t-il pas gagné nos lignes à la suite d'une des nôtres, tout éberlué de se trouver parmi les Français? Surveiller la droite où sept ou huit ennemis qui se glissaient en rampant, arrêtés vers midi, se sont planqués dans un pli du sol ; dès qu'ils montrent le bout du casque, une volée de mitrailleuse les rabat ; ils essaieront d'en jouer à la nuit close.

Nous revenons, tâtonnants, englués. Les sentinelles ont été averties de notre passage car, à cette heure, on tiraille en tous sens, chacun cantonné au milieu de son petit réseau de fortune. Au bout de nos peines et de nos glissades, la maison forestière, le marécage du P.C., avec sa vase où ma lampe électrique pose des ronds d'argent visqueux. A l'intérieur, la table mise, une tourterelle, Yolande, roucoule dans sa cage, sous la tôle ondulée. Hospitalité improvisée, rustique et de grand style, à la manière du maître du logis. Anecdotes de chasse, souvenirs pittoresques de soldat, de bibliophile, de collectionneur qui possède deux des chapeaux authentiques de Napoléon. Un peu avant minuit nous prenons congé ; le capitaine ne dormira guère. Sa voix cordiale, moqueuse, nous la percevons encore à travers le vent noir et humide.

— Surtout, puisque vos civils de l'arrière ont tant d'amour pour nous, dites-leur bien ce qui manque à mes cavaliers : des bottes de caoutchouc à semelles plates... plates, j'insiste... et des combinaisons de cuir fermeture éclair... notez bien... fermeture... éclair...

*
* *

Ce gros bourg lorrain abrite le repos d'un régiment dont le chiffre brille du plus vif éclat. Des costauds, des pointus, des mordants ; vieille infanterie, jeune troupe. Le commandant d'un des bataillons m'explique, sur la carte, la journée de la Blies, le repli savant qu'ils ont mené à bonne fin, lui et ses gens, et qui, considéré de haut et de loin, d'après un schéma, se développe, échelonné et graduel, avec un ordre impeccable, une logique sans trou. Mais je voudrais saisir les choses le plus près ; la tactique, les considérations générales ne sont pas

aujourd'hui mon fait ; j'ai décidé de voir des hommes et surtout les plus humbles exécutants, ceux qui, collés au détail, ignorants de l'ensemble, ont couru, pions anonymes, aveugles d'une vaste combinaison, leur aventure personnelle ou de petite bande ; je veux respirer les ténèbres où a erré l'escouade, le marais, l'eau, la fatigue, la sueur, la capote mouillée, les haleines, le terreau foulé, avant que l'histoire ait ligoté l'événement de bandelettes aseptiques, l'ait réduit à sa propre momie.

Ici, dans cette auberge de village, le voici tout chaud, fragmentaire et embrouillé ; il conserve son odeur de vie, son incertitude et sa chance, pour ainsi dire, de ne pas avoir eu lieu, d'avoir opté pour une autre conclusion. Il sent le soldat et la saison, la bagarre et l'inextricable ; le vin rouge aussi et la détente des corps, l'amitié et le plaisir de boire le pot avec les compagnons, de parler et de se taire en commun.

Un débit à tous usages, café-comptoir, restaurant à l'occasion, épicerie-droguerie, tabac, journaux et cartes postales. Les pièces, qui se juxtaposent de la plus bizarre façon, d'une maison bâtie d'ajouts ; le zinc du bistrot, le marbre du tabac, le bois lisse de la mercerie, les sachets, les boîtes de conserves, les empaquetages de papier bleu, les bouteilles, les bonbonnes, les balances et les entonnoirs. Un patron aux manches rebrassées, rougeaud, une patronne au profil maigre, une servante filasse qui s'affaire, remontant d'un revers de coude une mèche qui retombe ; tous des lorrains de vieille souche, habitués héréditairement aux guerres, aux troupes et à leur soif, à leurs vacances. Ah ! ils en ont servi, eux ou leurs pères, des Français de Normandie, du Languedoc et du Poitou, des Allemands de Souabe et de Poméranie et même des Américains ; ils en ont entendu des gutturaux, des nasaux, des chantants, et ceux qui ont le verbe haut et ceux qui sifflottent dans un coin en lisant une lettre ou écrivent, reniflant à chaque virgule ! Derrière la vitre, près du bûcher de la cour, un extra, militaire naturellement, rince les bouteilles entre deux montées au front, avec la joie taciturne d'un qui retrouve sa patrie. Et partout des tables, des escabeaux, des caisses, tous les engins sur lesquels on peut placer un fond de culotte kaki, goûter la position assise, celle des hommes en société.

Pas de bruit. Les soldats de cette guerre, à ce que j'ai pu observer, méprisent l'éloquence et le bavardage. Ils chantent peu, s'agitent rarement, comme à regret, et n'élèvent jamais le ton ; ils ont quelque chose de grave et de laconique, on dirait qu'ils préfèrent la conscience à l'enthousiasme, le retranchement à l'ivresse narrative, la communion taciturne à l'épanchement, qu'ils ont, de naissance, une expérience refermée sur elle-même et que le consentement profond les caractérise mieux que l'élan. Simple impression de ma part peut-être ; mais je ne crois pas me tromper. Tout se passe comme s'ils avaient fait au berceau, aux entrailles maternelles, l'autre guerre et s'ils possédaient plus de résolution que d'illusions. Pourtant il n'y a pas d'anciens ici, de vétérans. Les nations, les races poursuivent-elles vraiment leur marche par-dessus les individus et les foules, enregistrent-elles en deça de chacun de nous et pour au-delà ? Ces garçons, tous jeunes, nous achèvent-ils et finiront-ils ce qu'il ne nous a pas été donné de conclure ?

Mais voici que je rêve, que je musarde mollement en esprit, gagné par cette désinnervation qui m'entoure, cette atmosphère de halte et d'abri. Je ne suis pas venu pour cela. La bouteille débouchée devant nous, son cylindre rouge reflète un jour douteux de novembre et nos quatre visages étirés, déformés. Le battant du cartel lorrain à fleurs bleues oscille derrière les lourds saumons de fonte ; celui qui écrit, la pointe du porte-plume au bout du nez, cherche un adjectif et regarde, sans la voir, la servante qui souffle, les mains aux hanches, poitrine saillante.

— Léonie ! crie la patronne.

La servante se nomme Léonie. L'heure sonne. L'homme a trouvé son adjectif ; sa plume court sur le papier. La masse des conversations s'étoffe.

Le sergent X..., un brun fin et mat, un bressan d'ascendance méridionale ; le caporal Y..., un homme du nord au teint blanc, à la face vigoureusement modelée ; le soldat Z..., un jardinier natif du Berry, tout frais, tout rond, tout rose, le vrai bobosse, avec des yeux pervenche vifs, un front têtu, un savoureux accent de terroir, une figure maligne et butée.

— On avait évacué l'adjudant malade, dit le sergent X...,

j'avais pris le commandement. La flotte, comme toujours ; j'avais déployé une toile de tente entre les arbres, bas ; j'écrivais à ma femme ; on écrit quand on a le temps, n'est-ce pas ? Vers trois heures, les Allemands ont attaqué ; comme on n'était pas en nombre, on a un peu cédé ; puis, avant le soir, avec le groupe franc, on a repris le terrain. Les Fritz n'ont pas trop insisté. Je me trouve seul avec mes bonhommes ; par malheur je n'avais plus d'arme automatique ; mon fusil-mitrailleur avait été abîmé ; j'en envoie chercher un, qui tarde à venir. Je vois, loin, des cavaliers qui débouchent ; je ne pouvais pourtant pas les laisser approcher comme ça, et il ne fallait pas qu'ils croient que je n'avais plus de fusil-mitrailleur. Ils étaient à la hauteur d'une maison rouge, couverte de tuiles. Je calcule ma hausse au jugé : mille cinq cents mètres. Je tire ; si les tuiles pètent, je pense, c'est que la hausse va. Les tuiles pètent. Bon. Alors je commande un feu de salve, bien décalé, qui imite le fusil-mitrailleur. Ta-ta-ta... Une vraie bande, de l'imitation garantie. On dura un bon bout de temps comme ça, et puis le fameux F. M. arrive. La nuit aussi, assez calme pour qu'on puisse dormir une heure ou deux, par-ci par-là. C'était la nuit de repli ; à la fusée verte, on devait reculer, par échelons. Pas de fusée verte. Dans le fait, il y en avait eu une, mais on ne l'avait pas vue. Faut vous dire qu'on avait derrière nous de grands arbres, et pas si défeuillés que maintenant, qui nous cachaient l'arrière ; et puis on se méfiait, on guignait l'avant où on croyait entendre ramper, couper les fils de fer, cisailler notre petit réseau à la va-comme-je-te-pousse, assez bon tout de même, puisqu'on ne devait pas tenir longtemps la position. Et puis la fatigue... Au petit jour, j'envoie un homme de liaison à gauche, un autre à droite. Ils reviennent ; plus de lieutenant à gauche, plus personne à droite. Je comprends ; on se trouve en l'air et, pour sûr, encerclés. Sale histoire. J'ai su plus tard que le capitaine avait bien remarqué qu'on n'était pas rentré à notre heure, avait pensé qu'on n'avait pas aperçu la fusée. Même qu'il avait expédié un homme pour nous porter l'ordre. Mais les Allemands, qui collaient à tous nos mouvements comme des punaises, avaient glissé autour de nous sans nous flairer et sans que nous, non plus, nous nous en rendions compte. Le type

qui portait l'ordre se heurte aux Boches ; il ne pouvait pas prétendre passer à lui tout seul ; il rentre ; tout le monde, comme de juste, nous croit prisonniers, faits comme des rats. Mais tout ça, je l'ai su plus tard, par la suite. Il faut rentrer que je dis ; on peut pas rester en l'air comme ça. Demi-tour ; on marche en se défilant, avec précaution. Ça sentait mauvais pour nous. On voit quatre Allemands qui discutent dans un layon ; on les évite ; il s'agit qu'on nous remarque le moins possible, sauf pour le grand coup, quand ça en vaudra la peine. Ça ne tarde pas. Il y a toute une bande de *Fridolins* devant nous et qui ne s'en font pas, l'arme à la bretelle ; ils ne s'imaginent pas qu'ils ont laissé des Français dans leur dos. Même que je manque me tromper moi-même ; je prends leur officier, de loin, pour notre lieutenant. Même taille, grand et maigre. Mais non, pas possible. Je me détrompe vite. Encore un bout de chemin, et en catimini vous pensez, puis, à mon signe, on se met tous à ramper vers eux, jusqu'à dix mètres ; et là, presque à bout portant, on descend l'officier et quelques autres ; ahuris, parce qu'ils se croyaient en sûreté, ils se débinent ; on en profite, avant qu'ils se soient ressaisis et on passe à travers, on fonce sur le réseau que je connais bien, sur la chicane. Malheur ! elle est bouchée, obturée avec des pelotes de barbelés. On la dégage, mais on perd du temps et les Fritz nous reviennent dessus. Trois copains blessés, trois copains qu'il faut bien que je plante là si je ne veux pas sacrifier tout le groupe. Et j'en ai la charge, n'est-ce pas ? Un crève-cœur. Enfin, on s'en tire, à moins cinq. On respire ; je passe par l'ancien P.C. où il y a ma bicyclette neuve et les lettres de ma femme, et on rapplique. Reçus par nos mitrailleuses, parce que l'attaque allemande se déclenchait et que nous ne nous distinguions guère de leur vague. Mais je mets mon mouchoir au bout de mon fusil et je crie. Alors, entre deux rafales, on s'insinue.

— Oh ! moi, me confie le caporal, c'est plus simple. Je m'étais fait distancer à cause d'un camarade amoché. Il pesait lourd, au moins quatre-vingts kilos. Il nous coupait les jambes et les bras, à moi et à Antoine. On a fini, sur le bord de la route, devant un petit garage, par dénicher une espèce de remorque à bagages ; on l'y a mis dedans et, au bout d'un

moment, on l'a plus entendu râler, on a compris qu'il était mort. Alors on lui a dit adieu, on a pris ses papiers et on a essayé de rejoindre, à l'estime. Noir comme dans un four. On entendait la rivière débordée qui coulait fort ; mais on avait obliqué, on avait mangé la passerelle. On descend le courant ; on a eu tort, on aurait dû le remonter. Pas plus de passerelle que sur mon genou. Je sais un peu nager, pas beaucoup ; Antoine, pas du tout. Près de la faïencerie, de l'autre côté, nous avons nos guetteurs. J'appelle ; pas de réponse ; le flot de la rivière, qui bouillonne à cet endroit-là, étouffe ma voix. On fabrique un bateau avec une armoire ; mais cette sacrée armoire ne tient pas l'eau ; on coule et on se raccroche aux buissons de la berge. Trempés, de vraies soupes. Je me déshabille, je me risque à la brasse, je dérive, je bois à la tasse, je me débrouille comme je peux. Et, vous savez, on n'a pas chauffé le bain. Finalement, comme je sens que je vais couler, je lève le bras et je me cogne à une branche. Un beau bleu, mais je me plains pas. Je m'agrippe, je me hisse, je gueule ; les guetteurs cette fois m'entendent. Ils me tirent, me frictionnent, me donnent de la gnole. Et puis on jette une pierre nouée à une ficelle à Antoine ; au bout de la ficelle on attache un fil téléphonique et, au bout du fil téléphonique, une grosse corde. Il se ceinture de la corde, on le ramène comme un poisson, à moitié noyé. Voilà.

Le Berrichon boit une lampée. A son tour.

— Je conduisais la voiture ; elle m'avait retardé parce que la roue s'était déglinguée. Mais je m'avais procuré une autre carriole et transvasé le chargement : le canon de 60, des boîtes de sardines, la cantine du capitaine et d'autres babioles. Je pouvais pas me perdre, je suivais la route, tout directement droit, et on la voyait bien à cause des arbres chaulés, principalement aux tournants. Seulement, voila-t-il pas qu'à deux cents mètres du pont je tombe sur une mine éclatée, une destruction. Pas moyen de passer la voiture. Et les Allemands tiraillaient, bombardaient. Je donne à manger son avoine au cheval. C'est pas parce que c'est la guerre qu'il faut pas qu'un cheval mange ; la bête n'y est pour rien. J'arrive au pont. Là, il y a un commandant du génie qui me crie :

— Grouille-toi, passe vite, je fais sauter.

— Mon commandant, que j'y réponds, je peux pas passer.

— Et pourquoi ?

— Parce que, derrière la destruction, j'ai le cheval et la voiture.

— Je me fous de ta voiture.

— Une voiture où y a le canon de 60, les sardines, la cantine..

— Veux-tu passer, oui ou non ?

Il était pas content ; il avait l'ordre de faire sauter, il voulait faire sauter, ça se conçoit. Mais, moi, j'avais la responsabilité de la voiture ; je pouvais pas la lâcher.

— Mon commandant, que j'y dis, si vous me donniez trois hommes, on se débrouillerait, on sauverait la bagnole. Tout seul, je peux pas ; faut trois hommes pour la soutenir à la traversée de l'entonnoir.

— Trois hommes ! Le pont va sauter ; passe vite.

— Je peux pas, mon commandant. C'est pas par mauvaise volonté, c'est à cause de la voiture, du canon de 60...

— Et des sardines !

— Oui, mon commandant, et des sardines. Si vous me donniez trois hommes...

— Ah ! toi ! tu es têtu, mon garçon, une vraie tête de bois. Eh bien ! les voilà tes trois hommes, mais fais vite ; je te donne dix minutes, pas une de plus.

— Ça suffira, mon commandant.

On s'est dépêché ; on a passé la voiture ; on est revenu. Dix minutes, juste.

— Ce sacré cabochard, dit le commandant, qui me met en retard !

— Alors, le pont a sauté ; le vent de la détonation m'a frôlé les fesses.

La patronne de l'auberge frappe dans ses mains. Heure réglementaire, clôture ; le débit ferme. Tout le monde se lève. Léonie s'assied. Les godasses traînent nonchalamment. Un soldat, debout, avale le fond de son verre.

ALEXANDRE ARNOUX

15 novembre 1939.

L'ENFANCE DE DOSTOIEVSKY

Il faisait froid. La neige bloquait les fenêtres. Et des corbeaux volaient au-dessus de la plaine blanche, comme des chiffons de deuil soulevés par le vent. Marie ordonna de chauffer les étuves et pria son époux d'aller prendre un bain. Il lui obéit, soit qu'il l'aimât soit qu'il éprouvât lui-même le besoin urgent de se laver.

Ce souci d'hygiène devait lui être fatal : en sortant de la cabane en planches préposée aux ablutions seigneuriales, il fut assailli par Yan Toura, un individu à la solde de sa femme, qui le blessa d'un coup de feu. La victime poussa un hurlement atroce et se rua vers la maison. Les portes en avaient été barricadées sur l'ordre de Marie. Tandis que l'infortuné frappait du poing au battant, son agresseur le rejoignit et l'acheva d'un revers de sabre.

— Emmenez-le au diable, dit Marie à ceux qui lui rapportèrent le cadavre.

On étendit le mort sur une planche, on le recouvrit d'un vieux drap. « Près de l'entrée, il y avait des flaques de sang que léchaient les chiens et les porcs. »

Le fils aîné de Marie, menacé à son tour, s'enfuit chez un voisin et ouvrit une instruction qui se termina par la condamnation à mort de la mégère. Entre temps, elle avait contracté un second mariage.

Cette histoire, qui eût pu être l'épisode central d'un roman de Dostoïevsky, est l'aventure authentique de Marie Dostoïevsky,

ancêtre de l'écrivain, en l'année 1606. Mais c'est un siècle plus tôt que le nom des Dostoïevsky apparaît pour la première fois dans les chroniques lithuaniennes.

Le 6 octobre 1506, en effet, le prince de Pinsk fait présent au boyard Daniel Ivanovitch Irtichevitch de plusieurs villages, dont celui de Dostoïevo. Les descendants du boyard Irtichevitch prendront le nom de Dostoïevsky. Un Fédor Dostoïevsky fut le familier du fameux prince Kourbsky, dont Pouchkine a célébré l'histoire et qui, fuyant la colère du tzar Ivan le Terrible, se réfugia en Lithuanie, d'où il lui adressa des missives admirables de verve haineuse et de dignité. Vers la même époque, un Raphaël Ivanovitch Dostoïevsky fut inculpé d'escroquerie et de détournements à son profit des deniers publics. D'autres Dostoïevsky seront juges, prêtres, capitaines. Un Akindy Dostoïevsky fut en odeur de sainteté à la laure de Kiev. Un Stephan Dostoïevsky put s'échapper des prisons turques, en 1624, et suspendit des chaînes d'argent devant l'icône de la Vierge à Lvov. Un Shashny Dostoïevsky et son fils participeront au meurtre d'un staroste militaire en 1634. Un Philippe Dostoïevsky répondra en 1649 d'incursions sanglantes et de pillages organisés sur les terres de ses voisins.

Voleurs, meurtriers, magistrats, visionnaires, gens de chicane, cette ascendance, où le mal et le bien se marient à travers les couches des générations, semble préfigurer l'œuvre même de Dostoïevsky.

Cependant, dès le milieu du XVIIe siècle, une branche de la famille se fixa en Ukraine, résista farouchement aux influences catholiques polonaises et ses représentants passèrent, pour la plupart, dans les rangs du clergé orthodoxe. Moines ou prêtres, leur existence nous est à peine connue. Déchus de leur splendeur, privés de leurs domaines, attachés au service de Dieu, ils paraissent voués à la probité modeste et à l'oubli. Tant il est vrai que la vertu décourage l'Histoire.

■ ■

Le père de Mikhaïl Andréïevitch Dostoïevsky était prêtre, à l'exemple de ses aïeux, et ne concevait qu'une autre vocation pût flatter l'imagination de son fils. Ce fut un grand

scandale lorsque le jeune homme, alors âgé de quinze ans, prétendit se consacrer à la médecine. Secrètement soutenu par sa mère, Mikhaïl Andréïevitch quitta la maison familiale et s'établit à Moscou.

Il ne connaissait personne dans cette ville. Il avait peu d'argent, encore moins d'expérience. Cependant, il se mit à l'étude avec une énergie tenace, fut reçu à l'École médico-chirurgicale, soigna des blessés pendant la campagne de 1812 et sortit enfin avec le rang de major dans l'armée.

Les régiments succédèrent aux régiments, les garnisons aux garnisons, les grades aux grades, et, le 24 mars 1821, Mikhaïl Andréïevitch fut nommé médecin traitant à l'hôpital des Pauvres. De médiocres distinctions honorifiques jalonnèrent cette carrière, commencée dans un sursaut de révolte et prolongée dans l'apaisement benoît d'une charge administrative. Une croix de saint Wladimir de quatrième classe, une croix de sainte Anne de troisième, puis de deuxième classe, un *tchin* modeste d'assesseur furent les chiches récompenses de son effort. Entre temps, le major s'était fait inscrire dans le livre de la noblesse héréditaire de Moscou.

En 1819, Mikhaïl Andréïevitch avait épousé Marie Fédorovna Netchaïev, fille d'un négociant, qui lui apportait une dot estimable, un amour sincère et un bon sens ménager à toute épreuve.

Elle était sensible, douce, effacée, avec un beau visage un peu las de jeune fille. Un pastel de Popov la représente vêtue et coiffée à la mode de 1820 ; des bandeaux soyeux encadrent sa figure courte, aux grands yeux rêveurs et aux lèvres qui ne sourient pas. Le même peintre avait exécuté le portrait de Mikhaïl Andréïevitch Dostoïevsky. Une face brute, paysanne, aux sourcils relevés vers les tempes, à la bouche forte, au menton épais. Des pattes soigneusement effilées lui descendaient à mi-joue. Le col raide, brodé d'or, de son uniforme de gala lui remontait jusqu'aux mâchoires. Et il avait un regard fixe et gelé d'oiseau.

Ses débuts pénibles, sa réussite médiocre avaient aigri le caractère de Mikhaïl Andréïevitch. Il était dur envers lui-même et envers les autres. Mais, dans sa sévérité même, il manquait de grandeur. Hargneux, soupçonneux, tâtillon,

il jouait au despote en chambre. Il était l'homme des emplois du temps bien ordonnés, des préséances familiales gravement respectées, de la discipline domestique et de la bigoterie. Le maître après Dieu. Toutefois, ce chefaillon souffrait d'une sentimentalité excessive. De brusques accès de tristesse le secouaient parfois, et il s'en ouvrait à sa femme :

— Un ennui mortel. Je ne sais plus où me fourrer. Dieu sait quelles idées me hantent en plein jour et en rêve !

Elle s'effrayait de le voir aussi chagrin, et il jouissait en gourmet de cet affolement candide. « Mon cœur se serre, lui écrit-elle pendant une brève séparation, lorsque je t'imagine aussi triste. Je t'en supplie, mon ange, mon Dieu, soigne-toi, du moins pour mon amour ; rappelle-toi que, loin de toi, je te déifie et que je t'aime plus que mon existence, toi mon seul ami. »

Ainsi la malheureuse s'évertuait-elle à rendre à ce tyranneau bien-aimé un peu de son assurance insupportable. Et il se laissait faire, détendu, apitoyé, grognon. Mais, la crise passée, il remontait sur son piédestal dérisoire.

En fait, ce personnage n'était pas foncièrement méchant. Il n'était même pas méchant. Il aimait sa femme pour l'adoration qu'il suscitait en elle. Il n'infligeait pas de châtiments corporels à ses enfants, bien qu'ils les eussent préférés à ses terribles colères blanches. Il se retint valeureusement de boire du vivant de Marie Fédorovna et, lorsqu'il s'abandonna totalement à l'ivrognerie, il eut du moins l'excuse honorable d'être veuf et désespéré. Quant à son avarice proverbiale, certains biographes tentèrent de la justifier par la médiocrité de ses ressources et la lenteur de son avancement. Son traitement de 100 roubles en assignats était certes modeste[1] ; mais la dot de sa femme, les revenus de la clientèle privée, l'aide probable que lui apportèrent des parents très fortunés, tels que les Koumanine, lui permettaient aisément de joindre les deux bouts. Il semble exagéré de parler de misère à l'égard de Mikhaïl Andréïevitch, puisqu'il était logé aux frais de l'État, disposait de sept domestiques attachés à l'hôpital et de quatre chevaux particuliers.

En 1831, il acheta même une propriété à cent cinquante

1. Un rouble argent valait à cette époque 3 roubles 50 en assignats.

verstes de Moscou, dans le Gouvernement de Toula. Elle se composait de cinq cents « dessiatines » de terre et des villages de Darovoïé et de Tcheremachny qui comptaient près de cent « âmes ».

■ ■

A Moscou, les Dostoïevsky habitaient dans une dépendance de l'hôpital Marie. La façade de l'hôpital, majestueusement ornée de colonnes doriques et défendue par une grille aux pilastres surmontés de lions, donnait sur la Bojedomka, ou « rue des Maisons-de-Dieu ». Et, de fait, les abords de la Bojedomka ne comprenaient que des établissements d'assistance et d'éducation : orphelinats, asiles de mendiants, Instituts d'Alexandre et Sainte-Catherine pour jeunes filles nobles. Un refuge de lésine administrative, de laideur modeste, de pauvreté secourue. Le quartier réservé de la misère et de l'ennui.

La maison des Dostoïevsky était un petit hôtel d'un étage, bâti dans un style empire approximatif, et entouré d'un jardin. Derrière la grille de ce jardin, commençait le parc intérieur de l'hôpital Marie, avec ses bâtiments casernes, ses tilleuls importants et son église privée. Tout un monde mystérieux et pitoyable où il était interdit aux enfants de pénétrer.

Le logement des Dostoïevsky se composait de deux pièces et d'une entrée que coupait une cloison de fortune en planches. La turne ainsi délimitée servait de chambre aux fils Dostoïevsky. Elle était privée de fenêtres et ses murs étaient badigeonnés d'une peinture à la colle gris foncé. Plus loin, une grande chambre peinte en jaune canari. Enfin, le salon bleu-cobalt. Une autre pièce fut adjointe plus tard à cet appartement. L'ameublement était simple et pratique. Dans le salon, deux tables de jeu, une table pour les repas et une douzaine de chaises tapissées de cuir vert. Dans la chambre, les lits des parents, un lavabo et deux immenses coffres, pleins à craquer de linge.

Les plafonds étaient hauts, les meubles de dimensions respectables et les sièges, simplement rembourrés de crin,

conservaient comme de la cire l'empreinte des derrières qui s'y étaient posés.

Ce fut dans ce logement que le deuxième fils du major passa toute son enfance. Il était né le 30 octobre 1821. Le 4 novembre, il fut baptisé à l'église Pierre-et-Paul de l'hôpital des Pauvres. On lui donna le prénom de Fédor qui était celui de son grand-père maternel.

■ ■

Les jours succédaient aux jours avec une saine monotonie. Un programme rigoureux, l'absence à peu près totale de distractions annihilaient jusqu'à la notion du temps dans cette famille qui, somme toute, s'estimait heureuse. On se levait à six heures du matin. A huit heures, le père quittait la maison pour accomplir la tournée du pavillon auquel il était attaché. Les domestiques profitaient de son absence pour ranger l'appartement et chauffer les poêles. Il revenait à neuf heures et repartait aussitôt pour visiter ses malades en ville. On déjeunait à midi. Après le déjeuner, le docteur s'enfermait dans le salon et somnolait pendant une heure et demie ou deux heures sur le vieux canapé de cuir. Les jours d'été, l'un des enfants devait s'installer aux côtés de Mikhaïl Andréïevitch et chasser les mouches de son visage avec une branche de tilleul. Si un insecte trompait la vigilance de la sentinelle, et réveillait le dormeur en se posant sur son nez, c'étaient des cris et des réprimandes à vous couper l'appétit pour la soirée. « Malheur à celui qui laissait passer une mouche », écrira André Dostoïevsky dans ses *Souvenirs*. Toute la tribu, au reste, s'appliquait à protéger cette sieste patriarcale. Dans la chambre voisine, la famille, rassemblée autour de la table ronde, parlait bas, étouffait ses rires, tressaillait au moindre grognement du maître assoupi.

Le murmure clandestin de ces réunions a bercé l'enfance de Dostoïevsky. Marie Fédorovna aimait à raconter mille souvenirs étranges sur ses parents. Son père avait fui Moscou lors de l'entrée des Français dans la ville. En traversant

une rivière, la voiture qui le transportait s'était enfoncée dans l'eau. Et il avait été impossible, par la suite, de décoller l'un de l'autre les billets de banque serrés dans les bagages. La voix de Marie Fédorovna était douce, ses yeux tendres et mystérieux. Il faisait bon vivre lorsque le major était endormi.

Mais, aux récits de leur mère, les enfants préféraient encore les contes de fées de la « niania », Aliona Frolovna.

Cette Aliona Frolovna tenait une place d'importance dans la maison. C'était une femme énorme, gonflée de mauvaise graisse, et dont le ventre, aux dires d'André Dostoïevsky, touchait exactement les genoux. Elle était vêtue très proprement et toujours coiffée d'un bonnet de tulle blanc. Son appétit ne connaissait pas de bornes. Et, cependant, ce confortable mastodonte s'en allait de la poitrine. Ce qui amusait fort le docteur :

« Tu m'écris que la femme de quarante-cinq *pouds* a dépéri et que, d'autre part, vous avez eu bien du mal à décharger et à charger l'équipage, j'en conclus qu'il n'y a pas de désastre sans quelque profit car j'imagine qu'elle a perdu au moins vingt *pouds* (sic). En conséquence, cette diminution de poids sera fort appréciée par les chevaux et par la voiture. »

La famille Dostoïevsky prenait le thé à quatre heures et la soirée s'écoulait autour de la table ronde qu'éclairaient deux chandelles de suif, les bougies de cire étant réservées aux repas d'anniversaire. Ces réunions autour de la table ronde comportaient obligatoirement une séance de lecture à haute voix. Le père, la mère, et plus tard les enfants, lisaient à tour de rôle l'*Histoire de la Russie* de Karamzine, les *Odes* de Derjavine, les poèmes de Joukowsky, le roman *la Pauvre Lisa* ou les vers de Pouchkine. Mikhaïl Andréïevitch Dostoïevsky était assez cultivé pour un homme de son époque et de sa condition. Et il tenait, c'est une justice à lui rendre, à ce que ses fils fussent élevés dans le respect des lettres et des arts.

Le dîner était fixé à neuf heures précises. Aussitôt sortis de table, les enfants embrassaient leurs parents, s'agenouillaient devant les saintes images pour la prière du soir et regagnaient leur chambre sans fenêtre, noire, silencieuse où les meubles, soudain redoutables, leur tendaient les embûches de leurs accoudoirs hargneux, de leurs sièges vivants,

de leurs litières magiques... Fédor avait peur de l'ombre, et son frère Michel n'était pas beaucoup plus courageux que lui. Mais ils s'endormaient bientôt, le regard fixé sur la petite flamme de l'icone, qui palpitait comme une aile contre le mur.

Les distractions étaient rares chez les Dostoïevsky. Deux fois par an, les nourrices des enfants (Marie Fédorovna n'avait nourri que son fils Michel) venaient du fond de leur village rendre visite à leurs anciens nourrissons. « Loukéria est là », annonçait Aliona Frolovna à sa maîtresse. Et Loukéria entrait dans le salon, la tête enrubannée et les pieds chaussés de sandales d'écorce. Dès le seuil, elle faisait le signe de la croix, saluait gravement et distribuait aux enfants les galettes villageoises qu'elle avait apportées dans un mouchoir aux couleurs vives. Puis elle s'en retournait à la cuisine.

Mais, vers le soir, elle se glissait dans la pièce où l'attendaient les petits. Elle s'asseyait à côté d'eux. Et, dans l'ombre propice aux miracles, elle leur racontait à mi-voix les aventures d'*Ivan le Tzarevitch* ou de *Barbe-Bleue* ou de l'*Oiseau de feu* ou d'*Aliocha Popovitch*. Elle parlait la vieille langue paysanne, savoureuse, lente, en appuyant bien sur les syllabes en « o ». Les gosses l'écoutaient, vaguement effrayés et ravis : « Le boyard s'était arrêté à la croisée des chemins. » Une fois seuls, ils discutaient âprement les mérites comparés de leurs nourrices. Était-ce celle de Varenka ou de Fédor qui savait les plus belles histoires?

Les parents de Fédor Dostoïevsky recevaient peu de monde. Le major était d'un abord sauvage et n'aimait pas se coucher tard. Par sa volonté, la famille vivait repliée sur elle-même. Le théâtre? Il y emmena ses enfants deux ou trois fois, par extraordinaire. Après la représentation de *Jako ou le Singe du Brésil*, Fédor s'appliqua pendant des semaines à imiter l'acteur qui tenait le rôle du singe. Et les *Brigands* de Schiller, interprétés par Matchalov, lui firent « perdre le sommeil ». Les promenades? Elles étaient patriarcales et ennuyeuses comme il se doit. Les jours d'été, à heure fixe, toute la famille se rendait au pré Marie, proche de l'hôpital. En passant devant la sentinelle de l'Institut Alexandre, on laissait tomber une pièce de monnaie aux pieds du factionnaire

qui la ramassait subrepticement. Tout en marchant, le père avait, avec sa progéniture, des conversations élevées et utiles : arithmétique, géométrie... Il était interdit de courir dans l'herbe parce qu'un garçon comme il faut ne pouvait, aux dires de Mikhaïl Andréievitch, s'abaisser à galoper comme un dératé. Il était défendu de se lier avec des enfants « inconnus ». De même étaient proscrites les distractions innocentes du cheval, de la balle et de la « lapta », tout juste bonnes pour le vulgaire.

Les dimanches et jours de fête, on allait à l'église pour les vêpres. Les soirs de liesse, on jouait aux rois. Et, pour l'anniversaire de leur père, les mioches écrivaient des compliments en français sur un papier de luxe qu'on nouait ensuite avec une faveur. Plus tard, ils lui récitèrent même des poésies qu'ils avaient apprises par cœur à cette occasion. Pouchkine, Joukowsky, et — inexplicablement — des fragments de *la Henriade* !

Au cœur de ce petit clan, Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky grandissait affreusement abrité de tout contact avec le monde extérieur, privé d'amis, d'expérience, de liberté. Cette jeunesse en vase clos, ce développement artificiel de la sensibilité devaient le marquer pour l'existence. « Nous sommes tous déshabitués de la vie », dit un de ses héros. Dostoïevsky n'a jamais pu s'y habituer lui-même.

Il ne faut pas en conclure, pourtant, que Fédor Mikhaïlovitch fut un enfant triste et sage. Sa naïveté vulnérable ne l'empêchait pas d'être turbulent, irascible, espiègle, autoritaire à ses heures. S'il jouait aux cartes avec ses parents, il s'arrangeait pour tricher, à la grande confusion du major. Les promenades en voiture le précipitaient dans un état de fièvre inquiétant. Le moindre amusement l'exaltait. Ayant vu un coureur dans une baraque foraine, il se mit à trotter dans le jardin, un mouchoir aux dents, les coudes au corps, jusqu'à l'épuisement total. « Je ne m'étonne pas, mon ami, des méfaits de Fédor car de lui on pourra toujours en redouter de semblables », écrit Marie Fédorovna à son mari. Et le major a, pour gronder son fils, des paroles véritablement prophétiques : « Ah ! Fédia, calme-toi, cela tournera mal !... Tu finiras sous la casquette rouge ! » Cette casquette rouge, dont on coiffait les

simples soldats, Fédor Mikhaïlovitch devait effectivement la porter une fois libéré du bagne.

Une grille séparait le petit jardin des Dostoïevsky du vaste parc de l'hôpital. Malgré la défense du docteur, Fédor aimait à lier connaissance avec les malades qui prenaient l'air, vêtus de robes de chambre en drap beige et coiffés de bonnets de coton. Cette humanité souffreteuse et laide ne lui répugnait pas, l'attendrissait, l'attirait même. Oui, le petit bourgeois solitaire recherchait la compagnie de ces gens vaincus, timides, misérables, rejetés par un monde dont il ne savait rien. De quels pauvres drames, de quelles humbles malchances étaient-ils les pitoyables déchets? Et comment se faisait-il qu'ils ne lui fussent pas étrangers, malgré la différence de leur âge et de leur position sociale? Lorsque le major surprenait Fédor en conversation avec un pensionnaire de l'hospice, il le grondait avec une rigueur accrue. L'aîné de ses fils, Michel, était calme, un peu trop rêveur peut-être mais somme toute docile; le plus jeune, André, lui donnait toute satisfaction. Mais Fédor : « C'est un vrai feu ! », disaient ses parents. Et, pour apaiser l'exubérance maladive du garnement, le docteur lui expliquait par le menu combien ils étaient pauvres, combien il leur serait difficile de « se faire une situation », combien il leur fallait modérer leurs espoirs. Un aussi noir tableau de l'avenir terrifiait les enfants. Nul doute que ce fut par ses prêches maussades que Mikhaïl Andréïevitch développa chez son fils cette peur de toute société, cette susceptibilité excessive, ces doutes fulgurants dont il devait souffrir jusqu'à sa mort. « Prenez exemple sur moi », disait-il. S'il avait su combien son fils redoutait de lui ressembler ! N'est-ce pas par réaction contre l'avarice paternelle qu'il fut aussi généreux, par réaction contre sa sévérité qu'il affirma une indulgence plénière à l'égard de chacun? Il se prouvait ainsi qu'il n'avait rien de commun avec son père. Ce père, il semble avoir éprouvé envers lui des sentiments assez troubles que Freud a eu tôt fait de cataloguer sous l'étiquette du complexe d'Œdipe. Il le redoutait, il le détestait par moment, il avait même pour lui une sorte de répugnance physique. « Qui de nous n'a souhaité la mort de son père ! » s'écrie Ivan Karamazov. Mais des retours

de pitié le secouaient parfois. Il s'indignait de s'être à ce point éloigné de lui. « Combien je plains mon père ! Quel caractère étrange ! », écrira-t-il à son frère Michel. Et la mort du docteur l'ébranla d'autant plus qu'il sera moins sûr de l'avoir aimé.

■ ■

En 1831, l'acquisition du domaine de Darovoïé bouleversa quelque peu l'existence terne de la famille. Dès les premiers jours de printemps Marie Fédorovna se rendait à la campagne avec les petits. Le major, que ses obligations retenaient à la ville, ne venait les y rejoindre qu'au mois de juillet et ne prolongeait guère ses visites au delà de quarante-huit heures. De véritables vacances !

La maison de Darovoïé était un petit pavillon minable de trois pièces aux murs de lattes crépies à la chaux et au toit de paille. Des tilleuls centenaires le coiffaient de leur ombre. Une courte prairie s'étendait au delà de leurs troncs jusqu'à une forêt de bouleaux coupée de ravins.

Les sous-bois étaient sinistres, à la tombée de la nuit. On racontait qu'ils étaient infestés de loups et de vipères, ce qui excitait fort l'imagination des enfants. Fédor surtout aimait s'y aventurer en cachette. Aussi ce coin de terre fut appelé : « forêt de Fédia. »

Le domaine comprenait aussi un potager. Plus tard, les parents de Dostoïevsky firent creuser un étang à proximité de leur demeure. Mikhaïl Andréïevitch expédia de Moscou un tonneau de *carassins* vivants qui furent lâchés dans la pièce d'eau. Après quoi, le prêtre fit le tour du bassin, et une procession le suivait, portant des icones et des bannières saintes.

Aujourd'hui, la futaie est abattue, on a planté des choux dans le fond desséché de l'étang et une maison neuve proprette et anonyme a remplacé le pavillon des Dostoïevsky. Mais les villages de Darovoïé et de Tcheremachny ont conservé leur aspect séculaire : hameaux minuscules, de vingt toits de chaume, lavés par la pluie, rôtis par le soleil. Des moujiks ignares, paresseux, misérables, célèbres pour leur habileté à

voler les chevaux. Une existence primitive. Un recul dans la masse du temps.

Marie Fédorovna Dostoïevsky passait tout l'été à Darovoïé. Elle s'occupait de la basse-cour, du potager, des cultures de blé, d'avoine, de pommes de terre, de lin. Avec une innocence charmante, la brave dame écrivait à son mari :

« Les serfs sont tous en bonne santé, excepté ceux de la famille de Fédor, qui ont été à deux doigts de la mort ; mais à présent, Dieu merci ! ils vont mieux. Trois d'entre eux seulement s'abstiennent encore de labourer. Le bétail, grâce au Ciel, se porte bien. »

Et, mieux encore :

« Dieu m'a donné un serf et une serve. Nikita a eu un fils, Igor' et Fiédote une fille, Loukéria. La truie a mis bas une portée de cinq gorets, le canard couve tout doucement ses œufs ; quant aux oies, elles ne donnent rien... »

Pendant que la mère vaque aux soins du ménage et surveille avec une égale attention la santé de ses paysans et de ses bêtes, les enfants Dostoïevsky jouissent en affamés de leur liberté nouvelle. Les jeux s'organisent dans ce petit domaine indigent qui leur semble un pays de festoiements et de miracles. Et quels jeux ! Le jeu des sauvages d'abord, inventé par Fédia. Les garçons construisent une hutte sous les tilleuls, se déshabillent, se peinturlurent le corps et se coiffent de chapeaux ornés de feuilles et de plumes d'oie. Puis, armés d'arcs et de flèches, ils simulent une attaque sur la forêt de bouleaux où se sont retranchés les gamins et les filles du village. Les prisonniers sont amenés à la hutte et on ne les relâche que moyennant une généreuse rançon. Un autre jeu, préconisé par Fédia, était celui de Robinson. Plus tard, les enfants imaginèrent de se baigner dans la pièce d'eau.

Les jeunes citadins étaient très aimés de leurs serfs. Fédor surtout, qui passait des journées entières aux champs à regarder travailler les petits moujiks barbus, sales, aux yeux puérils, aux lourdes mains caleuses. Il les harcelait de questions. Il demandait à conduire le cheval attelé à la herse ou à la charrue, à manier la faux. Un jour, à la moisson, apercevant une paysanne qui avait renversé sa cruche et qui se lamentait parce que son bébé avait soif et risquait d'attraper

une insolation, il fit une verste et demie à pied pour lui ramener un peu d'eau du village.

Ces humbles paysans, ces travailleurs obtus l'attiraient au même titre que les malades de l'hôpital Marie. Il se sentait de plain-pied avec eux. Toute gêne, tout amour-propre s'évanouissaient à leur contact. Il découvrait avec ravissement ce peuple russe, simple, fruste, innombrable, pour qui toute sa vie il conservera un amour passionné. C'était à eux qu'il revenait lorsqu'il voulait retremper sa foi dans la mission sainte de la Russie. Non pas aux fonctionnaires galonnés, non pas à l'aristocratie raffinée mais à eux, à ces visages souillés, à ces dos courbés, à ces regards tendres qui ne comprenaient pas.

Un jour, à Moscou — Dostoïevsky était alors âgé de neuf ans — la porte du salon s'ouvrit et Grigory apparut sur le seuil. Il arrivait tout droit du village. Et voici qu'au lieu de l'intendant cossu, vêtu à l'allemande, on vit un homme en vieille blouse et en chaussures de toile.

— Qu'y a-t-il? s'écria le major effrayé.

— Le domaine a brûlé, répondit Grigory d'une voix rauque.

L'incendie avait détruit les isbas, les granges, les récoltes, le bétail. Le père Arkhippe avait même péri dans les flammes. On s'imagina d'abord que la ruine était complète. La famille tomba à genoux. Marie Fédorovna sanglotait. Alors, la niania Aliona Frolovna s'approcha d'elle et lui toucha l'épaule :

— S'il vous faut de l'argent, prenez le mien.

Elle avait économisé 500 roubles. Les dégâts furent heureusement réparés sans le secours de la servante. Mais le souvenir de ce geste ne lâcha pas Fédor Mikhaïlovitch de toute son existence.

« Ne jugez pas le peuple russe d'après les infamies qu'il lui arrive de commettre si souvent, écrit-il, mais pour les choses grandes et sacrées vers lesquelles, du fond de son ignorance, il ne cesse de soupirer... Il émane d'eux une lumière qui nous éclaire le chemin. »

■ ■

L'instruction des enfants Dostoïevsky commença de bonne heure. Ce fut Marie Fédorovna qui se chargea d'inculquer à son fils Fédor les rudiments de l'abécédaire. Elle le lui apprit

suivant l'ancienne mode, en appelant chaque lettre par son nom slave « az, bouqui, védé... » Le petit Fédor, alors âgé de quatre ans, perdait la tête sous ce déferlement de syllabes étranges.

Ses premières lectures furent les *Cent Quatre Histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Les minables lithographies du bouquin représentaient la création du monde, Adam et Ève au Paradis, le déluge...

En 1870, Dostoïevsky, alors âgé de quarante-neuf ans, dénicha un volume identique à celui dont il s'était servi dans son enfance et le conserva dans sa bibliothèque comme une relique de choix.

Lorsque les enfants surent lire les récits de l'*Ancien et du Nouveau Testament*, Mikhaïl Andréïevitch fit venir à domicile un diacre érudit qui leur enseigna l'*Histoire Sainte*. C'était un professeur de l'Institut Catherine, dont l'éloquence charmait toute la famille. Marie Fédorovna délaissait fréquemment ses besognes ménagères pour l'écouter raconter aux petits, assis autour de la table de jeu, les poings aux joues, l'œil fiévreux, la naissance, le calvaire et la mort du Christ.

Un autre professeur fut appelé bientôt à compléter l'éducation des jeunes Dostoïevsky par quelques notions de français. Il était Français d'origine, s'appelait Souchard mais avait sollicité de l'empereur l'autorisation de renverser et de russifier son nom, afin de s'appeler désormais Drachoussov. Plus tard, ce fut chez ce Drachoussov, alias Souchard, que les enfants furent placés en demi-pension.

Drachoussov, petit bonhomme potelé, ignare, aux intonations grasseyantes se chargeait des leçons de français, ses deux fils des leçons de mathématiques et d'études slaves et sa femme... de tout le reste.

Mais, dans ce modeste établissement, personne ne savait le latin. Ce fut le père de Dostoïevsky qui prit sur lui de l'apprendre à ses fils. Chaque soir, le major réunissait sa progéniture et le supplice atroce commençait. Mikhaïl Andréïevitch était un professeur redoutable. Ses instincts de pion s'épanouissaient en présence de ses élèves. Non seulement il leur interdisait de s'asseoir pendant la leçon, qui durait plus d'une heure, mais si l'un d'eux, pris de fatigue, s'accoudait à

un meuble, il était aussitôt réprimandé avec une voix de tonnerre. Ils demeuraient donc là, immobiles, transis de frousse, perclus de lassitude, déclinant, conjuguant à tort et à travers.

— Mensa, mensæ... amo, amas, amat...

A la moindre erreur, c'étaient des cris, des coups de poing sur la table, la grammaire de Bantychev refermée, les papiers rejetés, la porte claquée sur un pas lourd qui s'éloigne. Mais il faut reconnaitre que Mikhaïl Andréïevitch ne mettait pas ses élèves à genoux et ne les consignait pas au piquet, dans un coin de la chambre.

Les parents de Dostoïevsky ne consentirent jamais à envoyer leurs fils au gymnase où les châtiments corporels étaient de règle. Nombre de familles, pour les mêmes raisons, préféraient confier leurs enfants à des pensions privées. Ce fut celle de Tchermak, vénérable et coûteuse, qui reçut en 1834 les deux frères Michel et Fédor Dostoïevsky.

Tchermak était un brave homme de pédagogue, méticuleux, honnête, médiocrement instruit mais qui avait su s'entourer d'un personnel d'élite. L'atmosphère de l'école était patriarcale et bonasse. Les internes dînaient à la même table que la tribu Tchermak. C'était madame Tchermak qui soignait les blessures légères des élèves. Lorsqu'un de ses pensionnaires avait mérité quelque encouragement, Tchermak le convoquait dans son bureau et lui remettait gravement un petit bonbon. Et les garçons des classes supérieures acceptaient cette récompense avec la même componction ravie que les bambins des classes préparatoires.

Tous les samedis, Michel et Fédor revenaient en famille. Un dîner de fête les attendait, agrémenté de leurs plats favoris. Mais, avant même de toucher à la nourriture, ils se lançaient dans le récit détaillé de leur nouvelle existence : notes obtenues, devoirs à préparer, espièglerie de leurs camarades. Le major, qui n'eût pas excusé une impolitesse à son égard, s'amusait fort à l'évocation de ces fredaines scolaires. Goûtait-il à les entendre la joie maligne d'une revanche vis-à-vis du monde? Aspergeait-il de son mépris ces universitaires trop faibles pour commander le respect à la marmaille?

— Ah! petits polissons! Ah! petits bandits! Ah! petites crapules! marmonnait-il avec une satisfaction évidente.

Après le dîner, les enfants se plongeaient dans leurs livres. Ils lisaient avec fièvre tout ce qui leur tombait sous la main. La base de leur pitance intellectuelle était les publications mensuelles du *Cabinet de Lecture*, minces volumes dont la couverture changeait de couleur à chaque livraison. Fédor se passionnait également pour *Waverley*, pour *Quentin Durward* et pour les récits de voyage. Il rêvait de départs pour Venise ou pour Constantinople, de mollesses orientales, de conquêtes hasardeuses et de nobles dévouements. Walter Scott, Dickens, George Sand, Hugo, s'avalaient pêle-mêle et se digéraient tant bien que mal entre deux cours d'arithmétique ou de grammaire.

Michel poussait la perversité jusqu'à rimer en cachette. Tous deux apprenaient par cœur les poèmes de Pouchkine et de Joukowsky. Ils les récitaient ensuite à leur mère qui, étendue sur un canapé, amaigrie, minée par la tuberculose, arbitrait en souriant le débat.

Pouchkine était alors un contemporain, un jeune, et sa renommée n'égalait pas celle de Joukowsky. Aussi était-ce à ce dernier que Marie Fédorovna accordait généralement la préférence. Et Fédor s'indignait à la pensée qu'on pût comparer le *Comte de Habsbourg* à l'admirable et cruelle *Mort d'Olègue*.

Un jour, le fils d'un des rares amis de la famille, Vania Oumnov, apprit à Fédor une satire littéraire intitulée *la Maison des fous*, de Voeïkov. Fédor récita le morceau à son père qui le jugea inconvenant parce qu'il « contenait des moqueries contre des écrivains connus et tout spécialement contre Joukowsky ».

Ce Vania Oumnov était le seul garçon de leur âge que Fédor et Michel Dostoïevsky fussent autorisés à recevoir. Au reste, le major n'était pas l'unique responsable de la solitude où se cantonnaient ses enfants. Fédor eût bien aimé se créer des camarades parmi les élèves de Tchermak. Mais un amour-propre excessif, une méfiance aigrie, une timidité maladive, éloignaient de lui ses condisciples. Il brûlait de se dévouer, de se confier au premier venu mais, dès l'abord,

il se recroquevillait sur lui-même. Il avait peur de vivre. Qu'y avait-il de commun entre ces garnements joyeux et simples et lui dont une mélancolie soigneusement entretenue assombrissait l'existence? Qu'y avait-il de commun entre ses aspirations romantiques, ses vagues désirs de gloire, ses admirations littéraires et les jeux frustes de ses compagnons? Leurs plaisanteries vulgaires le révoltaient. Peut-être la connaissance d'une jeune fille aurait-elle pu le guérir de sa timidité hargneuse. Mais le docteur surveillait jalousement la conduite de ses fils. Jusqu'à l'âge de seize ans, ils ne reçurent aucun argent de poche. Bien mieux, les retours à la pension Tchermak s'accomplissaient dans l'équipage de l'hospice, afin que les gaillards n'eussent pas la tentation de flâner en ville. Quant aux loisirs du dimanche et des fêtes, Mikhaïl Andréïevitch avait décidé que Fédor et Michel les emploieraient à faire travailler leurs plus jeunes frères André et Nicolas et leurs petites sœurs.

■ ■

Cependant, la maladie de Marie Fédorovna Dostoïevsky s'aggravait avec le temps. Dès l'hiver 1836, la malheureuse s'alita pour ne plus se relever. Toutefois, au mois de mai de la même année, son mari, tenaillé par une méfiance bouffonne, l'accusait encore de l'avoir trompé : « Mon ami, lui écrit-elle, je me demande si tu n'es pas à nouveau déchiré par ces doutes sur ma fidélité qui sont aussi terribles pour toi que pour moi-même. S'il en est ainsi, je te jure, mon ami, sur Dieu, sur le ciel, sur la terre, que je n'ai jamais trahi et ne trahirai jamais le serment sacré que je t'ai fait devant l'autel. »

Il ne fallut rien moins que l'épuisement total de la pauvre femme pour calmer la jalousie de son époux.

La faiblesse de Marie Fédorovna était telle qu'elle ne pouvait plus se peigner. Et, comme elle jugeait « inconvenant » de livrer sa coiffure à des mains étrangères, elle se fit couper les cheveux presque à ras. Dans le pavillon de l'hôpital Marie, les visites funèbres des parents et des connaissances se succédaient à un rythme accéléré. De nombreux médecins

s'empressèrent de venir au secours de leur confrère. Mais le mal était incurable. La mère de Dostoïevsky mourut le 27 février 1837 après avoir béni ses enfants, son mari, et donné ses derniers conseils à toute la maisonnée. Elle était âgée de trente-sept ans.

Cette perte ébranla terriblement la famille. Fédor et Michel étaient atterrés. Le major, fou de tristesse, « se cognait la tête contre les murs ». Il fit élever à sa femme une stèle funéraire en marbre, avec cette phrase de Karamzine gravée sur l'une des faces : « Repose, chère cendre, jusqu'au réveil joyeux. »

Un mois plus tôt, jour pour jour, le poète Pouchkine avait été tué en duel par le baron d'Antès. La nouvelle de cet événement ne parvint aux jeunes Dostoïevsky qu'après la mort de Marie Fédorovna. Ils en furent profondément affectés. Fédor affirmait qu'il eût porté le deuil du poète s'il n'avait eu à porter déjà le deuil de sa propre mère. Ce sentiment n'a rien d'excessif, lorsqu'on songe à l'espèce de stupéfaction attristée qui accueillit dans tout le pays la nouvelle de la catastrophe. Le public lettré sentait confusément que la fin de Pouchkine annonçait une ère nouvelle et redoutable. Ce n'était pas seulement un homme de talent qui s'éteignait en pleine force ; une idée, un état de fait disparaissaient avec lui. « Mon Dieu ! La Russie sans Pouchkine, comme c'est étrange !... Ma vie, ma suprême jouissance sont mortes avec lui ! Le très grand n'est plus », écrit Gogol.

Lermontov, alors cornette aux hussards de la garde, compose sa *Mort du Poète* qui lui vaut d'être exilé au Caucase. Chacun y va de son quatrain désolé.

« Le poète n'est plus. Le destin s'est accompli.
» Le Parnasse national est désert.
» Pouchkine est mort... »

Ces méchants vers d'un auteur inconnu alimentent le désespoir de Fédor et de Michel Dostoïevsky.

Entre temps, la vie à la maison devient intenable. Le veuf prend son travail en dégoût et ne songe plus qu'à se terrer dans sa propriété de Darovoïé. Il décide d'envoyer ses fils aînés à l'École du Génie militaire, à Saint-Pétersbourg. Mais le départ pour la capitale est retardé par suite d'une

subite maladie de Fédor. Il souffre d'une extinction de voix. Les remèdes les plus variés demeurent inefficaces. Un spécialiste conseille de tenter le voyage par beau temps. L'épreuve sera concluante. Pourtant, toute sa vie, Dostoïevsky parlera sur ce registre très bas, étrange, « artificiel », qui gêne ses interlocuteurs.

La séparation fut solennelle. Ioan Barchev, l'aumônier de l'hôpital, célébra la prière des voyageurs. La famille réduite s'assit, suivant la coutume, autour de la table, se releva, se signa ; enfin, le père et ses deux fils montèrent dans la voiture de louage qui les attendait.

Le voyage dura près d'une semaine. Les chevaux avançaient au pas. Il fallait attendre trois heures à chaque relai. On se restaurait dans les hôtelleries de village. On allait visiter les écuries où des valets harnachaient les bêtes de rechange. On repartait enfin, à une allure d'enterrement, par une route lisse entre des champs plats souillés çà et là de forêts noires et de pâles marécages.

Le paysage uniforme fatiguait l'attention. Le major était sinistre. Les enfants se grisaient de mille espoirs confus. Une nouvelle vie commençait pour eux. Ils allaient servir « le beau et le grand », selon une formule qui leur était chère. Ils apprendraient les mathématiques, certes, puisqu'il le fallait, mais la poésie illuminerait leur existence secrète.

Michel griffonne des vers, à raison de trois poèmes en vingt-quatre heures. Fédor combine avec une astuce d'alchimiste des romans de cape et d'épée dont les palais de Venise forment la toile de fond. Ils se récitent d'une voix émue les dernières œuvres de Pouchkine. A peine débarqués à Saint-Pétersbourg, ils se rendront en pèlerinage sur le lieu du duel. Ensuite, ils iront visiter l'ancienne demeure de Pouchkine et la chambre où il a poussé le dernier soupir. Ensuite...

Mais un incident ignoble tranche le cours de leur rêverie. A un relai du Gouvernement de Tver, les Dostoïevsky attendaient qu'on eût changé leurs chevaux, lorsqu'ils virent une troïka, lancée à toute allure, s'arrêter tremblante et soufflante devant eux. Un courrier ministériel en descendit. Tricorne à plumes, habit à basques étroites, face rubiconde comme une charcuterie en mauvais état. Il avala son verre de vodka

pendant qu'on lui amenait un attelage frais. Puis il remonta dans l'équipage. Cependant, la voiture n'avait pas plus tôt démarré que le courrier se dressait de toute sa taille et assénait une grêle de coups de poing sur la nuque du cocher. Le malheureux bascula en avant et se mit à fouetter les chevaux. Plus on le frappait, plus il frappait lui-même... « Cette image écœurante est restée gravée dans mon souvenir pour toute ma vie », note Dostoïevsky dans *le Journal d'un Écrivain*. Il voit dans la scène du courrier l'explication de cet abaissement animal que certains reprochent au paysan russe. Qu'on s'arrête de commander, de crier, de cogner, et il redressera l'échine et il redeviendra l'homme doux et réfléchi qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Dans *Crime et Châtiment*, Raskolnikov rêve d'une rosse qui succombe sous les coups de Mikolka, la brute : « La jument sous le choc vacille, s'affaisse, elle cherche encore à tirer, mais à un autre coup de levier sur le dos, elle s'effondre sur le sol, comme si on lui avait tranché les quatre membres. »

Dans *le Journal d'un Écrivain*, Dostoïevsky parle d'un poème de Nekrassov, *les Doux Yeux* : un moujik frappe de son fouet les yeux de son cheval : « Tu ne peux pas tirer, tu tireras quand même. Meurs, mais tire. »

Dostoïevsky est obsédé par l'idée de la souffrance. Tout crime est expliqué, racheté, magnifié par la souffrance. Elle est notre grande excuse d'exister. Son père, assis près de lui, a été cruellement éprouvé par le Destin, et cette détresse justifie la sévérité dont il fait preuve à l'égard de ses enfants. Chacun rejette sur le voisin le poids de son désespoir, de sa haine, de sa peur. Rien ne commence en nous. Rien ne finit en nous. Nous sommes pris dans le même réseau nerveux et il suffit que l'un de nous fasse un geste pour que ses proches en ressentent le tiraillement douloureux.

« Fédor Mikhaïlovitch se souvenait volontiers de son enfance heureuse et paisible », affirme Anna Grigorievna Dostoïevsky, mais le docteur Yanovsky, qui fut un ami de Fédor Mikhaïlovitch, lui répond :

« Fédor Mikhaïlovitch a éprouvé justement dans son enfance de ces sentiments sombres et pénibles qui ne passent pas avec le temps et qui éveillent chez un homme la propension aux

maladies nerveuses et, par conséquent, à l'épilepsie, à l'hypocondrie, à la méfiance... »

Il se fait tard. Le major bâille. De chaque côté de la route, les marécages plus nombreux signalent l'approche de Saint-Pétersbourg.

■ ■

Les pieuses visites à la maison de Pouchkine, les promenades exaltées au bord de la Néva, la conquête « du beau et du grand », furent ajournées par la sage volonté du major.

Dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, il plaça Fédor et Michel en pension chez Coronade Philippovitch Kostomarov.

Cet officier au nom de tonnerre se chargeait de préparer les jeunes gens à l'examen d'admission de l'École. Il était d'une taille impressionnante et ses fortes moustaches noires et son regard frigide terrifièrent les nouveaux venus. Mais, dès les premières paroles, on devinait quelle douceur exquise, quelle gentillesse féminine se dérobaient sous cet abord soldatesque.

Le docteur, pleinement rassuré sur le sort de ses fils, repartit pour Moscou.

Quant aux deux frères, un peu émus par la solitude studieuse qui s'ouvrait devant eux, ils se mirent au travail avec acharnement.

« Nos affaires suivent leur train, écrit Michel à son père. Tantôt nous étudions la géométrie, l'algèbre et traçons des plans de fortifications, redoutes et bastions ; tantôt nous dessinons des profils de montagnes à la plume. Coronade Philippovitch est très content de nous. Il se montre envers nous d'une amabilité exceptionnelle : il nous a acheté des instruments pour 30 roubles et des couleurs pour 12 roubles. »

Et aussi :

« Notre instructeur compte sur nous plus que sur les huit autres élèves qui suivent ses cours. »

Le jour de l'épreuve arrive enfin. Fédor est reçu. Michel est déclaré inapte pour raisons de santé. Et la Direction l'envoie suivre des cours à Revel, où l'École possède une annexe.

La joie de porter un uniforme et d'être traité de « conduc-

teur » ne put balancer le désespoir qu'éprouvait Fédor à l'idée de cette séparation. Une amitié chaleureuse unissait les deux frères. Qui pouvait remplacer aux yeux de Fédor ce confident attentif, ce camarade affectueux, ce poète exalté qui le comprenait à mi-mot et dont il devinait lui-même les plus secrètes pensées?

Mais, vis-à-vis de son père, il feint un enthousiasme charitable :

« Enfin j'ai été reçu à l'École des Ingénieurs; enfin j'ai endossé la tenue et suis entré au service de l'État!... »

« On m'a expédié avec mon frère Michel, âgé de seize ans, à Saint-Pétersbourg, à l'École des Ingénieurs, et on a gâché ainsi notre avenir. Pour moi ce fut une erreur », écrira-t-il plus tard.

Et c'est bien là son véritable sentiment.

■ ■

Le « Château des Ingénieurs », ainsi qu'on appelait parfois l'École, avait été construit par l'empereur Paul Ier pour son usage personnel. Il était situé dans le plus beau quartier de la ville, au confluent des rivières Moïka et Fontanka, et séparé du Jardin d'Été par un pont-levis surmonté d'une tour massive. Ce fut dans cette demeure que le monarque mourut assassiné le 11 mars 1801, à minuit, sur les ordres de son confident, le comte de Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, et avec l'acquiescement tacite de son fils Alexandre.

« Il a plu au Seigneur de rappeler à lui notre père bien-aimé, l'empereur Paul Petrovitch, mort subitement à la suite d'une attaque d'apoplexie. »

Tel fut le manifeste qu'Alexandre publia le lendemain même du régicide.

En 1819, le château, désaffecté, déménagé, restauré, fut attribué à l'École du Génie militaire. Les salles en étaient spacieuses, hautes, claires, les murs blanchis à la chaux.

Dans les anciens appartements impériaux, on aménagea un dortoir, un réfectoire et des classes pour cent vingt-six élèves. Les jeunes pensionnaires de l'École avaient entre quatorze

et dix-neuf ans. Ils formaient une corporation aux traditions solidement établies : culte de l'honnêteté, respect envers les « vétérans », protection du faible, mépris du danger, estime spéciale pour la danse.

La prestation d'un serment lors de l'admission au château des Ingénieurs conférait aux « conducteurs » le sentiment de leur responsabilité.

Le programme des études était sévère : algèbre, géométrie, balistique, physique, architecture, fortification, topographie, géographie ; et aussi, bien entendu, littérature, histoire, exercices militaires. On s'applique à dessiner des plans impeccables, à soigner le dégradé d'un lavis, le tracé d'une coupe. On parle de situations d'avenir, de liaisons brillantes, d'équipages, de soirées, de parades. On fomente des révoltes contre l'oppression des « vétérans ». Puis, sur l'ordre d'un « conducteur en chef », les ennemis des deux classes s'embrassent et se jurent une amitié virile et l'oubli des offenses.

La discipline est très dure. Il s'agit de « mater » les jeunes et de les aguerrir. Pour cela tous les moyens sont bons ; mais surtout les verges.

« Il y eut des cas, au régiment de la noblesse, où, pour une simple erreur dans les exercices, les élèves étaient fouettés au point qu'on devait les emporter du manège sur un drap, à demi-morts », lit-on dans les souvenirs de l'Institut des Ponts et Chaussées.

C'est dans ce petit monde naïf, brutal, effervescent que Dostoïevsky pénètre d'un coup, après une existence familiale abritée.

Fédor Mikhaïlovitch était à cette époque un garçon trapu, au visage rond, au nez retroussé, au teint gris marqué de taches de rousseur. Ses cheveux châtain clair étaient coupés très court. Son front, large et haut, surplombait deux yeux gris, profondément enfouis dans l'orbite et d'une fixité gênante. Ses sourcils étaient rares, ses lèvres épaisses. L'expression de sa figure était généralement triste, absorbée, inquiète. Il portait mal l'uniforme. On le surnomma Photius, en mémoire de l'hérésiarque exalté qui fonda l'Église orthodoxe.

Le premier contact de Dostoïevsky avec ses camarades fut pénible.

« Qu'ils avaient l'air bête ! note-t-il dans les *Mémoires écrits dans un souterrain*. Dans notre école, l'expression des physionomies dégénérait en abrutissement. Des enfants qui y étaient entrés beaux et sains devenaient monstrueux au bout de quelques années. A seize ans déjà, je les considérais avec un sombre étonnement. J'étais stupéfait par la mesquinerie de leurs réflexions, de leurs jeux, de leurs conversations, de leurs occupations. Ils ne respectaient que le succès. Tout ce qui était juste mais humilié et persécuté provoquait leurs railleries cruelles et infâmes. Pour eux, le titre tenait lieu d'intelligence. A seize ans, ils parlaient de bonnes petites situations lucratives. Ils étaient vicieux à en être repoussants. »

Il hait ces jeunes animaux d'être aussi simples, aussi sains, de souffrir aussi peu, de se réjouir pour si peu. Mieux encore qu'à la pension Tchermak, il goûte l'amertume sublime de son isolement.

« La vie est répugnante ici, écrit-il à son frère Michel ; c'est seulement ce qui est délivré de la matérialité et du bonheur terrestre qui est beau ! »

Or, c'était à cette matérialité et à ce bonheur terrestre que le rappelaient les propos de ses condisciples : « Arriver, monter en grade, se préparer à une carrière... » Est-ce qu'il pensait à sa carrière, lui ?...

« Il me semble que le monde a pris un sens négatif et que d'une haute et belle spiritualité est sortie une satire. C'est affreux !... Que l'homme est lâche !... Hamlet !... Hamlet !... »

Comme un Hamlet en herbe, sombre, désespéré, solitaire, il rôde dans les couloirs, un livre à la main, évite l'approche des maîtres, coupe court aux propos de ses compagnons. Cependant, il ne refuse pas de travailler. Bien au contraire, il s'applique à la tâche. Il ne proteste pas lorsque le professeur Plakssine leur enseigne que Gogol est un auteur dénué de talent qui se complaît dans le cynisme et l'ordure. Il accepte tout. Il se plie à tout. Il porte sa « croix ».

« Un être qui s'habitue à tout, voilà, je pense, la meilleure définitition qu'on puisse donner de l'homme », écrira-t-il dans *Souvenirs de la Maison des Morts*.

Et, de fait, il s'accoutume peu à peu à l'existence nouvelle de l'École. Il organise son isolement. Il délaisse les jeux

bruyants de la récréation. « Il préférait se tenir à l'écart, écrit un de ses camarades. Était-il malheureux ou s'imaginait-il l'être ? Comment le savoir ? Le maniement des armes, les mouvements d'ensemble, les coutumes soldatesques de l'ancien temps, grossières mais franches, ne lui plurent jamais. Son orgueil maladif, sa délicatesse morale et sa faiblesse physique le confinaient dans la solitude. »

Pendant les récréations bruyantes et brèves, il se réfugiait dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur la Fontanka. Il ouvrait un bouquin. Il lisait. Il décollait de cet univers de tracas minuscules. Les élèves rentraient de la cour, se formaient en rang, passaient devant lui pour se rendre au réfectoire, revenaient enfin, dans une rumeur de voix et de rires. Mais Fédor Mikhaïlovitch n'entendait rien, ne voyait rien. Il ne rangeait ses livres qu'au roulement du tambour qui battait la retraite. Mais, souvent, en pleine nuit, ainsi que le rapporte le surveillant général Saveliev, on pouvait voir Dostoïevsky assis devant sa petite table de travail, dans la chambre ronde. Il était nu-pieds. Une couverture lui enveloppait les épaules. Et il écrivait à la lumière d'un lumignon fiché dans un chandelier en fer-blanc.

On a retrouvé les appréciations portées sur Dostoïevsky par la direction de l'école :

« L'élève est-il appliqué ? Très appliqué.

» Quelles sont ses capacités ? Bonnes. »

Sans plus. A cette époque même, il n'est pas interdit de penser qu'il préparait son premier roman, *les Pauvres Gens*.

■ ■

La personnalité étrange de ce « conducteur » qui méprisait le maniement d'armes, les jeux, la danse et les heures sacrées du réfectoire, ne pouvait manquer d'intriguer ses camarades. Quelques élèves se rapprochèrent de lui et furent vite séduits par son enthousiasme littéraire. Il se forma — événement inconnu à l'école — un cercle de quatre ou cinq jeunes gens qui parlaient de poésie et même d'idéal.

Fédor dominait ses condisciples et guidait leurs premières lectures. Certains lui durent la révélation du *Manteau* de

Gogol, des romans de Dickens, des œuvres de Walter Scott.

Prétextant quelque malaise, ces conspirateurs « du beau et du grand » se réunissaient dans le dortoir et Dostoïevsky déclamait des vers ou de la prose, avec sa voix de poitrine, sourde, essoufflée. Puis, il s'interrompait pour commenter le morceau. A la moindre objection, le ton se haussait, les arguments pleuvaient comme des coups de trique. Souvent, les gamins de la salle voisine voyaient le contradicteur détaler devant eux à toutes jambes. Et Dostoïevsky courait derrière lui, un livre à la main, pour essayer encore de le convaincre.

« Quand nos devoirs étaient finis et que nous bavardions simplement entre nous, Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky entrait dans la pièce et gagnait aussitôt notre attention par sa parole inspirée. A minuit passé, nous étions morts de fatigue mais Dostoïevsky, accoté à la porte, parlait toujours avec une sorte de ferveur nerveuse. Sa voix étouffée, intérieure, nous galvanisait et nous attachait à lui », témoigne un de ses condisciples.

Cependant l'ardeur lyrique de Dostoïevsky le dessert dans ses fonctions militaires. Un jour qu'il est de service auprès du grand-duc Michel Pavlovitch, il oublie de faire précéder son rapport de la formule : « A Son Altesse Impériale. »

« Quels imbéciles on m'envoie ! », s'exclame le grand-duc.

■ ■

La période la plus dure de l'année est, pour Dostoïevsky, celle des manœuvres de Krasnoié Sélo ou de Péterhoff. Et cela d'autant plus qu'il est à peu près dénué de ressources.

Qu'il fasse une chaleur torride, et il n'a pas assez d'argent pour se désaltérer. Qu'il pleuve, et il n'a pas assez d'argent pour se payer un verre de thé bouillant et des vêtements de rechange. Le père de Dostoïevsky, retiré à la campagne, s'adonne à la boisson et au désespoir avec une égale veulerie. Il ne veut voir personne. Il ne veut entendre parler de rien.

« Envoyez-moi quelque chose, le plus vite possible, lui écrit Fédor, vous me tirerez d'un enfer ! Oh ! il est horrible d'être dans le besoin !... »

Et encore :

« Mon cher et bon père, ne croyez pas que votre fils en vous réclamant un secours pécuniaire vous demande le superflu... J'ai une tête. J'ai des bras. Si j'étais livré à moi-même, je ne solliciterais pas un kopeck, je m'habituerais à la misère... Mais, cher papa, rappelez-vous qu'en ce moment « je sers », dans l'acception complète du mot. Je dois, bon gré mal gré, me conformer aux règles de la société où je vis... Actuellement, la vie de camp revient au moins à 40 roubles à chaque élève (je vous écris tout cela, parce que je parle à mon père). Je ne compte pas dans cette somme les achats de thé et de sucre. Ce sont pourtant des choses indispensables. Quand on est trempé par la pluie, sous une tente de toile, par le mauvais temps, ou qu'on revient de l'exercice, fatigué, transi de froid et qu'on n'a pas de thé, on peut tomber malade — ce qui m'est arrivé aux manœuvres, l'an passé. Néanmoins, prenant en considération votre gêne, je me passerai de thé. Je vous demanderai seulement l'indispensable : de quoi acheter deux paires de bottes ordinaires. »

Le père de Dostoïevsky a des terres, un revenu fixe et un bon paquet d'assignats épargné pour la dot de ses filles. Il ne dépense presque rien dans son trou de campagne. Il ne peut que croire au bien fondé des réclamations que lui adresse son fils. Cependant, les réponses du vieil avare sont des chefs-d'œuvre de rouerie mesquine, d'indignation tremblante, de bienveillance papelarde.

« Mon ami, sache qu'il est blâmable et même criminel de murmurer contre un père qui t'envoie tout ce que lui permettent ses ressources. Souviens-toi de ce que je vous écrivais à tous deux, il y a trois ans, au sujet de la moisson de blé qui a été détestable. L'année dernière encore, je t'ai informé du mauvais état de nos cultures... Après cela, vas-tu t'insurger contre ton père parce qu'il t'expédie trop peu d'argent? Moi-même, je n'ai rien à me mettre sur le dos. Voici quatre ans que je ne me suis pas fait faire de costume et l'ancien est complètement usé. Je n'ai pas un kopeck à moi. Mais j'attendrai. Je t'envoie 35 roubles en assignats, ce qui, au cours de Moscou, doit faire 43 roubles 75 kopecks. Dépense-les avec sagesse car, je te le répète, je n'aurai plus

la possibilité de t'en envoyer d'autres avant longtemps. »

Fédor est désespéré.

« Tu te plains de ta pauvreté, mon frère, écrit-il à Michel, le 9 août 1838. Mais je ne suis pas riche non plus. Me croiras-tu si je te dis que, pendant toutes les manœuvres, je n'ai pas eu un kopeck en poche. En route, je suis tombé malade de froid (il pleuvait sans discontinuer et nous n'étions pas abrités) et de faim aussi, car je n'avais pas de quoi me payer une gorgée de thé chaud... Je ne sais pas si mes idées mélancoliques se dissiperont jamais... »

Et, en post-scriptum :

« J'ai un projet : devenir fou. »

Le 31 octobre de la même année, il écrit encore :

« Il est triste de vivre sans espoir, mon frère. Je regarde devant moi, et l'avenir m'effraie. Je suis plongé dans une atmosphère glaciale, polaire, où nul rayon de soleil ne brille. Il y a longtemps que je n'ai connu les assauts de l'inspiration ; en revanche, j'ai bien souvent éprouvé les sentiments du prisonnier de Chillon, dans sa cellule, après la mort de ses frères... »

Ces lamentations rhétoriques sont coupées d'allusions à ses dernières lectures : « Tu te flattes d'avoir beaucoup lu. Mais ne t'imagine pas que je t'envie. J'ai lu au moins autant que toi, à Saint-Pétersbourg. »

Et, de fait, il a lu tout Hoffmann, en russe et en allemand, presque tout Balzac (« Balzac est grand... » écrit-il), le *Faust* de Gœthe et ses petits poèmes, et Victor Hugo, également, sauf *Hernani* et *Cromwell*. Victor Hugo est « purement angélique » mais les Français ne l'estiment pas à son exacte valeur. Quant à Nisard, qui se mêle de critiquer l'auteur des *Odes et Ballades*, « il ment, bien qu'il soit un homme d'esprit. »

Schiller produit sur Dostoïevsky une impression capitale : « J'avais appris Schiller par cœur, je parlais « Schiller », je rêvais « Schiller ».

Et Racine donc !...

« Tu prétends que Racine n'a pas de poésie ? Mais as-tu lu *Iphigénie ?* Peux-tu dire que ce n'est pas sublime ? Et *Phèdre ?* Frère, tu seras le dernier des hommes, si tu maintiens que ce n'est pas la nature et la poésie les plus élevées ! Et

Corneille? As-tu lu *le Cid?* Lis-le, misérable, lis-le et tombe à genoux devant Corneille. Tu l'as offensé!... »

Le destinataire de ces lettres est au moins aussi exalté que son correspondant. Michel lit des vers et compose des vers à en perdre la tête. « Ah! papa, écrit-il au major, réjouis-toi avec moi, je crois que je ne suis pas dénué de dons poétiques. J'ai déjà écrit pas mal de petits poèmes... A présent, je commence un drame. »

La lettre débute par cette affirmation qui dut suffoquer le docteur :

« Qu'on me prenne tout, qu'on me laisse nu, mais qu'on me donne Shiller et j'oublierai le monde! »

■ ■

L'échec à un examen retarde l'avancement de Fédor :

« Je ne suis pas admis dans la classe supérieure, écrit-il à son frère. Oh! horreur!... Encore un an, tout un an de plus à travailler!... »

Il accuse un professeur d'algèbre de l'avoir injustement recalé. Ce professeur le déteste. Tout le monde le déteste. « Je voudrais écraser l'univers. »

Et, à son père, il envoie le détail de ses notes, d'où il ressort qu'une sombre malveillance a dicté la décision du jury.

« O Dieu!... Par quoi ai-je pu te courroucer? Pourquoi ne me dispenses-tu pas tes bienfaits dont se serait réjoui le plus aimant des pères? O combien de larmes j'ai versées!... Des élèves qui répondaient moins bien que moi ont été admis par protection. »

Sa désolation est telle qu'il en tombe malade et doit garder le lit pendant plusieurs jours. Les livres, les lettres de son frère demeurent ses seules consolations. Il les attend, ces lettres, avec une impatience d'amoureuse, il hésite à les décacheter, il exaspère son plaisir à les promener sur lui pendant des heures.

Mais, parfois, l'enveloppe ouverte, quelle déception! Michel n'est plus le même. Michel parle de toilettes, demande à Fédor s'il a des moustaches, fait allusion à une jeune fille qui n'est pas une transparente création de son génie poétique mais qui existe, qui s'appelle Émilie von Ditmer et qui habite

Revel. Michel songe à se marier. Bien sûr, cette décision ne l'empêche pas d'écrire. Il barbote comme un forcené dans le lyrisme. Dès son petit déjeuner, il fraternise avec le sublime. Toutefois, ce poète épris d'une personne de chair et de sang, et qui n'a même pas l'excuse d'un amour malheureux, est impardonnable.

Fédor, lui, ne s'éveillera que très tard à la vie sentimentale efficace. Et de quelle misérable façon !... En attendant, il s'efforce de comprendre et de juger sainement les autres. Comme il est perdu, tout à coup ! Comme il est malheureux !

« Je suis seul et ils sont tous... », note-t-il dans les *Mémoires écrits dans un souterrain*.

Cependant, un événement terrible se prépare qui portera le comble à son désarroi. Le 8 juin 1839, le père de Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevsky est assassiné par des paysans.

■ ■

En vérité, l'enfance, l'adolescence de Dostoïevsky offrent la promesse exacte de son âge mûr. Il est né dans un hôpital. Il a vécu dans une petite chambre obscure entre un père avare et une mère pensive ; plus tard, il a connu le monde clos du Château des Ingénieurs, l'exaltation des lectures romantiques, toutes les terreurs, toutes les ardeurs, tous les vices de l'esprit. La mort de son père établit le contact entre cette existence de rêve et la réalité quotidienne. Fédor Mikhaïlovitch prend conscience d'un monde charnel et périssable où il se trouve dès l'abord perdu.

D'examen en examen, il a été promu sous-lieutenant. Il est employé aux bureaux du génie. Sa solde, jointe aux envois de son tuteur Koumanine, devrait suffire à régler ses dépenses courantes. Mais il n'a pas la notion de l'argent, du confort, de la méfiance utile. Cette jeunesse asphyxiée a fait de lui un *innocent*. Il est, comme son héros de *l'Idiot*, le prince Myschkine, « un enfant dans le sens absolu du mot »... « Vous n'avez d'un adulte que la taille et le visage. » Il se laisse complaisamment voler par ses domestiques. Il perd des sommes folles au billard. Il s'achète des vêtements coûteux et absurdes. Pour rétablir l'équilibre de son budget, il entreprend l'adaptation d'*Eugénie Grandet* et songe à traduire *Don Carlos* avec son frère Michel.

Schiller et Balzac : n'est-ce pas là un merveilleux symbole de cette lutte qui le déchire entre le romantisme de son éducation et le réalisme

de ses premières expériences? Balzac triomphe. La vie journalière écrase le rêve, s'incorpore au rêve : « Ce que la plupart des gens appellent fantastique et exceptionnel, c'est pour moi la réalité la plus profonde ». écrit Dostoïevsky. En 1844, à l'âge de vingt-trois ans, il a découvert sa voie. Il compose sa première œuvre, *les Pauvres Gens*. Il lit le manuscrit à son camarade Grigorovitch et celui-ci, suffoqué par l'enthousiasme, le lui arrache des mains et le porte au poète Nekrassov. Quelques jours plus tard, Nekrassov se présente chez le critique tout-puissant des *Annales de la Patrie*, Biélinsky, et lui déclare :

— Un nouveau Gogol nous est né.

— Chez vous autres, les Gogols poussent comme des champignons, lui répond Biélinsky.

Mais, dès le lendemain le vieux chroniqueur a changé d'avis. Il fait mander Dostoïevsky et le reçoit par ces mots :

— Avez-vous conscience de ce que vous avez fait là?... Il n'est pas possible que vous l'ayez compris à vingt ans!...

Ce coup de théâtre marque l'entrée de Dostoïevsky dans la carrière des lettres. Cependant, les livres qu'il publie ensuite sont mal accueillis par la presse. On raille dans les salons ses emballements de gamin, sa susceptibilité maladive, son orgueil. Il souffre de ces moqueries et perd toute foi en lui-même. Il est criblé de dettes. Il n'a plus d'amis sûrs. Poussé à bout, mécontent, il recherche la compagnie d'autres mécontents de son âge. Il fréquente le cercle libéral de Pétrachevsky où des jeunes gens palabrent sur les misères du régime et les possibilités chimériques de le renverser.

Mais la police surveille les agissements de ces conspirateurs inoffensifs. Le 23 avril 1849, Dostoïevsky est écroué à la forteresse Pierre-et-Paul. Le 27 décembre, à l'aube, on conduit les prisonniers sur la place Sémenovsky et on leur lit leur arrêt de mort. On connaît la suite. A la dernière minute, l'officier agite un mouchoir blanc et proclame la sentence impériale qui commue la peine de mort en quatre années de travaux forcés. Et c'est la Sibérie, le froid, la fatigue, les chaînes, les marques d'infamie, la promiscuité odieuse des bagnards.

A sa libération, Dostoïevsky est incorporé comme soldat de ligne à Sémipalatinsk, bourgade sibérienne. Mais cette épreuve a définitivement compromis sa santé. Les crises d'épilepsie l'épuisent et lui font perdre la mémoire. Qu'importe! Il s'accroche à la vie avec une énergie magnifique. Il obtient du nouvel empereur Alexandre II son rapatriement. Il se marie. Bientôt il perd sa femme, phtisique. Son frère Michel meurt dans la même année.

« Je suis resté seul et j'ai eu peur. Ma vie était brisée en deux. Dans la première moitié, déjà révolue, était tout ce pourquoi j'avais vécu et, dans la seconde, encore inconnue, tout était neuf, étranger, sans un cœur capable de remplacer pour moi les deux cœurs qui avaient cessé de battre. »

Cependant, moins de deux ans après, il épouse une gamine qui a la moitié de son âge. Hélas ! Ses créanciers le harcèlent. Il vit à l'étranger comme un misérable, comme un voleur. Il risque ses maigres ressources à la roulette. Il perd son argent, les boucles d'oreille de sa femme, la jupe de sa femme. Il a faim. Il mendie le secours de ses confrères. Une fille lui naît dans ce dénuement tragique. Elle succombe bientôt. « Je n'oublierai jamais et jamais je ne cesserai de me tourmenter. Même si j'ai un second enfant, je ne sais pas comment je pourrais l'aimer », note Dostoïevsky.

Mais les deuils, l'indigence, la maladie, l'exil ne l'empêchent pas d'écrire.

L'Idiot, *les Possédés* ont été composés pendant cette période terrible qui est le véritable bagne de Dostoïevsky.

Lorsqu'il retourne en Russie, grâce à l'aide affectueuse de quelques amis et de son éditeur Katkov, il est vieux, fatigué mais n'a pas renoncé à la lutte. Il fonde *le Journal d'un écrivain*, et l'engouement du public lui donne un renouveau de vigueur. Il est le héraut de la nation. Il éclipse Tourgueniev et Tolstoï. On fait plus que l'admirer, on croit en lui. Dostoïevsky rassemble toutes ses forces, toute sa pensée, pour dire son dernier mot : *les Frères Karamasov*.

Le succès de ce livre le paye de sa profonde souffrance. Aux fêtes commémoratives de Pouchkine, le public en délire l'acclame. « Vous êtes notre prophète », crient des voix. « Vous êtes notre génie »...

Ce grand hommage, Dostoïevsky l'accueille avec allégresse et terreur. Il sent sa fin prochaine. Il est déjà préparé pour le néant. Il entre dans l'immortalité. C'est le 10 février 1881 qu'il expire des suites d'un emphysème du poumon. Ses funérailles solennelles sont suivies par tout un peuple qui l'a renié de son vivant et qui le pleure dans la mort. Et ce brusque revirement de l'opinion publique envers le forçat, l'épileptique, l'exilé, marque la dernière incursion du miracle dans sa carrière.

L'enfance recluse de Dostoïevsky ne l'avait pas promis aux triomphes temporels. Toute sa vie, il a souffert de n'avoir pas été mieux aguerri aux dangers des êtres et des choses. Mais ses échecs, ses humiliations, ses désespoirs terrestres ont commandé ses victoires dans les champs libres de la pensée.

HENRI TROYAT.

CLIMAT DE L'EUROPE CNETRALE ET ORIENTALE

Trois ou quatre jours après l'ouverture des hostilités, un journal de Budapest publia un article que le manque de place m'empêche à regret de reproduire ici. Il aurait été la meilleure préface aux quelques remarques que m'a inspirées un nouveau séjour en Europe centrale et orientale.

L'auteur, qu'on aurait tort de prendre à distance pour un pince-sans-rire, y développait sur deux colonnes, avec un très grand sérieux, une idée incontestablement originale. Selon lui, la belle capitale hongroise était appelée à être, pour toute la durée de la guerre, le refuge idéal où ne pourraient manquer de venir chercher asile les citoyens des États belligérants avides de calme et de sécurité. Un simple coup d'œil sur la carte suffirait, s'il en était besoin, à révéler l'étendue de cette gentille naïveté qui dut échapper, dans l'instant, à la plupart des lecteurs du cru. Une aussi sereine confiance en l'avenir correspondait trop bien aux vœux intimes des gens, non seulement de Budapest mais de Bucarest, de Sofia et de Belgrade chez qui demeure, à peine entamée, l'espérance qu'ils parviendront à se tenir jusqu'au bout à l'écart d'un conflit qui décidera pourtant définitivement de leur sort.

J'irai plus loin après avoir émis une hypothèse déshonorante. Si la France et l'Angleterre se fussent abaissées, au lendemain

de l'écrasement de la Pologne, à négocier avec Hitler, il est certain que beaucoup de ces personnes en eussent éprouvé une réelle satisfaction physique, sans renoncer du reste, une fois le crime accompli, à nous accabler de leurs sarcasmes et de leur mépris et à nous accuser de les avoir égoïstement sacrifiées à nos aises. La logique est une qualité française qui n'a guère été exportée au cours de ces dernières années. Il semblerait à un observateur pressé qui s'en tiendrait au premier fait que ces populations sont dans l'ensemble germanophiles. Or, la vérité est toute différente. Dans leur très grande majorité, elles sont sincèrement antiallemandes mais sans oser l'avouer publiquement.

L'active propagande du Reich qui sévit depuis longtemps en ces régions et dont la pression s'accentue chaque jour davantage n'a pas su gagner les cœurs ; elle a pleinement réussi à paralyser les cerveaux. Chez ces peuples, s'est développé le seul sentiment qui vous fasse perdre la notion de tous les autres : celui de la peur. On en constate quotidiennement les effets.

Je me suis entretenu, durant ce voyage, avec une foule d'hommes politiques au pouvoir ou appartenant à l'opposition et, pour la plupart, de vieilles connaissances. Aucun ne s'est refusé, certes, à me parler franchement dans le silence du cabinet et toutes portes closes ; il n'en est pas un non plus qui ne m'ait demandé avec insistance de vouloir bien ne pas répandre ses propos.

Au début du mois d'août 1914, alors que le Conseil de la Couronne de Roumanie s'était déjà autoritairement opposé, au nom de la nation, à la volonté du roi Charles Ier d'être fidèle au traité secret d'alliance qui le liait aux empires centraux, de grands cortèges parcoururent les rues de Bucarest en acclamant la France et un insolent écriteau « Maison à louer » fut même accroché à la grille du palais. De telles manifestations sont absolument inconcevables dans l'atmosphère d'aujourd'hui. La police n'en est-elle pas venue à défendre aux spectateurs des cinémas d'extérioriser leurs sentiments de n'importe quelle façon, simplement parce que ceux-ci profitaient de l'anonymat que leur conférait l'ombre de la salle pour applaudir les actualités françaises et siffler la moindre apparition du Führer à l'écran ? Dans les cafés, des

pancartes vous avertissent d'avoir à vous abstenir de parler politique. Les garçons qui s'immobilisent à peu de distance des tables des bavards et écoutent impertinemment leurs conversations sont sans doute chargés de veiller à l'exécution de la consigne. Les consommateurs d'un bar l'ayant récemment transgressée, le local a été fermé. Ces menus exemples comparés à ce qui se passait il y a juste vingt-cinq ans, dans des circonstances identiques, montrent bien le recul qu'en ce court laps de temps a subi le libéralisme en ces États où il était pourtant loin d'atteindre à son plus haut niveau.

Ainsi, au moment que se joue l'avenir de l'Europe, l'idéal de certains gouvernements rendus de plus en plus prudents par la crainte de risquer déplaire à l'arrogante Allemagne, serait que les citoyens pussent se contenter, en de telles heures, de discuter des mérites d'une chanteuse légère ou des chances des équipes rivales d'un prochain match de football. Sont-ce là des signes avant-coureurs de l'extension, hors de ses frontières, de cette civilisation nazie dont son inventeur prônait à Munich l'excellence et qui s'appelle, en bon français, la plus absurde barbarie ?

Si l'on se fie trop aux apparences, la première impression est donc assez pessimiste en même temps que vous pénètre, peut-être encore mieux qu'à l'ouest, la conviction qu'il n'y aura pas d'Europe possible avant qu'aient disparu cet ombrageux despotisme, ce mépris des petits peuples contraints, même s'ils demeurent officiellement indépendants, à se soumettre aux aveugles caprices d'un lointain tyran étranger, cette destruction systématique de toute parcelle de liberté, de toute trace d'intelligence qui caractérisent le fond de la doctrine hitlérienne. Mais les faux beaux esprits déjà asservis ou les honnêtes gens dont l'apparente et poltronne passivité cache parfois mal une colère toujours prête à éclater ne constituent pas le nombre en cette partie du continent. Le mal a encore moins atteint les campagnes.

o o

Ce qui fait la force de ces régions de l'Europe centrale et orientale, c'est cette admirable, énorme paysannerie pauvre, fière, honnête, courageuse que la plupart des voyageurs, trop attirés par les villes plus ou moins mal occidentalisées, ne connaissent pas. Ces hommes sont en général des primitifs, mais ils sont rarement sots et ils ont, beaucoup plus que les habiles citadins, le sens de l'honneur et l'amour de la patrie. Pour eux, la patrie n'est pas qu'un mot. Elle représente la somme de tous ces bouts de terre sur lesquels ils peinent durement. Et s'il leur arrive d'y mourir de faim, c'est avec une incomparable dignité car ils ont tous quelque peu des allures de seigneurs.

Le paysan hongrois, contaminé par la propagande révisionniste, n'a aucune raison de nous chérir mais il se méfie terriblement de l'Allemand. Il a trop souvent vu les minoritaires de cette race installés dans le pays, réussir à s'emparer de son meilleur champ, pour ne pas les haïr. Cette haine, objectera-t-on, ne l'a pas empêché de voter, cette année même, en maints districts, pour les nazis. C'est que les émules magyars du Führer sont aussi fourbes que lui. Ils ont abusé à l'extrême de la crédulité de ce paysan, le plus misérable de l'Europe, en lui promettant des terres qu'il attend depuis des siècles et en lui assurant que leur présence au pouvoir le garantirait contre un retour offensif du bolchevisme dont l'expérience de Bela Kun l'a pour toujours dégoûté. Les nazis se sont tus sur le reste, estimant sans doute superflu de l'avertir trop tôt qu'il deviendrait le serf de l'Allemagne si tous leurs plans réussissaient. Les résultats obtenus ne ressemblent guère à ceux que le naïf électeur escomptait. Les troupes soviétiques campent aujourd'hui en bordure de la Ruthénie hongroise qu'elles traverseront peut-être demain, comme au temps où Paskiewitch, il y a quatre-vingt-dix ans, marchait contre la Hongrie révoltée. Quant à la réforme agraire, elle a été remise aux calendes grecques ! Le Reich en guerre qui tire de ce pays des céréales et des bestiaux, ne se soucie pas, en effet, de voir baisser la production, phénomène dont s'accompagne inévitable-

ment tout changement du régime de la propriété. Berlin a donné des ordres en ce sens aux nazis de Budapest que naguère il n'a pas subventionnés pour rien et qui y obéiront donc docilement, en racontant ensuite ce qu'ils voudront à leurs malheureuses dupes. Quand celles-ci comprendront de quelle façon on les a jouées, cela ne servira qu'à renforcer leur haine ancestrale du Germain.

Le paysan roumain qui a subi, pendant les deux dernières années de la Grande Guerre, l'occupation allemande, a conservé le plus mauvais souvenir de ces hôtes indésirables. Aussi, lorsqu'il est rappelé sous les drapeaux, en cette période de perpétuelles mobilisations partielles, le « concentré », comme on dit en Roumanie, se hâte-t-il, avant de quitter sa ferme, de creuser un grand trou dans lequel il enfouit ses objets précieux et même son blé et son maïs. « Il faut prendre ses précautions, énonce-t-il d'un air entendu, pour le cas où les temps de malheur recommenceraient. Le Boche est un coquin qui saccage et vole tout. » La sûreté de jugement du bonhomme n'a d'égale que la rigueur de son raisonnement. Il ne lui plaît pas beaucoup qu'on l'ait dérangé pour monter une incompréhensible garde aux frontières. « Il vaudrait mieux se battre, expose-t-il, aux côtés des Français qui nous ont aidés à faire la Grande Roumanie. Si nous ne les aidons pas à notre tour, ils nous puniront de notre ingratitude quand ils auront rossé les Allemands, en nous reprenant une partie de ce qu'ils nous ont donné l'autre fois. Ils en auraient le droit puisque nous nous serions mal conduits envers eux. » Ce ne sont pas des sentiments très germanophiles ! Sauf les minoritaires, la quasi-unanimité des paysans roumains sont, en effet, pour la France et souhaitent ardemment sa victoire. Ils n'ont pas plus oublié le bien que nous leur avons fait que le mal qu'ils ont enduré de l'ennemi ; ils regrettent seulement que ce soit à lui — car il faut vivre — et non à nous, qu'ils doivent vendre leur blé.

La propagande du Reich, qui sait son métier, s'ingénie à leur faire prêter plus d'attention à ce fait qu'ils n'en porteraient spontanément eux-mêmes, afin de les convaincre que, sans le marché allemand, ils ne parviendraient pas à écouler leurs produits. Cette reconnaissance sollicitée n'a pas été

encore capable d'effacer de vieilles et tenaces rancunes. Au printemps dernier, à la suite de la signature des accords économiques germano-roumains, Berlin proposa l'envoi de deux mille tracteurs, accompagnés d'autant de moniteurs, au Gouvernement de Bucarest qui repoussa la seconde offre. Redoutait-il que ces techniciens, après avoir traité à leur manière ce peuple prétendu inférieur, ne rentrassent pas dans leur patrie aussi nombreux qu'ils en étaient partis?

Le paysan bulgare, s'il ne nous déteste point, étant sincèrement démocrate, n'est pas notre ami. C'est le plus politicien et aussi le plus à gauche des hommes des Balkans. Il y a entre nous l'affaire du traité de Neuilly qui fut, en tout cas, une salutaire leçon qu'il a sagement retenue. Il sait désormais ce qu'il en coûte de se battre étourdiment pour le roi de Prusse. Il a appris par surcroît dans cette folle aventure que l'Allemand est un allié pire qu'un ennemi. Cela est resté dans sa dure mémoire. En 1915, bien qu'il fût brave soldat, il était déjà entré dans la guerre sans grand enthousiasme. Il en recommencerait une nouvelle avec encore moins d'entrain. Il lui répugnerait même vraiment de lutter aux côtés des Allemands ; mais si c'était « l'oncle Ivan » qui lui faisait signe, cet acharné russophile ne résisterait pas à un pareil appel. « L'oncle Ivan » a beau avoir changé de couleur depuis le temps que le tsar le libéra, ce détail ne paraît avoir aucune importance à ses yeux. Pour lui, la Russie, qu'elle soit blanche ou rouge, demeure toujours la Russie, la terre des grands frères slaves, pleine d'irrésistibles attraits. Par amour de cette unique Russie, il serait capable de tout, même de faire du bolchevisme sans le savoir et, peut-être, si attaché qu'il soit à son lopin de terre, sans déplaisir. Voilà l'autre danger. Il ne retomberait pas — du moins de sa propre volonté — dans le piège allemand, mais si le compère de Moscou, avec de nouvelles troubles arrière-pensées, y prêtait la main, il se jetterait, tête baissée, dans un similaire piège russe.

Le voisin yougoslave, fort entiché également de « l'oncle Ivan », n'y met pas tant d'emportement. Il ne s'agit toujours ici que des paysans car il en va autrement chez certains étudiants de Belgrade, par exemple. L'homme de la Vieille Serbie qui a lutté avec nous sur le front de Salonique, que

nous avons traité fraternellement, dont les enfants ont été accueillis chez nous après la tragique retraite d'Albanie, nous demeure inébranlablement fidèle. Les plus jeunes générations, si elles n'ont pas échappé à son contrôle, partagent à peu près les mêmes sentiments. Ce magnifique paysan soldat n'a rien oublié des luttes de naguère et continue de haïr le Boche autant qu'alors. Il serait impossible de le faire marcher contre la France, même aux côtés de la Russie. Il serait à peine moins difficile d'ailleurs de le faire marcher aux côtés de la France contre la Russie. Mais ce serait de grand cœur qu'il se battrait contre l'Allemagne. Lui aussi, avec plus de vigueur de ton que le paysan roumain, estime avoir à s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers la France. Le paysan croate, à qui ne nous lient pas d'aussi forts et proches souvenirs communs, demeurera un ami sûr s'il persiste, comme il l'a toujours fait, à se tenir derrière son incontestable chef, M. Matchek, sans se laisser entraîner dans le tourbillon de l'agitation fictive alimentée par les fonds du Reich et qui, au lendemain de la conclusion de l'accord serbo-croate, a commencé de sévir avec un automatisme révélateur dans les centres urbains de la Croatie et spécialement à Zagreb. En tout cas, on ne saurait soupçonner ce paysan d'être pro-allemand. Le Slovène qui connaît bien les Allemands pour les avoir eus, dit-il, longtemps sur le dos, est encore plus nettement antiallemand.

Il est frappant de remarquer que, dans toute cette vaste paysannerie, l'Allemand ne jouit d'aucune sympathie. Les sentiments qu'il inspire et qui vont d'une horrible méfiance à la franche haine sont plus instinctifs que raisonnés chez ces peuples dans l'ensemble assez primitifs et qui ont l'expérience de la tyrannie. Ils ont admirablement senti en lui, sans distinguer, comme le font à tort les civilisés trop subtils, entre les hitlériens et les autres, un oppresseur né, à la tutelle de qui il est nécessaire d'échapper si l'on veut vivre libre, l'ennemi de toutes les races et par conséquent le leur. La conclusion à laquelle ont abouti naturellement ces hommes, dont la plupart ne savent ni lire ni écrire mériterait d'être méditée par bien des personnes cultivées car là est la saine vérité.

o o

L'opinion des villes est plus complexe que celle des campagnes. Il faut mettre à part les hommes véritablement intelligents et éclairés qui ne forment, comme partout, qu'une petite minorité. Tous sont unanimement pour nous. A Budapest et à Sofia, ils vous demandent sans doute encore quelques concessions territoriales destinées, selon l'expression consacrée, à mieux assurer le maintien de la paix future. Mais si on leur répond d'un ton ferme que cela regardera strictement les vainqueurs et dépendra de leur propre attitude pendant le conflit, ils n'insistent pas trop. Ils ont enfin compris qu'il fallait moins s'attacher aux détails qu'à l'essentiel. L'affaire leur apparaît claire. Si nous étions vaincus et que la France cessât d'être une grande puissance, il n'y aurait plus *ipso facto* de Hongrie, de Roumanie, de Yougoslavie, de Bulgarie indépendantes. Ces quatre États et d'autres seraient transformés en protectorats allemands après que la Russie aurait pris sa part du butin comme en Pologne. Une pareille perspective les révolte et ils souhaitent du fond du cœur notre victoire dont aucun ne doute. Certains, chez nos anciens alliés, vont jusqu'à exprimer le vœu que leur patrie puisse un jour ou l'autre intervenir à nos côtés.

Ces différents hommes qui sont, depuis longtemps, en relations avec les milieux politiques et intellectuels de Paris, de Londres et de Berlin, qui connaissent l'Occident, qui ont des conceptions larges et sont, en somme, de vrais Européens, ont fait leur choix entre les deux camps. Quelques-uns de ces messieurs furent, il y a vingt-cinq ans, officiellement nos ennemis ; ce ne sont pas aujourd'hui les moins chauds de nos amis. Dans chaque État, ils ne représentent qu'une élite restreinte sans action sur les masses citadines parce qu'il leur est impossible, la presse étant partout sévèrement censurée, d'exprimer sous une forme claire leurs idées dans les journaux. Ces voix utiles à notre cause se trouvent ainsi condamnées à un demi ou complet silence. Les germanophiles sont sans doute dans le même cas mais, de ce côté,

la propagande allemande supplée largement à leur activité limitée.

— Notre presse doit être aussi neutre que notre Gouvernement, vous disent partout les autorités. Nous nous appliquons loyalement à tenir la balance égale entre les belligérants.

Il est exact qu'à un portrait du Führer correspond toujours dans les feuilles un portrait de M. Chamberlain ou de M. Daladier, à celui du général Gamelin, celui du général Keitel, à une vue de la ligne Siegfried, une vue de la ligne Maginot. Mais il n'est pas défendu de tourner adroitement ces prescriptions impeccables. A regarder les images que publie sur les trois armées en présence tel organe de Sofia, on pourrait croire que la nôtre se compose uniquement de régiments noirs ou arabes car il n'en reproduit pas d'autres. La censure hongroise a laissé passer le 1er septembre dans une importante feuille du soir un titre odieux et faux annonçant que les Polonais avaient attaqué l'Allemagne le matin à l'aube. Aurait-elle osé viser le titre contraire et exact? Le journal édité en allemand à Bucarest s'est livré, vers le milieu d'octobre à une violente attaque contre l'Angleterre; je doute qu'il m'arrive jamais de lire une non moins violente attaque contre le Reich dans un des deux journaux édités en français dans cette même capitale.

A force d'avoir peur d'irriter l'Allemagne dont le ministre proteste contre tout et rien à longueur de journée, on évite d'imprimer la moindre chose qui risquerait d'offusquer cet irascible personnage quand on n'autorise pas discrètement l'insertion de papiers susceptibles de lui plaire. Le public devient alors la proie facile de la propagande germanique qui n'obtient pas partout les mêmes résultats.

A Budapest, elle a enregistré ses plus grands succès dans les rangs de cette petite bourgeoisie parfois ignorante et vaniteuse qui singe fort mal l'aristocratie, parmi certains commerçants, les fonctionnaires combien insuffisamment payés, certains jeunes officiers que l'hitlérisme a naguère beaucoup séduits, tels serviteurs que leurs maîtres giflent encore à l'occasion, les garçons d'hôtel et de restaurant dont les bons offices ne sont pas maintenant utilisés par la seule

police hongroise. Tous, déjà depuis longtemps travaillés par le nazisme local, ont été aisément convaincus de la puissance du Reich et du perfide égoïsme de l'Angleterre. N'est-ce pas le propre des faibles de vénérer la force, et des pauvres d'envier la richesse? L'invincibilité de l'Allemange est pour eux un article de foi bien établi. Je les ai vus applaudir à la prise de Cracovie! « Les Allemands sont formidables! » s'écriaient-ils, béats d'admiration, sans penser à s'indigner de la destruction de l'indépendance d'une nation voisine et, paraît-il, sœur, et sans surtout avoir l'air de soupçonner que ce pourrait être demain leur tour. Le jour de la déclaration de guerre, un des portiers de mon hôtel m'a déclaré, s'imaginant être poli et aimable : « Je m'incline devant le courage de la France qui a osé s'attaquer à la Grande-Allemagne. » Au son de sa voix, on devinait que c'était à ses yeux une sorte de crime de lèse-majesté. Si je ne l'avais pas remis à sa place, il eût pris sans doute la peine de m'expliquer l'étendue de notre folie. On en rencontre encore qui vous disent que l'Allemagne leur fera rendre la Transylvanie. « Comme elle vous a donné la Slovaquie! » riposte-t-on ironiquement. Ils baissent un instant la tête puis se remettent à parler de la Hongrie millénaire, des frontières de Saint-Étienne, de toutes les populations non magyares qu'il serait juste de leur permettre de récupérer. Chez beaucoup, l'idée de patrie se confond à un tel point avec l'idée de domination qu'ils sont au fond incapables de blâmer honnêtement la soif de conquête d'un Hitler avant d'en avoir été les victimes. Les plus candides espèrent encore, en dépit d'expériences décevantes, se faire octroyer par l'Allemagne une part de ses rapines. Les nazis hongrois encouragent ces illusions dans les masses en prédisant une victoire complète du Reich, avec ce rare don de perspicacité dont ils ont donné une preuve comique le 1er septembre, lorsqu'ils firent placarder sur la façade de leur siège social deux grands portraits de Hitler et de Mussolini que reliait une banderole portant cette inscription prématurée : « Nous sommes avec vous. »

Dieu merci, il n'y a pas que des germanophiles à Budapest, mais ce sont eux qui font le plus de bruit. Les autres se montrent plus discrets, plus hésitants. Ils ne sont pas sûrs de

la victoire du Reich ; ils ne sont pas non plus convaincus que nous l'emporterons. Et puis, par-dessus tout, ils se préoccupent de savoir ce qu'ils pourraient bien tirer d'une aventure qu'ils n'auront pas courue.

A Bucarest, la situation est différente d'abord parce que les Roumains ne revendiquent rien. Il n'y a personne, à part quelques individus tarés appointés par le Reich, qui souhaite et envisage une victoire militaire de l'Allemagne. Le contraire serait stupéfiant puisque celle-ci marquerait la fin inéluctable de la Grande Roumanie. Enfin, la francophilie de ce pays est indéniable. Elle a pu faiblir en diverses occasions et surtout après la signature des accords de Munich, elle demeure au fond des cœurs. La propagande ennemie, qui varie sa tactique selon les terrains où elle opère, ne saurait heurter de front ce sentiment réellement populaire qui coïncide par surcroît avec les intérêts vitaux du pays. Elle ne s'emploie donc pas à transformer les Roumains en authentiques germanophiles ; elle vise un autre but qui est de les empêcher d'être tentés de renoncer en notre faveur à leur neutralité. Qu'y gagneraient-ils? demandent les agents allemands. De voir leur pays envahi et détruit en quelques jours comme l'a été la Pologne : ils ne sauraient oublier qu'ils sont entourés d'ennemis que le Reich peut pousser ou retenir ; les Hongrois réclament la Transylvanie, les Russes la Bessarabie, les Bulgares le sud de la Dobroudja. La « sagesse » ne commande-t-elle pas aux Roumains de se tenir tranquilles en livrant leurs céréales, leur bois et leur pétrole à l'Allemagne? D'ailleurs un danger nouveau les guette depuis que les Soviets sont aux portes de la Bukovine : le bolchevisme. Le mot est si effrayant que les gens qui écoutent ces raisonnements ne pensent pas à faire remarquer à leurs interlocuteurs que c'est le Reich qui les y a laissés s'installer. Cela n'embarrasserait pas ces propagandistes adroits qui poursuivent avec toupet : « Si les Russes tentaient de vous envahir, résistez-leur. Ils ne sont pas si forts que ça. Leur armée ne vaut pas grand'chose. Le matériel ne fait pas défaut mais le commandement est médiocre, inexistant. Vous manquez d'armes, de D.C.A. et d'avions? Nous vous les fournirons (et, en effet, ils leur en fournissent). Votre vrai ennemi n'est pas nous, qui

n'avons aucune frontière commune avec vous, mais le Russe, ennemi de tout ordre et de toute civilisation. »

Ces bavards appointés sont-ils sincères? Verraient-ils avec plaisir, au cas où les Soviets entreraient en Bessarabie, les Roumains se battre contre les Russes? Accourraient-ils pour leur porter secours, c'est-à-dire se hâteraient-ils eux-mêmes de les envahir sous cet amical prétexte? Ne tentent-ils pas plutôt simplement et tout de suite de les détourner par ce moyen de la France et de l'Angleterre dont le premier objectif est d'abattre l'Allemagne? Pactiser de quelque façon avec l'adversaire serait déjà se mettre contre nous.

La manœuvre qui consiste à amener les Roumains placés entre deux dangers égaux — car on cherche vainement en quoi une Europe nationale-socialiste différerait d'une Europe bolcheviste? — à préférer l'allemand au russe paraît bien celle que conduit ici, non sans maîtrise, la propagande du Reich.

Déjà les gens vous disent : « S'il fallait absolument en avoir un des deux chez nous, j'aimerais tout de même mieux que ce fût l'Allemand », en souhaitant certes par-dessus tout que l'alternative ne se pose pas et que leur pays puisse continuer à rester neutre jusqu'au bout. Ils commencent maintenant de douter que ce soit possible et surtout que la décision leur appartienne.

La position de la Roumanie est incommode et la condamne à louvoyer. L'opinion publique, assez mal dirigée, travaillée par la propagande ennemie, ballottée par le flux et le reflux de fausses nouvelles qui fourmillent en cette région de l'Europe, garde une fataliste confiance en l'avenir. Elle sait que le pays s'est tiré plus d'une fois à son avantage de situations fort périlleuses ; elle pense qu'il en sera de même demain. Quelqu'un m'a confié avec franchise et naïveté : « Vous verrez comme nous redeviendrons nous-mêmes quand la France aura remporté un succès décisif ! »

A Bucarest, la propagande allemande joue un jeu antirusse. En Bulgarie et en Yougoslavie, elle seconde la propagande des communistes locaux qui publient à nouveau depuis peu, dans chacun des deux pays, une feuille clandestine hebdomadaire reproduisant les thèses simplistes du camarade

Molotov vigoureusement approuvées par quelques étudiants. A Belgrade récemment, au cours d'une réunion inconvenante qui se déroulait dans les locaux mêmes de l'Université, ces jeunes gens n'ont pas hésité à prendre à partie la France et l'Angleterre. Les arguments venaient de Moscou mais la manifestation avait été organisée en sous-main par les agents de Berlin.

A Sofia, l'accord anglo-franco-turc a inquiété les cercles politiques qui se sont employés de leur mieux à en diminuer la portée. Tout le monde vous affirme ici sa volonté de demeurer neutre et tout le monde vous y réclame aussi le sud de la Dobroudja en vous glissant à l'oreille qu'étant bien résolu à ne pas conquérir ce territoire par les armes, on préférerait de beaucoup le recevoir de nous que des Russes. Ce serait à cela que se limiteraient leurs ambitions, vous affirment-ils, s'ils n'ont pas pourtant renoncé à une issue sur la mer Égée dont on reparlera plus tard. Rien ne les empêcherait plus ensuite d'entrer de bon cœur dans l'Entente balkanique.

Je crois exemptes de duplicité les personnes qui m'ont fait ces déclarations de caractère relativement modéré, étant donné que, sur tous les murs de Sofia, on lit, écrit à la main par les étudiants : « A bas Neuilly ! » et « Rendez-nous nos terres ! » Je ne cacherai pas que je ne me suis point éloigné de cette capitale aussi rassuré pourtant que j'aurais dû l'être. Serait-ce parce que le Reich envoie massivement des avions ici et qu'on y rencontre à proportion autant d'agents allemands qu'en Roumanie où ils sont près de six mille? Ce sont partout, outre l'équipe habituelle et toujours nombreuse des journalistes affiliés à la Gestapo, des officiers, des commerçants, des industriels, des économistes venus acheter des céréales, du bétail, du tabac et du raisin. Dans le lot bulgare figure encore un contre-amiral. A Bucarest, le rôle de la vedette voyante est assuré par une ex-jolie femme, agronome d'occasion et prétendue belle-sœur de Himmler. La foule des espions allemands plus ou moins bien déguisés qui pullulent en Europe centrale et orientale, est ahurissante. Ils occupent la majeure partie des grands hôtels, circulent en de somptueuses voitures. On ne voit qu'eux dans les meilleurs restaurants et dans les bars. Que le Reich doit être

riche pour entretenir à si grands frais ces faux oisifs!

Leur présence à Sofia ne devrait donc pas paraître exceptionnelle. Mais ce qui est plus inquiétant, ce sont tous les avions, les wagons d'armes qui passent en transit à travers la Yougoslavie. Malgré tout, on veut croire qu'en nulle circonstance la Bulgarie ne se risquerait à commettre la faute insigne de 1915 qui a fait perdre son trône au père du souverain actuel. Or, le roi est un homme intelligent et un fin politique.

A la vérité, aucun des chefs d'État des Balkans ne sait exactement aujourd'hui lui-même quelle attitude il pourra être appelé à prendre demain devant une évolution plus ou moins rapide des événements. Le retour inopiné des Russes en Europe est une des causes de cette incertitude générale. Le prince Paul de Yougoslavie, par exemple, aurait-il jamais prévu, lui si foncièrement antisoviétique, que, deux mois après sa dernière visite à Hitler, ce grand ennemi du marxisme signerait avec Staline un pacte insensé dont le Führer fut la première dupe mais non la dernière victime?

Toutes les suppositions sont possibles. Le Reich, qui tire une importante partie de ses subsistances du sud-est européen, ne devrait pas être logiquement tenté d'y porter la guerre. La crainte d'une intervention franco-britannique en Orient peut le conduire cependant, pour nous y gagner de vitesse, à envahir la Yougoslavie ; les avions livrés à la Bulgarie étant destinés à bombarder les bases de débarquement d'un corps expéditionnaire possible, Hitler peut encore plus simplement vouloir foncer vers la Méditerranée au risque d'alerter l'Italie qui surveille les Balkans. Le moindre mouvement en avant de l'Allemagne en ces régions provoquerait instantanément une nouvelle avance des Russes vers la Ruthénie hongroise, la Bukovine et la Bessarabie. A partir de cette minute, tout le sud-est de l'Europe serait en feu et alors ç'en serait fini de ces précaires neutralités qui ne sont, de toutes façons, que des positions d'attente.

Les buveurs de café au lait de Budapest et de café turc de Bucarest, de Sofia et de Belgrade le sentent confusément en savourant une quiétude qui leur semble de moins en moins devoir être éternelle. Jamais ces petits États n'ont été aussi

peu maîtres de leur destin. Leur sort se décidait hier à Berlin et se décide aujourd'hui à Moscou. Combien apparaît nécessaire, en constatant ces faits, une réorganisation complète de l'Europe !

o o

Dans une de ces quatre capitales, un homme politique éminent me déclarait avec vraiment trop de modestie :

— La guerre est devenue une affaire si complexe que seules les Grandes Puissances peuvent y avoir recours. La nécessité de posséder un matériel nombreux et d'un prix élevé et les dépenses exorbitantes qu'entraîne son emploi sont au-dessus des moyens d'un petit État, aujourd'hui incapable de participer à un conflit avec ses seules forces. Il ne pourrait le faire qu'à la condition que la Grande Puissance à côté de qui il se rangerait se substituât en grande partie à lui pour la fourniture des armements et le financement de l'opération.

On ne saurait avouer plus clairement et aussi plus humblement que la défense de son indépendance dépend désormais d'autrui. Contre l'ennemi principal de tous, qui est l'Allemagne pangermaniste, aucun des États qui la flanquent à l'est, comme l'ont démontré les événements, ne peut faire plus que se battre en désespéré pour sauver au moins l'honneur, ou consentir à se laisser asservir sans risques.

Le maintien d'un tel système est la fin de l'Europe et la mort de toute liberté des peuples. Il doit être revisé, d'une part, en réduisant l'Allemagne, de l'autre, en fortifiant ses voisins par la formation de larges fédérations et d'ententes solides qu'il faut limiter à deux ou trois au plus.

Le spectacle actuel des États de l'Europe centrale et orientale, déjà asservis économiquement au Reich pour les trois quarts, immoralement contrôlés dans leur neutralité, épiés dans leurs moindres mouvements par lui, donne une nouvelle force à ces idées qui, dès le lendemain de l'Anschluss, se sont imposées à tous, et que, bien auparavant, les esprits clairvoyants avaient défendues.

GEORGES OUDARD

SOLDAT DU REICH

La *Revue de Paris* a déjà fait paraître l'an dernier un roman d'Odon de Horvath, *Jeunesse sans Dieu*. Nous rappelons que, en 1938, ce jeune écrivain hongrois fut écrasé à Paris, un jour de tempête, par la chute d'un arbre, avenue des Champs-Élysées.

Soldat du Reich, dont nous commençons aujourd'hui la publication, est le dernier livre de ce romancier de grand talent. Comme *Jeunesse sans Dieu*, il reflète le profond dégoût que les méthodes et l'idéologie hitlériennes ont fait naître dans tous les esprits libres.

LA MÈRE DE TOUTES CHOSES

Je suis soldat.

Et c'est de bon cœur que je suis soldat.

Quand la gelée blanche, au matin, givre les prairies, quand le brouillard du soir monte des bois, quand la faux lance son éclair dans les blés ondoyants, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il fasse soleil, le jour, la nuit — je ne me lasse jamais du plaisir d'être dans le rang.

Tout d'un coup, ma vie a de nouveau pris un sens ! Je désespérais déjà de ma jeune destinée. Que pouvait-on entreprendre dans un monde où tous les horizons étaient bouchés, où l'avenir était mort ? J'avais déjà enterré le mien.

Mais je l'ai retrouvé maintenant, mon avenir, ressuscité d'entre les morts, et je ne le lâcherai plus.

Il y a six mois à peine, je l'ai vu reparaître, pendant le conseil de révision. Il se tenait à côté du médecin-major : « Bon pour le service ! » dit le toubib, et mon avenir me tapa sur l'épaule. Je sens encore aujourd'hui le coup.

Et trois mois plus tard, une étoile apparut sur mon col, une étoile d'argent. Car j'avais fait le meilleur carton, j'étais le meilleur tireur de ma compagnie. On me nomma soldat de première classe, et tout de même ça compte.

Surtout à mon âge. Car je suis presque notre benjamin. Mais ce n'est qu'une apparence. Au fond, je suis beaucoup plus vieux, surtout moralement. Et c'est le chômage, seul, qui en est responsable.

Dès que j'ai quitté l'école, j'ai été chômeur. Je voulais devenir typo car j'aimais les grandes machines qui impriment les journaux, l'édition du matin, l'édition de midi, l'édition du soir.

Mais il n'y avait rien à faire. Peine perdue ! Je ne réussis même pas à entrer comme apprenti dans une imprimerie de banlieue, pour ne pas parler des imprimeries du centre !

Les grandes machines disaient : « Nous avons déjà plus d'hommes qu'il ne nous en faut. Tu nous fais rire. Ote-toi cela de la tête ! »

Et je les chassai de ma pensée et aussi de mon cœur. Car tout homme a sa fierté. Même un chien de chômeur.

Au diable, infâmes roues, presses, pistons, transmissions ! Allez au diable !

Et je ne dépendis plus que de la bienfaisance, publique d'abord, ensuite privée.

J'étais au milieu d'une longue file, devant la porte d'un couvent, et j'attendais une assiette de soupe.

Sur le toit de l'église se dressaient six figures de pierre. Six saints. Cinq hommes et une femme.

J'avalais ma soupe. Il neigeait, et la neige faisait aux statues de hauts chapeaux blancs. Je n'avais pas de chapeau et j'attendais le dégel.

Les jours s'allongèrent, le vent tiédit. J'avalais toujours ma soupe. Un jour, les premières pousses vertes reparurent.

Voici que les arbres sont en fleurs et que les femmes sont devenues transparentes.

Moi aussi je suis devenu transparent.

Car ma veste est en loques et il n'en va pas beaucoup mieux de mon pantalon.

Déjà, dans la rue, les passants commencent à m'éviter.

Les idées se pressent en tourbillon dans ma tête.

Elles deviennent plus écœurantes à chaque cuillerée de soupe.

Tout à coup je m'arrête. Je pose l'écuelle sur le pavé. Elle est à moitié pleine et mon estomac proteste mais je n'en puis plus.

Je n'en puis plus ! Les six bienheureux, sur le toit, regardent dans l'air bleu.

Non, je ne puis plus avaler ma soupe ! Tous les jours la même lavasse ! Le cœur me tourne, maintenant, rien qu'à le voir, ce brouet de mendiants !

Jette-la, ta soupe ! Allez ! Dans le ruisseau !... Les saints, sur le toit, me lancent un regard de reproche.

Qu'est-ce que vous avez à me regarder, là-haut, de cet air stupide ? Vous feriez mieux de descendre m'aider.

J'ai besoin d'une veste neuve, d'un pantalon sans trous... d'une autre soupe. Du changement, mesdames et messieurs, du changement !

J'aime mieux voler que de mendier !

Et beaucoup d'autres pensaient comme moi, parmi ceux qui faisaient la queue, des vieux et des jeunes... Et ce n'étaient point les pires.

Oui. Nous avons beaucoup volé. Le plus souvent, c'étaient des aliments de première nécessité. Mais aussi du tabac et des cigarettes, de la bière et du vin.

Le plus souvent, nous opérions en banlieue, à l'approche de l'hiver, quand les heureux habitants s'étaient retirés bien au chaud dans leurs cuisines.

J'ai failli être pincé deux fois ; une fois près d'une cabine de bains. Mais je réussis à m'enfuir sans être reconnu. Sur la glace, à la dernière minute. Si l'agent m'avait rattrapé, mon casier judiciaire ne serait plus vierge, aujourd'hui. Mais la glace me fut propice. L'homme glissa et s'étala de tout son long.

Et mes papiers ont gardé la blancheur du lis.

Le passé ne les a ternis d'aucune ombre.

D'ailleurs, c'est vrai que je suis un honnête homme. Seul, le désespoir me fit vaciller, comme le roseau sous le vent, pendant six années sinistres. Je me sentais glisser de plus

en plus vite sur la pente et de plus en plus découragé. J'étais même déjà tout à fait aigri.

Mais aujourd'hui j'ai retrouvé la gaîté. Car, aujourd'hui, je sais où est ma place dans la société.

Aujourd'hui, je n'ai plus peur de n'avoir pas à bouffer demain. Et si mes bottes sont trouées, on les ressemellera ; et si mes vêtements sont usés, j'en recevrai des neufs ; et quand viendra l'hiver, on nous donnera des manteaux. De grands manteaux bien chauds. Je les ai vus.

Je n'ai plus besoin que la glace me soit propice. Maintenant je marche sur un sol bien ferme.

Enfin, tout est en ordre.

Adieu, soucis quotidiens !

Maintenant, tu as toujours quelqu'un auprès de toi.

A ta droite et à ta gauche. Jour et nuit.

« Formez les rangs ! » nous commande-t-on.

Et nous formons les rangs.

Au milieu de la cour de la caserne.

Et les casernes sont grandes comme une ville, si grandes qu'on ne peut les embrasser du regard. Nous faisons partie des mitrailleurs d'infanterie, armés de mitrailleuses légères et lourdes. Nous venons d'être motorisés, et seulement en partie. J'appartiens aux troupes non motorisées.

Le capitaine passe devant notre front, nous le suivons des yeux et lorsqu'il est arrivé à la hauteur du troisième de nos camarades, nous regardons de nouveau devant nous. Droits et immobiles ! C'est ainsi qu'on nous a appris à nous tenir.

Il faut de l'ordre ! Nous aimons la discipline. Elle est un paradis pour nous, après l'insécurité de notre jeunesse sans travail.

Nous aimons aussi notre capitaine.

C'est un homme comme il faut, sévère et juste, un père idéal.

Chaque jour, il passe ainsi lentement devant notre front et il regarde si tout est en ordre. Non seulement si nos boutons sont astiqués. A travers l'équipement, il perce jusqu'à notre âme. Nous le sentons tous.

Il sourit rarement et personne ne l'a jamais vu rire. Parfois, nous avons presque pitié de lui mais personne ne peut lui

en faire accroire. Nous voudrions bien lui ressembler. Tous, tant que nous sommes.

Il y a aussi notre lieutenant et ça, c'est une tout autre paire de manches. Oh ! Pour ce qui est d'être juste, lui aussi, il n'y a rien à dire. Mais souvent il prend de ces colères !... Il vous agonit de cris pour une bagatelle, ou même sans raison. Mais nous ne lui en voulons pas. Nous savons que s'il se montre si nerveux, c'est qu'il est surmené. En effet, il voudrait être breveté d'état-major et il étudie jour et nuit. On le voit tout le temps un livre à la main, en train de potasser son truc.

Enfin, il y a notre sous-lieutenant, un jeune poulain. Il est à peine plus âgé que nous, c'est-à-dire qu'il a, lui aussi, vingt-deux ans environ. A vrai dire, souvent, il aimerait bien gueuler comme le lieutenant mais il n'ose pas encore. Cependant, nous l'aimons beaucoup car c'est un merveilleux sportsman, notre meilleur sprinter. Il court dans un style magnifique.

Je trouve que la vie au régiment ressemble beaucoup à un sport.

On pourrait presque dire que c'est le plus beau sport car, ici, il ne s'agit pas d'établir des records. Il y va de quelque chose de plus important : du salut de la patrie.

Il fut un temps où je n'aimais pas mon pays. Il était gouverné par des types sans patrie et soumis à d'obscures puissances internationales. Si je vis encore, ce n'est pas à eux que je le dois.

Ce n'est pas à eux que je dois de pouvoir défiler aujourd'hui au milieu de mes camarades. Ce n'est pas à eux que je dois d'avoir retrouvé aujourd'hui une patrie.

Un Reich puissant et fort, un éclatant exemple pour le monde entier !

Et le jour viendra où, effectivement, il régnera sur le monde entier !

J'aime ma patrie depuis qu'elle a retrouvé son honneur ! Car, de cette façon, j'ai retrouvé mon honneur, moi aussi !

Je n'ai plus besoin de mendier, je n'ai plus besoin de voler. Aujourd'hui, tout est changé. Et cela continuera de changer.

La prochaine guerre, nous la gagnons. C'est sûr !

Il est vrai que tous nos chefs s'excitent, en paroles, sur la paix mais mes camarades et moi nous clignons de l'œil. Nos chefs sont intelligents et rusés, ils sauront mettre les autres dedans car ils possèdent l'art du mensonge comme pas un.

Sans mensonge, la vie n'est pas possible.

Nous ne cessons de nous préparer.

Chaque jour, nous nous mettons en rangs, nous quittons la caserne et nous défilons à travers la ville.

Les civils nous regardent avec plaisir. Il y a bien quelques exceptions qui ne daignent pas nous accorder un coup d'œil, comme si on nous en voulait. Mais ce sont toujours de vieilles gens qui, à vrai dire, ne comptent plus. Néanmoins, nous enrageons quand nous les voyons détourner les yeux, ou s'arrêter tout à coup sans raison apparente devant une vitrine, en réalité pour ne pas nous voir. Jusqu'à ce qu'ils nous voient tout de même, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que nous nous reflétons dans la glace de la devanture. Alors, c'est eux qui deviennent jaunes et verts de rage.

Oui, messieurs, éternels contempteurs du présent, rebut d'humanité, avec votre fade bavardage pacifiste : vous ne nous échapperez plus ! Admirez tout à votre aise les charcuteries, les jouets, les livres, les soutien-gorge ! Vous nous verrez partout !

Nous défilons même dans les vitrines !

Nous savons que nous ne vous plaisons pas.

Je vous connais, moi. Et à fond.

Mon père est comme vous.

Lui aussi détourne les yeux quand il me voit défiler.

Il ne peut souffrir les soldats parce qu'il déteste les industries de guerre. Comme si le problème capital était de savoir si les marchands de canons gagneront de l'argent ou pas.

Ils n'ont qu'à en gagner, s'ils livrent de la bonne marchandise. Des canons extra, des munitions et tout le fourniment. Ce n'est plus un problème pour nous autres.

Car nous avons reconnu que la patrie est ce qu'il y a de plus important dans la vie d'un homme. Il n'y a rien au-dessus. Tout le reste est sottise. Ou, dans le meilleur cas, ne compte qu'accessoirement.

Quand les affaires du pays vont bien, tout va bien, aussi, pour chacun de ses enfants. Quand elles vont mal, cela ne va pas mal, sans doute, pour tous ses enfants, mais les quelques exceptions ne comptent pas en regard du corps vivant de la nation.

Et les affaires du pays ne vont bien que si le pays est craint, autrement dit : que s'il est en possession d'une arme bien aiguisée.

Et cette arme, c'est nous, c'est moi.

Mais il y encore de ces gens fourvoyés qui ne voient pas ces rapports évidents, qui ne veulent pas les voir car ils sont toujours imbus de leurs grossières idéologies, qui datent du XIXe siècle. Mon père, lui aussi, fait partie de cette vieille garde.

C'est une bien triste troupe.

Une armée de vaincus.

Mon père est un hypocrite.

Il a été prisonnier de guerre pendant trois ans, à partir de 1917. Il n'est rentré au pays qu'à la fin de 1919. Je suis né moi-même en 1917, je suis donc ce qu'on appelle un enfant de la guerre mais, bien entendu, je ne me rappelle rien de toute cette guerre mondiale. Ni non plus des années qui ont immédiatement suivi, et qu'on a appelées l'après-guerre. Je n'en ai gardé qu'une mémoire très vague. Mes premiers souvenirs datent d'environ 1923.

Mon père est, de son état, garçon de café ; autrement dit : un coolie, qui vit de pourboires. Il prétend que la guerre mondiale a été la cause de sa déchéance sociale car, avant 1914, il ne travaillait que dans des établissements chics. Mais aujourd'hui, il doit servir dans une fort modeste brasserie de banlieue. En effet, il boite un peu, depuis son internement, et il est certain qu'un garçon boiteux dans une boîte de luxe, cela n'est pas possible.

Mais, malgré sa petite tragédie personnelle, il n'a pas le droit de maudire la guerre car la guerre est une loi naturelle.

A vrai dire, mon père est surtout un grincheux. Quand j'habitais encore avec lui, dans sa chambre, nous nous chamaillions tous les jours. Il ne cesse d'attaquer les gens qui ont de l'argent et, en même temps, il regrette de ne plus en

avoir à servir : avec quel plaisir il leur ferait de nouveau des courbettes car il ne pense qu'à son pourboire ! Oui, c'est un parfait hypocrite, et je ne l'aime pas.

Si le hasard n'avait fait de lui mon père, je me serais certainement demandé : « Qu'est-ce que c'est que ce répugnant bonhomme ? »

Un jour, je lui ai dit :

— N'aie pas peur de la prochaine guerre. A ton âge, tu es sûr de ne pas la faire !

D'abord, il demeura calme, me regarda seulement comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose.

— Oui, continuai-je, tu ne comptes plus.

Il conserva son calme mais tout à coup un regard jeté à la dérobée m'atteignit, chargé d'une haine furieuse. Et il se mit à crier :

— Eh bien ! Fais-la donc, ta guerre ! Vas-y ! Va et apprends ce que c'est ! Présente-lui mon meilleur souvenir ! Et tu peux y crever, si ça te fait tant plaisir !

Je suis parti. C'était il y a trois ans. Je l'entends encore hurler, je me vois dans l'escalier. Je m'arrête tout à coup et je remonte. J'avais oublié mon crayon. Je voulais aller faire un tour du côté des rédactions de journaux, qui affichent à leurs vitrines les petites annonces, avec les offres d'emploi. Oui, je croyais encore aux contes de fées, en ce temps-là.

Lorsque je rouvris la porte, mon père se tenait debout, auprès de la fenêtre, et regardait dehors. C'était son jour de congé.

A peine se retourna-t-il.

— J'ai oublié mon crayon, dis-je.

Il hocha la tête, comme pour dire : « C'est bon », et regarda de nouveau dehors.

Mais ses yeux, quelle étrange expression ils avaient ! Est-ce qu'il avait pleuré ?

Je sortis. « Tu peux bien pleurer », pensai-je. « Tu le mérites car si aujourd'hui cela va si mal pour moi, c'est ta génération qui en porte la principale responsabilité. » (J'étais encore sans travail, alors, et sans avenir.)

La génération de nos pères s'est emballée pour des idéaux absurdes de droit international, de paix universelle, ne

comprenant pas que, même dans le monde inférieur des bêtes, on se mange les uns les autres. Il n'y a pas de droit sans force. On ne doit point penser mais agir !

La guerre est la mère de toutes choses. Je n'ai plus rien à faire avec mon père. Je ne puis plus supporter cette éternelle pleurnicherie !

Être obligé d'entendre sans cesse la même antienne : « Ah ! avant la guerre, c'était le bon temps ! » Il y a de quoi vous rendre furieux.

Il ne m'aurait pas plu, ton « bon temps ».

Je me le représente très exactement, en regardant les vieilles photographies.

Tu avais un appartement de trois pièces, tu n'étais pas encore marié et tu menais, comme on disait alors, la grande vie.

Les femmes et les cartes ! Tout le monde avait de l'argent. C'était une époque pourrie. Je la hais.

Tout le monde pouvait travailler, gagner de l'argent, personne n'était contraint à crever de faim, personne n'avait de soucis.

Une époque répugnante ! Je hais la vie confortable ! En avant, toujours en avant ! Marche ! Marche ! Nous montons à l'assaut, rien ne nous arrête ! Ni champ, ni haie, ni clôture...

Nous piétinons tout ! En avant ! En avant !...

Nous grimpons ainsi à l'assaut d'une hauteur où nous nous mettons à couvert et d'où nous commandons la route qui passe au-dessous de nous.

Pour le moment, ce ne sont que des manœuvres.

Mais bientôt ce sera sérieux, les signes en sont chaque jour plus visibles.

Et la guerre qui vient sera toute différente de l'autre guerre, dite mondiale ! Une guerre beaucoup plus étendue, plus colossale, plus brutale. Une guerre d'extermination, d'un côté comme de l'autre.

Toi ou moi, l'un de nous doit périr.

Nous n'avons pas peur de regarder la réalité en face, nous ne l'éludons pas, nous ne nous faisons pas d'illusions sur elle...

Voici que les mortiers se mettent à tirer. Très loin, par delà l'horizon étincelant. On les entend à peine. Ils tirent

d'abord à blanc. En bas, sur la route, paraissent deux jeunes filles à bicyclette. Elles ne nous voient point.

Tout à coup, elles s'arrêtent et inspectent les alentours.

Puis l'une d'elles passe derrière un buisson et s'accroupit.

Nous ricanons et j'entends, derrière moi, le lieutenant éclater d'un petit rire bref.

L'adjudant regarde à travers ses jumelles.

Un bourdonnement dans le ciel ! C'est un avion. Il passe au-dessus de nos têtes. La jeune fille ne s'en émeut pas et se contente de lever la tête. L'avion est très haut et ne peut pas la voir. Elle le sait. Elle ne pense pas à nous.

Et pourtant, c'est nous, l'infanterie, qui continuerons de décider du sort de la guerre et jamais les aviateurs ! Bien qu'on parle tant d'eux et si peu de nous. Bien qu'ils aient les uniformes les plus élégants. Ils verront s'ils servent autant qu'ils croient. Ils s'imaginent qu'ils vont, simplement, mettre de là-haut un pays en ruines et que nous n'aurons plus qu'à l'occuper, sans aucun danger. Comme une espèce de police, quoi ! Patience !

On verra bien si nous sommes superflus, ou si nous avons reculé au second rang !

Non, je n'aime pas les aviateurs ! Une bande d'arrogants. Et les femmes sont si bêtes qu'elles ne veulent plus que des aviateurs. C'est devenu leur suprême idéal.

Et les deux aussi, là-bas, sur la route ! Tiens ! Voici qu'elles lui font des saluts frénétiques.

Toutes les vaches veulent danser avec un aviateur.

Ne saluez pas, bétail. Vous aussi, il vous regarde de haut, parce que vous ne pouvez pas voler.

C'est entendu, nous avalons la poussière des routes et nous marchons dans la crotte ! Mais nous saurons nous arranger pour que les montagnes de crotte escaladent le ciel !

Soyez tranquilles !

— Oh ! Mon Dieu ! s'écrie le lieutenant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il fixe sur le ciel des yeux exorbités.

— Là-bas, l'avion !

— Il tombe !

— L'aile gauche est foutue, dit l'adjudant qui regarde avec ses jumelles.

Il tombe en laissant derrière lui une traînée de fumée. Toujours plus vite. Nous ne pouvons détacher nos yeux du spectacle.

Et je me dis : « C'est drôle ! Justement, je venais de souhaiter qu'il tombe... »

— Ceux-là ont leur compte, fit le lieutenant.

Nous nous étions tous dressés.

— Plaquez-vous ! hurla l'adjudant ; plaquez-vous !

. . . . . .

Trois cercueils reposent sur trois affûts. Trois cercueils d'aviateurs. Pilote, observateur, radio. Nous présentons les armes, le tambour bat et la musique joue : « *J'avais un camarade...* »

Puis retentit le commandement : « Pour la prière ! » Nous inclinons la tête, mais nous ne prions pas. Je sais que chez nous personne ne prie plus. Nous faisons seulement semblant. Pure formalité. « Aime tes ennemis ! » Ce sont des mots qui n'ont plus aucun sens pour nous. Nous disons : « Hais tes ennemis ! »

L'amour vous mène au ciel, la haine nous mènera au succès.

Car nous n'avons plus besoin d'une éternité divine depuis que nous savons que l'individu ne compte pas. Il ne devient quelque chose qu'une fois enrégimenté.

Pour nous, il n'y a qu'une éternité : l'existence de notre race. Et qu'un seul devoir divin : mourir pour l'existence de notre race. Tout le reste a fait son temps.

Nous formons les rangs. Alignés par ordre de taille.

Je suis le neuvième à partir de la droite. Je suis parmi les plus grands. Le plus grand a 1^{m}, 88, le plus petit 1^{m}, 56, moi j'ai 1^{m}, 74. La bonne taille : ni trop grand, ni trop petit.

Je me plais tel que je suis.

LE CHATEAU HANTÉ

C'est aujourd'hui dimanche. Nous pouvons sortir en ville. On nous lâche de quatorze heures à vingt-deux heures. Il ne reste à la caserne que les hommes de garde.

Hier, j'ai reçu ma deuxième étoile et, aujourd'hui, je vais sortir pour la première fois avec deux étoiles au collet.

Le printemps est proche. On le sent déjà dans l'air.

Nous sommes trois, deux camarades et moi-même. Nous portons des gants blancs et parlons de femmes.

Je parle le moins, j'aime mieux garder pour moi ce que je pense. Les femmes, c'est connu, représentent un mal nécessaire. On en a besoin pour assurer la constitution du plus grand nombre possible de familles nombreuses, saines, et racialement utiles à l'État. Mais à part cela, elles ne font que du gâchis.

Je pourrais en citer maints exemples.

C'est le cas, notamment, des plus vieilles classes, qui comptent les femmes les plus adroites. Elles te courent après, parce que tu es sportif et bien bâti. Et si tu as le malheur de leur faire bonne figure, elles deviennent arrogantes, te traitent de jeune sot, de blanc-bec qui n'est pas encore sorti de la coque de l'œuf et autres aménités de même nature. Ou bien, elles se mettent à te parler de leur âme, et alors elles perdent tout attrait.

Une femme qui n'est plus très jeune n'a pas le droit d'avoir une âme mais le devoir de se montrer de bonne humeur quand on est avec elle. Elle n'a pas le droit de vous ennuyer avec des sentiments tels que la jalousie ou le soi-disant amour maternel.

L'âme est, tout au plus, un privilège des jeunes filles.

Elles peuvent, dans certains cas, se payer le luxe d'un tel romantisme, à condition qu'elles soient jolies. Mais même les plus jolies et les plus romanesques ne veulent, et dès l'âge le plus tendre, qu'un type avec de l'argent.

Il n'y a pas d'autre problème. C'est pourquoi je préfère la société masculine.

Mon camarade est justement en train de dire qu'il y a trois siècles un grand philosophe se demandait si les femmes étaient vraiment des êtres humains.

On en pourrait douter, en effet. Avec les femmes, tu ne sais jamais où tu en es.

Tu ne trouves en elles aucune fidélité, aucune foi ; elles arrivent toujours en retard ; ce sont de vrais sacs à mensonges, etc.

Et avec cela, il faut encore que tu t'intéresses à leur vie intérieure. Car c'est ce qu'elles demandent. Mais ce n'est pas là une occupation pour un homme digne de ce nom.

Oui, ces dames forment un chapitre à part. Elles te mettent au monde, mais elles te mettent aussi dedans.

Les rues du centre sont désertes car il n'y a, ici, que des magasins et de hauts buildings, et tout cela est aujourd'hui fermé. Les travailleurs manuels et les travailleurs de la pensée prennent leur repos hebdomadaire chez eux ; ils mangent, dorment, fument ; il y a peu de chances qu'ils soient partis en excursion aujourd'hui car il n'arrête pas de pleuvoir.

Il ne pleut pas fort, c'est vrai, mais tout de même, le temps est incertain. Il fait vraiment calme, dans le centre ; il y règne une telle paix qu'on se croirait dans une ville morte. Le bruit de nos pas monte dans ce silence. Nous entendons nos semelles claquer sur l'asphalte.

Et, de nouveau, je remarque que nous nous reflétons dans les glaces des vitrines élégantes.

Voici que nous passons à travers un corset. Et maintenant à travers un homard et un jambon, d'une couleur si tendre !... Et à travers des bas de soie. Et à travers des livres, des perles, des fards, des houpettes à poudre... Lacérez-les, piétinez-les !

Nous en avons assez de nous promener dans le centre et nous nous dirigeons vers le port. Là, au moins, il y a toujours du monde.

A dire vrai, tu ne peux pas apercevoir le large car la mer commence bien au delà du port, mais dans celui-ci se voient déjà les vaisseaux étrangers, avec les matelots noirs et jaunes.

Nous descendons la large avenue qui y conduit. Elle s'élargit de plus en plus et devient toujours plus bruyante.

Des deux côtés commencent les attractions : singes grands

et petits, dressés et non dressés. Tirs et appareils à sous. Le Palais de la Danse et la plus grosse femme du monde. Le mouton à cinq pattes, le veau à deux têtes. Carrousel après carrousel, balançoire après balançoire et de pauvres montagnes russes à faire vraiment pitié. Voyantes extra-lucides, mangeurs de feu, avaleurs de sabres, vendeurs de concombres au sel et des glaciers en quantité. Le musée Dupuytren. L'art et le sport. Et là-bas, tout au bout, le château hanté.

Nous passons devant les premiers tirs sans nous arrêter, mais après le quatrième ou le cinquième nous n'y pouvons plus tenir. C'est un jeu, pour nous, de faire mouche et la jeune fille qui charge nos carabines sourit respectueusement.

Quand ce sont des soldats qui tirent, les spectateurs s'amassent. C'est ce qui se passe aussi pour nous. Il y a, notamment, deux demoiselles qui rient à chaque coup, comme s'il leur était destiné. De cette manière, elles ne manquent pas d'attirer notre attention. Elles ne sont pas à mon goût mais mes compagnons les abordent. Il ne me plaît point de jouer la cinquième roue du char et je les abandonne à leur sort.

Ils s'en vont danser, je reste seul. Je les suis des yeux. Non, ces deux demoiselles ne pouvaient m'intéresser.

L'une a les jambes en cerceau, l'autre n'a pas de jambes du tout et semble marcher sur son postérieur. Et la première a une dent noire sur le devant et un soutien-gorge sale. Non, ces détails me gâtent l'amour. Il faut dire que je suis très exigeant.

J'entre au manège. J'y vois deux autres jeunes filles et un enfant qui font du cheval.

La musique joue, la chambrière claque, les vieilles rosses trottent en rond.

On voit que l'enfant a peur mais les jeunes filles sont bien à leur affaire.

L'enfant perd son béret de marin et pleurniche, les jeunes filles rient.

Leur jupe est relevée et l'on voit la peau nue, là où s'arrête le bas. Celles-là me plairaient assez, surtout la plus grande !

Mais une jeune fille à cheval, ça peut tromper.

Car il est facile à une femme de plaire, quand elle trône

sur un cheval. C'est seulement quand elle met pied à terre qu'on peut se rendre compte de ce qu'il en est vraiment. Je connais ces désillusions.

Voici qu'elles descendent de cheval. La plus grande continue de me plaire. Et la petite aussi.

Mais elles ont déjà un cavalier. Un petit bout d'homme, un misérable rat.

Elles se pendent toutes deux à ses bras et sourient :

— Oh ! Encore un tour, s'il vous plaît ! S'il vous plaît !

— Aussi souvent que vous voudrez, dit le rat.

Je regarde l'écriteau au-dessus de la caisse.

Un tour coûte cent sous.

Et aussi souvent que vous voudrez ?

Non ! Trop cher pour moi.

Mais voilà comme sont ces sacrées femmes.

Elles aiment mieux un vieux rat, qui pue la richesse, qu'un jeune homme sportif qui n'a rien d'autre, à part lui-même, que deux étoiles d'argent au collet.

Et même les gants blancs ne servent pas à grand'chose.

Je quitte le manège. Je traîne, sans but, d'une baraque à l'autre.

A droite, voici celle de l'homme au mufle de lion ; à gauche, celle de la femme à barbe.

Mon humeur s'est quelque peu assombrie.

L'air est tiède. Oui, le printemps s'annonce déjà et la nuit les chats ont commencé leur concert. Nous les entendons de notre caserne.

Le soir tombe. A l'horizon, le jour nous dit un adieu lilas. Derrière moi, il fait déjà nuit.

Et tandis que je continue d'errer de boutique en boutique, il me vient une pensée désagréable. Je suis frappé par l'idée que le rat du manège est mon frère de race, lui aussi. Je me vois dans la cour de la caserne, je jure d'être prêt, en tout temps, à mourir pour la patrie, pour notre race.

Et donc aussi pour ce misérable rat ?

Arrête-toi ! Cesse de réfléchir ! C'est en réfléchissant que viennent les mauvaises pensées. Nos chefs sauront voir clair.

Je ne puis cependant m'empêcher d'avoir une seconde pensée. Mais celle-là, je la connais.

Elle m'accompagne un bout de chemin et ne veut pas me lâcher.

— La vérité, me souffle-t-elle, c'est que tu n'aimes personne.

Et c'est exact. Je ne puis souffrir âme vivante. Pas même la mienne. C'est vrai, je déteste tout le monde. Tout le monde, sauf notre capitaine.

Je continue de descendre l'avenue et j'arrive au château hanté, avec ses pignons, ses tours et ses bastions.

Les démons et les dragons regardent à travers les grillages des fenêtres.

Une valse lente tombe du haut-parleur. Une vieille valse très connue. Mais la musique est constamment couverte par les cris et les rires des spectateurs. Ce qu'ils doivent s'en payer, là-dedans ! Et l'on veut que ceux qui sont dehors le sachent.

Mais je connais cela. Du bluff ! Toute cette joie tient sur un disque de phono. C'est pour attirer le public. Mais je ne donnerai pas dans le panneau. Je n'entrerai pas dans ces palais de fous où l'on ambitionne de vous donner le frisson de la peur. Trop bête pour moi !

Je vais faire demi-tour, lorsque je regarde machinalement vers l'entrée, et je m'arrête soudain.

Ou bien ai-je encore fait deux pas ?

C'est possible. En tout cas, maintenant, je me suis arrêté et je regarde.

La nuit est tout à fait tombée et me presse de toutes parts.

Une jeune femme est assise à la caisse du château hanté. Elle ne bouge pas.

Personne ne vient.

Pendant un instant, je me sens comme transporté dans un autre monde, tout me semble si lointain ! Et je crois que mon cœur va s'arrêter. Pas une feuille ne bouge aux arbres. Seule la vieille valse résonne doucement dans le haut-parleur.

Elle a de grands yeux, la jeune femme, mais ce ne sont pas ses yeux qui m'ont retenu, ni sa bouche, ni ses cheveux. Je crois que c'est une ligne.

Mais que vais-je penser là ? Pure absurdité !

Tout ce que je sais, c'est que je me suis arrêté soudain, comme si je m'étais trouvé devant un mur.

C'est absurde, c'est idiot ! Avance !

Je continue ma marche et, tout à coup, je trébuche.

Sur quoi ai-je trébuché ? Sur rien. Car il n'y a rien à terre.

Mais voici que la jeune femme sourit, parce que j'ai trébuché. Elle l'a vu. Elle continue de sourire.

Je l'examine plus attentivement. Elle détourne alors les yeux. Elle prend un crayon et se met à écrire, à moins qu'elle ne fasse semblant pour ne plus me voir.

Pourquoi donc ne veut-elle pas me voir ?

Sans doute parce que je ne lui plais point.

Elle doit avoir déjà quelqu'un, quelque riche forain.

Un danseur de corde, un avaleur de sabre, un clown. Avance !

J'avance, mais je ne vais pas loin. Je ne fais que traverser la rue. Il y a là un glacier et je lui achète une glace. Mais, de l'endroit où je suis, je distingue encore parfaitement le château hanté et la femme qui écrit.

Il ne vient toujours personne.

Je lèche ma glace. Elle n'a aucun goût. Elle est si froide que j'en ai les dents longues comme un vieux cheval. Elles me font réellement mal, maintenant.

Pourquoi me suis-je acheté ce machin coloré ? Je n'aime pas la glace.

Et pendant que mes dents continuent de s'allonger, je m'avoue à moi-même que je n'ai acheté la glace qu'afin de pouvoir rester là à observer la femme plus longtemps. C'est comique à dire mais je ne sais même pas si elle est susceptible de me plaire. En effet, je ne l'ai pas vue debout. Je ne connais d'elle que ce qui dépasse de la caisse.

Peut-être n'est-ce qu'une demi-beauté ?

Peut-être debout paraît-elle plus petite qu'assise, ou au au contraire trois fois plus grande ?

Peut-être est-elle tout à fait disproportionnée ? Eh bien ! bonne nuit ! Mais voici qu'elle me regarde de nouveau.

Cette fois, plus longuement. Et de nouveau, elle sourit... Pourquoi ?

Parce que je reste là, à lécher ma glace d'un air si furieux ? Enfin, je l'ai avalée, l'affreuse mixture.

Mais voici que j'entends le marchand de glaces, derrière moi, qui me demande :

— Encore une ?

— Oui ! dis-je.

Et j'ai déjà un autre cornet dans la main.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Suis-je devenu complètement idiot ? Pourquoi ai-je demandé une seconde glace, alors que la première me tourne déjà le cœur ?

Je me couvre de ridicule, avec mon cornet entre les doigts. Je reste là comme un écolier, et cependant j'ai deux étoiles au collet.

Je m'apprête à flanquer la maudite glace par terre, lorsqu'un capitaine surgit de l'ombre nocturne. Par bonheur, je l'ai aperçu au dernier moment et je salue. Le capitaine remercie et passe.

Voici qu'elle éclate franchement de rire. Je devais m'y attendre.

En effet, j'ai exécuté mon salut sans lâcher le cornet et le geste, évidemment, est assez ridicule.

Je me conduis d'une manière si stupide qu'elle a, du reste, raison de rire ; mais les rires qui jaillissent du haut-parleur couvrent le sien.

Je ne l'entends pas.

Je commence tout de même à en avoir assez.

Tant pis ! Je fais un éclat ! Et tout de suite.

Je lance de toute ma force la glace par terre où elle s'écrase avec un grand « flac ! » et je marche droit sur le château hanté. Direction : la caisse. Je vais droit vers la jeune femme. Nous allons voir si elle continuera de rire lorsque je serai là. Elle me voit venir et ne rit plus. Ah !

Elle ouvre seulement de grands yeux, à mesure que j'approche — de grands yeux sérieux.

As-tu peur de moi ?

Regarde bien, maintenant j'arrive.

J'ai monté les trois dernières marches et me voici devant la caisse. La jeune femme tient sa tête baissée et je ne vois que ses cheveux. Ils sont fins et soyeux.

Je vois aussi la feuille de papier sur laquelle elle paraissait écrire tout à l'heure. Elle n'y a rien écrit mais seulement griffonné des lignes informes.

Je demande : « Une entrée », d'un ton presque brutal, et j'en suis moi-même un peu honteux.

— S'il vous plaît, fait-elle en me tendant le billet.

Est-ce sa main qui tremble? Ou la mienne? Elle me rend la monnaie. Je n'ai jamais vu quelqu'un rendre la monnaie avec tant de grâce.

Et je ne puis m'empêcher de penser de nouveau : « La ligne ! La ligne ! »

J'entre dans le château hanté.

Il fait d'abord noir comme dans un four et il faut avancer en tâtonnant, à droite et à gauche. Et, tout en tâtonnant, je ne puis m'empêcher de penser à sa voix, lorsqu'elle m'a dit : « S'il vous plaît ! »

J'ai l'impression d'avoir entendu cette voix quelque part, je ne sais où, je ne sais quand. Et tout à coup, il me vient à l'idée que je ne sais point quelle voix avait ma mère.

Je ne puis, même, rien me rappeler d'elle.

Elle est morte de la grippe, tout de suite après la guerre, quand j'étais encore enfant.

Souvent, lorsque je suis en faction, surtout la nuit, le passé me frôle de son ombre, comme un nuage.

Je me vois alors entre la table et le lit. J'ai trois ans, pas plus.

La fenêtre est haute et je ne puis voir dehors que si l'on me soulève. Et même alors, je ne vois rien. Ou bien ai-je oublié?

Aujourd'hui, je me rappelle seulement qu'il y avait des courants d'air.

Mais le poêle était éteint. Après une guerre, n'est-ce pas, on manque souvent de charbon.

« Il fait froid ! » C'est là mon premier souvenir. La première sensation qui me soit restée de mon ignorance de la voix de ma mère.

C'est comique que l'idée ne me soit jamais venue, auparavant, que je ne sais pas quelle voix ma mère avait... Boum !

Cette fois, j'ai manqué vraiment m'étaler.

Le sol s'enfonce mais seulement du côté gauche, de sorte que le pied gauche doit marcher plus bas que le pied droit. C'est trop bête !

Enfin, j'ai ramené le pied gauche à la hauteur du droit mais maintenant c'est celui-ci qui s'enfonce. Non, vraiment, c'est trop bête !

Un joli plaisir !

Ce qu'elle doit rire, dehors, devant sa caisse, à la pensée que je suis ici !... En tout cas, elle a une jolie bouche. Et si le reste me déçoit, on ne pourra pas lui enlever cela.

Quel air a-t-elle ?

Comme c'est comique ! Je l'ai pourtant observée assez longtemps ! Mais je serais incapable de dire comment elle est. Alors, pourquoi suis-je resté là à manger ma glace ? Je suis un vieil imbécile.

Mais attention ! N'est-elle point restée presque tout le temps la tête penchée sur son papier, à griffonner ses lignes, pour ne pas me voir ?

Ah ! oui. Ces lignes ! C'est à cause d'elles que je suis ici à trébucher, sur des tapis roulants, sur des ponts branlants, devant des cercueils éventrés où gisent des décapités de cire, entouré de fantômes, de pendus, de suppliciés. Mais rien ne me fait peur. Pour un peu, je me ferais pitié à moi-même.

Au détour d'un couloir, je me trouve en présence d'un squelette. Je l'examine de près. Ce pourrait bien être un vrai squelette. Ainsi, voilà de quoi nous avons l'air lorsque c'en est fait de notre charme. Et de nos lignes. Je tends la main à l'épouvantail.

Enfin je suis dehors. La sortie est tout à côté de la caisse.

Mais ma ligne n'est plus là. Une vieille sorcière a pris sa place.

Je la regarde d'un air si ahuri qu'elle devine ma pensée.

— Ma fille est partie, dit-elle sur un ton presque railleur.

— Où cela ? fais-je machinalement.

— Au cinéma.

Je salue et m'en vais. Demi-tour !

Je repasse devant les baraques et remonte vers le centre de la ville. Vite ou lentement ? Je ne sais plus.

Soudain, je ressens comme un coup au cœur et je m'arrête.

« Pourquoi n'as-tu pas demandé à la vieille dans quel cinéma sa fille est allée ? Idiot. Tu as encore du temps de libre ! »

Je rebrousse chemin, en hâte. Mais le château hanté a déjà fermé et il n'y a plus personne à la caisse. Oui, c'est trop tard pour aujourd'hui.

Mais n'ayez crainte, je reviendrai. Dès dimanche prochain. Et je serai là dès deux heures. Alors, fini de rire ! Au revoir, ô lignes !

Qu'est-ce qui m'arrive? Je ne puis m'arrêter de sourire.

La lune brille, l'air est tiède et les chats font leur concert.

Et tandis que je traverse la cour de la caserne, je revois devant moi le château hanté, avec ses pignons, ses tours et ses bastions. Il y a des grillages aux fenêtres, et les dragons et les démons regardent au travers.

LE CAPITAINE

C'est seulement plus tard, avec le recul du temps, que le monde pourra mesurer toute la grandeur de l'époque que nous vivons.

Les grands événements pourront projeter leur ombre sur nous de manière inattendue ; ils ne nous trouveront pas inaptes à notre tâche. Il n'y a de circonstance, si grande soit-elle, à la hauteur de laquelle nous ne soyons. Nous n'avons pas peur.

Dans la nuit de vendredi, l'alarme a été donnée. Nous dormions profondément. Néanmoins, un moment après, nous étions tous alignés, sac au dos, dans la cour de la caserne.

Il était trois heures du matin. Le capitaine a défilé de nouveau, lentement, devant nos rangs. Plus lentement que d'habitude.

De nouveau, il s'est assuré que rien ne clochait car, cette fois, il ne s'agit plus de manœuvres.

C'est sérieux ! C'est arrivé plus vite que nous ne le rêvions. Il fait encore nuit noire mais la minute solennelle approche. Bientôt, la danse va commencer. Il y a un petit pays qui va être à nous.

Un petit pays dont le nom apppartiendra bientôt à l'histoire. Un organisme impropre à la vie. Gouverné par un gouver-

nement piteux, qui défend tout le temps le soi-disant point de vue du droit. Un point de vue comique.

Le capitaine est maintenant devant moi et, comme il me regarde, je songe involontairement. Si je savais son nom, je pourrais lui écrire au château hanté. Je lui dirais : « Chère mademoiselle, je serais venu volontiers dimanche prochain. Malheureusement, j'en suis empêché pour raisons de service. Hier c'était jeudi et aujourd'hui c'est déjà vendredi. Je suis obligé de partir en toute hâte pour une affaire pressante. Mais personne n'en doit rien savoir car c'est une question de vie ou de mort. Quand reviendrai-je? Je n'en sais encore rien. Mais vous resterez toujours ma ligne. »

Je ne puis réprimer un sourire et le capitaine en est, un instant, interloqué :

— Qu'est-ce qui arrive?

— Rien, mon capitaine.

Il a déjà passé au suivant. Est-ce qu'il a une ligne, lui aussi? me demandé-je tout à coup. Peu importe! En avant! La patrie nous appelle et, à bon droit, se soucie peu de la vie privée de ses enfants.

Enfin, la danse commence.

C'est seulement plus tard, lorsque l'époque où nous vivons sera écoulée, que le monde pourra mesurer combien nous avons été pacifiques. Nous clignons de l'œil entre nous. Car nous aimons la paix exactement comme nous aimons notre pays, c'est-à-dire par-dessus tout. Et nous ne faisons plus de guerre. Nous faisons seulement de l'épuration. Nous clignons encore de l'œil. Il y a un pays qui va être à nous. Un petit pays. Nous sommes dix fois plus grand que lui. Raison de plus pour aller joyeusement de l'avant.

Qui risque gagne. Surtout quand il jouit, sur l'adversaire, d'une supériorité écrasante. Et quand il sait attaquer l'autre par surprise. L'assommer tout de suite, sans aucune déclaration de guerre. Plus besoin de ces formalités vétustes!

Nous épurons, nous épurons...

. . . . . .

Nous avions traversé la ridicule frontière de cet État impossible, en secret, comme des voleurs. Les quelques douaniers avaient été rapidement désarmés... Il y aura demain trois

semaines de cela et déjà la capitale est à nous. Aujourd'hui, nous sommes les maîtres !

Les villages brûlent dans la vallée. Leurs flammes montent vers le ciel, au milieu d'un sauvage chaos de montagnes.

Bravo, les aviateurs !

Bien que, personnellement, je ne puisse vous sentir, je suis obligé de vous rendre justice : vous avez fait du bon travail. Rien n'a pu vous échapper, même ce qui se confondait le mieux avec le paysage.

Vous avez tout détruit. Bravo, les aviateurs ! Bravo !

Tapez dans le tas, réduisez-moi tout cela en cendres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Plus rien que nous !

Car nous, c'est nous.

En avant !

Nous marchons sur vos traces d'un cœur joyeux...

Nous avançons sur un haut plateau.

Des précipices bâillent à nos pieds et en leur fond mugissent des torrents. Il fait un soir très doux, avec de petits nuages blancs sur un horizon rose. Il y a deux heures, nous avons arrêté cinq civils armés de longs couteaux. Nous allons les pendre car les balles sont trop bonnes pour cette perfide racaille. Mais la montagne est parfaitement chauve. Rien que du rocher partout. C'est pourquoi nous emmenons nos prisonniers avec nous, en attendant le premier arbre. Ils sont liés tous les cinq à la même corde. Le plus âgé peut avoir soixante ans, le plus jeune dix-sept.

Fi, que leur langue est grossière ! Nous n'en comprenons pas un traître mot.

Leurs bicoques sont basses, étroites et sales. Ils ne se lavent jamais et puent de la bouche. Mais leurs montagnes sont pleines de minerai et le sol est fertile. S'il n'y avait eu cela, l'affaire n'aurait pas mérité le dérangement. Même leurs chiens ne valent pas tripette. On les voit errer, pouilleux et galeux, à travers les ruines. Il n'y en a pas un qui sache tendre la patte.

Autour de nous bâillent les abîmes et en leur fond mugissent des torrents. Deux corbeaux passent au-dessus de nos têtes.

Nous avançons sur le haut plateau.

Les corbeaux reviennent.

Après le tendre crépuscule, voici la nuit.

Quand les journaux pourront rapporter la vérité sur notre lutte, alors nos poètes aussi songeront à se recueillir.

Le génie de notre race les inspirera et c'est avec raison qu'ils pourront dire de nous, lorsqu'ils nous chanteront et loueront, que nous avons été des héros très modestes. Car il y en a eu beaucoup parmi nous qui ont mordu la poussière. Mais même leurs proches parents n'en ont rien su, n'ont pu être fiers de leur sacrifice. Les listes de pertes sont secrètes et le resteront encore pendant longtemps. La vérité n'a transpiré que d'une manière clandestine....

Dans la cinquième semaine de la campagne, notre capitaine est tombé au champ d'honneur. Il faut dire qu'il est mort en des circonstances assez particulières. A partir du moment où nous avons traversé la frontière, notre capitaine est devenu un autre homme. Il était comme transformé. Complètement changé.

Nous nous demandions, déjà, s'il n'était pas malade, si quelque mal qu'il voulait tenir caché ne le rongeait pas : son visage devenait chaque jour plus grisâtre, on eût dit que chaque pas lui faisait mal. Et le 5 juin, ce fut la fin. Nous nous approchions sans méfiance d'une ruine, lorsqu'une salve éclate tout à coup. Nous nous plaquons au sol et cherchons un abri. Non, ce n'est pas une salve, c'est une mitrailleuse. Nous connaissons la musique. L'engin est dissimulé devant nous, dans une grange. Elle reste seule debout. Tout autour le village a complètement brûlé.

Nous attendons.

Une forme apparaît alors parmi les ruines carbonisées. On la voit aller et venir, comme si elle cherchait quelque chose. L'un de nous la met en joue et presse la détente. La forme s'écroule avec un cri.

C'est une femme.

Elle demeure étendue, immobile, sur le sol.

Ses cheveux sont fins et soyeux, et, pendant un court instant, je ne puis m'empêcher de penser au château hanté.

Il se passe alors quelque chose de si inattendu que nous restons tous muets d'étonnement.

Notre capitaine s'est levé et se dirige lentement vers la femme. Il se tient tout droit et il avance d'un pas étrangement sûr. Ou bien est-ce vers la grange qu'il se dirige?

Il avance toujours.

Mais ils vont tirer sur lui !... Il va vers une mort certaine ! Est-il devenu fou ? Il sait bien que la grange cache une mitrailleuse ! Que veut-il donc ? Il avance.

Tout à coup, nous nous mettons tous à crier :

— Capitaine ! Capitaine !

La peur étrangle nos voix. Oui ! Nous avons peur et nous crions. Il continue d'avancer tranquillement. Il ne nous écoute pas.

Je bondis alors et cours après lui. Je ne sais point moi-même comment j'en suis venu à quitter mon abri. Je veux l'arrêter, le ramener dans nos lignes. Je dois le ramener ! C'est alors qu'éclate la salve de mitrailleuse. Je vois le capitaine vaciller, s'écrouler mollement, comme s'il s'abandonnait. Et je sens une douleur aiguë au bras... Ou bien était-ce au cœur ? Je me jette contre le sol et m'abrite derrière le corps du capitaine. Il est mort.

J'aperçois alors quelque chose de blanc dans sa main. C'est une lettre. Je la prends. J'entends que l'on continue de tirer mais le corps du capitaine me protège.

La lettre porte cette suscription : « A ma femme ». Je la mets dans ma poche, puis je perds connaissance.

LE MENDIANT

Ce n'était pas le cœur mais bien le bras. Malheureusement la balle avait atteint l'os. Il était brisé. On put extraire la balle et les morceaux d'os se recollèrent peu à peu. Je restai de longues semaines à l'hôpital, d'abord en pays ennemi, puis chez nous, où l'on s'était décidé à me transporter. Car la blessure était plus grave qu'on n'avait cru d'abord et j'avais beaucoup de fièvre. J'espère, tout de même, que je pourrai me servir de nouveau de mon bras car sinon il me faudrait quitter l'armée. Et que ferais-je, alors ?

Je n'ai rien, pas un sou.

La patrie me manifestera sa reconnaissance, j'en suis convaincu, mais la pension des réformés est minime : elle permet à peine de manger.

Et les vêtements, et les chaussures ?

Voici que reviennent des soucis dont je me croyais délivré pour toujours.

Le vent commence à chasser la neige.

Je pensais vous avoir oubliés, ô jours de ma triste jeunesse ! Mais la soupe que j'avalais alors fume de nouveau, et les saints, du toit de l'église, me regardent.

Laissez-moi tranquille ! Mais ils ne s'en vont pas. Ils défilent devant moi, muets et pleins d'une joie mauvaise, sous un ciel de plomb. Puis ce sont les petites annonces dans les journaux, les cabines de bains abandonnées, l'inspecteur de police et la glace glissante. C'est une honte ! Je gèle. Il neige sur la tombe de mon avenir. J'entends une voix de femme : « Il a toujours de la fièvre ! » C'est la grosse sœur infirmière qui me soigne. Je l'aime bien, parce qu'elle sourit presque toujours, comme si elle était l'être le plus heureux du monde. J'ouvre les yeux et je vois à côté d'elle un officier. Il me regarde. Je ne le connais pas. C'est un lieutenant. Il me parle, maintenant. J'entends qu'il me loue de la folle bravoure que j'ai montrée en voulant sauver mon capitaine, et il m'annonce que je reçois de l'avancement. Il me donne une étoile d'argent, ma troisième étoile.

Il s'informe si ma blessure me fait très mal. Mais sans attendre la réponse, il poursuit, affirmant qu'il est convaincu que mon bras sera complètement guéri et qu'un brillant avenir s'ouvre devant moi. Peut-être même qu'une étoile d'or...

Tout à coup, il s'approche tout près et me parle à voix basse, pour n'être pas entendu de la sœur. Il me dit que je ne dois pas oublier que j'ai combattu, non comme soldat, mais comme soi-disant volontaire. En effet, selon la version officielle, il n'y a pas la guerre dans le pays ennemi mais une abominable révolution, et nous n'y avons pas envoyé de troupes régulières mais des combattants volontaires, prêts à collaborer avec tous les partisans de la reconstruction contre les sous-hommes organisés.

— Je sais déjà tout cela, mon lieutenant, dis-je.

— Je voulais seulement vous le rappeler, fait-il.

Et il se recule de nouveau. Je demande :

— Comment vont nos affaires, mon lieutenant?

Il ricane :

— On ne peut mieux! Oui, mes braves volontaires, on peut dire que vous avez déjà vaincu. Maintenant, on ne fait plus que de l'épuration.

— De l'épuration! Ah!

Je ne puis m'empêcher de ricaner aussi.

L'officier s'en va et la sœur retape mon lit. Puis, elle m'apporte du lait et du pain.

Dehors, un oiseau s'est mis à chanter.

Ainsi, nous avons déjà vaincu! C'est qu'il faut être rusé, si l'on veut servir utilement son pays. Rusé, et pas seulement courageux. Maintenant, il n'y a plus qu'à installer, avec des hommes de paille, un gouvernement fantôme et le pays est à nous. Bien joué!

Je m'en réjouis. Si seulement mon bras pouvait guérir! Que ne donnerais-je pour cela! Tout, je crois. Mais tu n'as rien! me vient-il de nouveau à l'esprit. Que peux-tu donc donner pour ton bras? Dix années de ma vie. Ridicule! Sais-tu combien tu vivras? Ce sont des promesses absolument gratuites. Et je pense que si je croyais encore à ce qu'on m'a appris à l'école, je dirais : « Je renonce à mon salut éternel et consens volontiers à rôtir en enfer. » Malheureusement, les anges n'existent pas; pas plus que les diables. Je tressaille : halte! Que vas-tu penser là?

Les diables n'existent pas?

Je ne puis réprimer un sourire. Car je revois le château hanté. Il y a des grillages aux fenêtres, et les diables et les dragons regardent au travers. Je continue de sourire. Quand je pourrai me lever, je retournerai voir le château hanté. Il ne doit pas être loin d'ici car l'hôpital est situé au voisinage du port, où sont amarrés les navires étrangers, avec leurs matelots jaunes et noirs. Si je pouvais regarder par la fenêtre, peut-être l'apercevrais-je d'ici, mon château hanté?

Mais la fenêtre est haute et je ne pourrais voir au travers que si quelqu'un me soulevait, comme quand j'étais petit.

Eh ! oui. Tu es toujours assis par terre et tu as trois ans, pas plus. « Il fait froid », tel est ton premier souvenir. Ah ! Si seulement j'avais de nouveau l'usage de mon bras. Si je l'avais de nouveau ! Il faut avoir perdu quelque chose pour savoir en apprécier la valeur. Peut-être le retrouverai-je, mon bras ? Je le chercherai partout, je recollerai tous les fragments d'os, comme les morceaux d'un puzzle.

J'entends de nouveau la voix de la sœur : « Il a toujours de la fièvre. »

J'aimerais la revoir...

Maintenant, c'est le médecin qui se tient à côté d'elle.

Il se contente de m'observer et fait : « Hum ! » Et il poursuit sa visite.

Il y a dix-sept autres malades dans ma salle. Rien que des volontaires blessés. Leurs lits sont alignés, comme à la revue. Il y en a qui peuvent déjà se lever, et ils jouent aux cartes ou aux échecs. Quelques-uns sont presque complètement guéris. Un seul a perdu une jambe.

Celui-là ne sera jamais guéri.

Deux sont morts.

Le premier, il y a dix jours ; le second, la nuit dernière.

Je m'étais réveillé soudain et j'ai vu que des bougies brûlaient sur sa table de chevet. Elles entouraient un crucifix. Il régnait un grand silence. Est-ce donc que tout le monde dormait ? N'y avait-il que moi pour voir cela ? Non ! Tous avaient les yeux ouverts mais personne ne bougeait.

Le silence se faisait de plus en plus profond.

Debout, à côté de la table de nuit, la sœur priait. Et je pensai : « Voici que ce volontaire se tient maintenant devant son juge suprême. » C'est du moins ce que l'on m'a appris autrefois. Et la sœur prie pour lui. Elle prie pour son âme immortelle.

Qu'a-t-il donc fait ?

La sœur dit au juge : « Pitié pour lui ! »

Quel mal a-t-il fait ?

Pourquoi doit-il se montrer miséricordieux, ton juge suprême ? Ce brave homme est tombé pour son pays. Que lui veut-on de plus ?

Il a donné sa vie, cela suffit ! Car tous les péchés d'un

homme sont effacés, quand cet homme est mort pour la vie éternelle de sa race. Retiens bien cela, infirmière !

Tu pries toujours ? Hé ! Prie plutôt pour moi, pour que mon bras guérisse. Ce serait plus raisonnable. Mais patience, ma grosse. Je saurai te poser la colle quand l'occasion se présentera... Et l'occasion se présenta quelques jours plus tard. La grosse m'a apporté du lait et du pain.

Mon bras ne va pas mieux.

— Ma sœur, dis-je, priez donc aussi pour moi, pour que je guérisse.

Elle dresse l'oreille et me lance un regard aigu mais très bref. Mon ton n'était-il pas assez pieux ? Il est vrai que je n'étais pas sincère et que je voulais seulement la mettre dans l'embarras. Pourquoi ? Par malice.

Je ne crois pas que la prière soit utile à quelque chose mais je me suis efforcé d'examiner sérieusement la question.

— Je prie toujours pour tous mes malades, dit-elle.

Elle a retrouvé son sourire habituel :

— Vous ne faites pas exception, ajoute-t-elle.

— Et vous croyez que je guérirai ?

— Cela, on ne peut pas le savoir.

Ah ! c'est ainsi ? me dis-je. Et la colère me prend.

— Par la prière on peut seulement demander quelque chose à Dieu, poursuit la sœur. Mais personne ne peut garantir que la prière sera exaucée car un simple mortel ne peut connaître les vrais rapports des choses.

— Quels rapports ?

— Dieu sait tout, entend tout, et ne perd de vue aucun de nous, nuit et jour, car il s'occupe de nous tous.

— De chacun de nous ?

Elle me regarde, étonnée :

— Mais bien sûr. L'essentiel, c'est qu'on observe ses commandements. Vous les avez oubliés, n'est-ce pas ?

Ses commandements ?

Je la regarde, stupéfait. Elle m'interroge d'un ton si doux qu'elle paraît trouver sa question toute naturelle. Elle se tient devant moi, grasse et sûre de soi, et sa satisfaction me devient désagréable. Elle me déconcerte.

— Bien sûr que je connais ses commandements, dis-je, et

je ne puis retenir un léger ricanement. Par exemple : tu aimeras tes ennemis...

— Oui, me coupe-t-elle, et son ton devient tout à coup très sérieux, presque sévère : aime tes ennemis mais déteste l'erreur.

L'erreur ?

Je dresse l'oreille.

Voici qu'elle s'est remise à sourire, comme si elle n'avait rien dit. Elle me fait un petit signe de tête, amical, très amical.

Le médecin entre. Il s'approche de mon lit. Je lui demande :

— Comment va mon bras, docteur ?

Il fait une grimace et ne répond pas. Et il passe à un autre malade.

Je le suis des yeux et tout à coup une terreur, une épouvantable terreur s'empare de moi.

La sœur se tient toujours auprès de mon lit. Elle m'observe. Je voudrais pleurer mais je serre les dents. Je ferme les yeux. Tout tourne en moi. J'ai une espèce d'éblouissement. Je m'affaiblis de plus en plus. L'éblouissement continue. Il me semble que jamais mon bras...

Les objets tourbillonnent autour de mon lit et du tourbillon émerge une colline. Une douce colline. Sur la colline se dresse un ange. Il m'attend et tient mon bras dans la main gauche. Dans la droite il tient une épée. Les fleurs sont épanouies mais il fait terriblement froid. Et je me dis que je vais demander à Dieu pourquoi il fait si froid. Car on peut parler à Dieu, n'est-ce pas ? Je me rappelle très nettement, maintenant, qu'il faut lui promettre quelque chose pour qu'il nous vienne en aide. C'est cela ! Pour qu'il vous vienne en aide !

Il faut lui donner quelque chose, si peu que ce soit. Il vous est reconnaissant de tout. Comme s'il était un mendiant. Fais-lui cadeau de quelque chose. Fais cadeau au premier mendiant que tu rencontreras, quand tu pourras te lever, fais-lui cadeau d'un écu. Non ! Pas un écu... trois, quatre, cinq ! C'est cela, cinq écus ! Avec cinq écus, on peut déjà s'acheter pas mal de choses, si l'on sait régler sa dépense sur ses moyens. Cinq écus, c'est beaucoup pour moi. Je veux les donner au bon Dieu pour que l'ange me rende mon bras.

Les objets se remettent à tourbillonner.

. . . . . .

Les jours passent et les nuits les suivent. Maintenant, quand le docteur fait sa visite, il n'a plus sa grimace. Mon bras va mieux. Aujourd'hui, je puis déjà le remuer, naturellement avec beaucoup de précautions. Mais il va mieux ! Mieux ! Mieux ! S'il ne me faisait encore mal, j'aimerais embrasser avec lui le monde, tellement la vie m'apparaît de nouveau belle : tout en rose.

S'il n'y a pas une rechute, je pourrai bientôt me lever.

Mon état continue de s'améliorer.

La sœur m'apporte mon uniforme. Aujourd'hui, je pourrai sortir prendre l'air pour la première fois, encore que ce soit seulement pendant une demi-heure.

J'aime mon uniforme.

— Où étais-tu si longtemps ?

— J'étais pendu dans une armoire, dit l'uniforme, à côté d'un vieux pantalon et d'un paletot clair. Rien que des civils. Brr !

Je m'habille.

— Ça, par exemple ! s'étonne l'uniforme. Ce que tu as pu maigrir ! Je flotte sur toi comme sur un épouvantail. On ne peut pas dire que j'aie l'air élégant, tu en conviendras !

— Console-toi, fais-je. J'ai une surprise pour toi.

Et je lui montre ma troisième étoile d'argent. Naturellement, il rayonne de plaisir et cela lui devient égal de flotter.

La sœur a cousu l'étoile sur lui.

Je me regarde dans la glace.

Je vois quelque chose de blanc dépasser d'une poche. Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? L'enveloppe porte : « A ma femme. » Ah ! La lettre du capitaine !

— Nous l'aurions déjà expédiée, dit la sœur, mais nous ne savions à qui l'adresser, puisque vous êtes célibataire.

Ah ! La grosse croit que la lettre est de moi. Mais non ! Je suis seul. Ma mère est morte et je n'ai plus aucune relation avec mon père. Que fait-il en ce moment, celui-là ? Sûrement qu'il boitille dans son caboulot. Hé ! qu'il continue ! C'est bien assez bon pour lui.

Je remets la lettre dans ma poche et je sors.

Je n'ai personne.

Pourquoi n'ai-je pas dit que la lettre appartenait à la veuve de mon capitaine ? Sans doute parce que je veux la lui remettre moi-même. C'est mieux ainsi. En effet, je connais plus ou moins son adresse.

Dès qu'on me permettra de faire une sortie plus longue, j'irai lui rendre visite car elle habite hors de la ville et peut-être devrai-je y passer la nuit. J'espère qu'elle sait déjà que son époux a donné sa vie pour son pays. Tout de même ! me dis-je, pourquoi s'est-il avancé alors vers la grange ? Voulait-il la prendre tout seul d'assaut ? Il devait pourtant savoir qu'il allait à une mort certaine, que son geste était complètement dénué de sens. Quel but poursuivait-il ? Que s'imaginait-il donc ?

Je tourne le coin d'une rue. Je tombe sur un mendiant accroupi contre un mur. Je tressaille : le premier mendiant ! Je plonge dans ma poche pour lui donner les cinq écus promis. Le mendiant semble ne faire aucune attention à moi.

Est-il vraiment aveugle ? Ou bien porte-t-il des lunettes bleues pour me tromper ?

Cinq écus font beaucoup d'argent.

Peut-être me voit-il fort bien ? Peut-être ce mendiant est-il plus riche que moi ?

Donne-lui tes écus...

Non ! Je ne te les donnerai pas et je continuerai mon chemin.

Oui, monsieur ! J'ai été mis dans le plâtre, massé, torturé, et c'est tout cela qui m'a rendu mon bras. Compris ?

C'est l'art des médecins qui m'a guéri et mon vœu n'était qu'une manifestation de faiblesse. J'avais la fièvre, je délirais peut-être, j'étais complètement désespéré lorsque je t'ai promis ces cinq écus. Hé ! oui. Je ne jouissais plus de ma raison. Mais maintenant, je suis redevenu moi-même.

ODON DE HORVATH

(A suivre)

EN ESPAGNE

Comment vais-je retrouver l'Espagne ? Elle change si vite ! Quel abîme entre l'Espagne de 1929 et celle de 1931, celle de 1931 et celle de 1935 ! Et ensuite ce fut la chevauchée fantastique des trois années « triomphales », comme les désigne à bon droit la terminologie franquiste, suivies — nous y sommes encore — par « l'année de la victoire ».

Au moment de franchir la frontière, comment ne pas se rappeler et ne pas se recueillir ? 1936, et je revois la Navarre en armes sur la plaza del Castillo, à Pampelune. On a peut-être abusé du terme, mais ceux qui ont contemplé la Navarre debout pour son Dieu n'en emploieront jamais d'autre que celui de *croisade* pour caractériser le soulèvement. 1937 : tout le monde porte des insignes allemands, italiens. En avril, l'ordre est venu de lever le bras à la romaine. Tout le monde lève le bras, avec ou sans raison. Les raisons d'ailleurs ne manquent pas : un régiment qui passe, l'image du Caudillo qui vient s'insérer brusquement, par ordre de la propagande, dans le déroulement d'un film, élégiaque ou policier, une T.S.F. qui clame un hymne national, et de ces hymnes il y en a six ou sept, y compris la *Marcha real*, bien qu'il n'y ait plus de roi et la *Marche des Grenadiers*, encore qu'on ne rencontre guère de grenadiers.

Mais la lutte se poursuit, l'enthousiasme se modère. 1938 : les boutonnières ont cessé de fleurir, ou ne s'ornent que de fleurs espagnoles. Ce sont les tragiques journées de l'Ebre,

qui faillirent surprendre Franco (pas de communiqué durant deux jours) mais qui marquèrent la fin des rouges. 1939 : l'Espagne « gouvernementale » tombe comme un fruit mûr.

Comment vais-je retrouver l'Espagne ? A Saint-Jean-de-Luz, où je m'informe, on n'est guère optimiste : « Rien à manger et tout hors de prix. » Si j'allais à la frontière ? Laissons les chemins battus, aventurons-nous dans la montagne, pour nous pénétrer, d'abord, de l'ambiance. Un carabinier profile, là-bas, une silhouette romantique. Il a grand air mais, comme tous les Espagnols, se livre vite et parle sans détours : « La guerre ? Elle va recommencer. » Mon ébahissement l'indispose. Il reprend avec colère que la guerre va recommencer, qu'il le faut, et il me considère d'un œil soupçonneux, comme un mauvais esprit. Je détourne à la hâte la conversation. Mon homme s'apaise, s'épanche, et comme le terrain est boueux, défait sa cape, l'étend et, d'un geste royal, m'invite à m'asseoir dessus pour causer plus à l'aise. A ceux qui demanderont pourquoi j'aime les Espagnols, je répondrai que c'est à cause de ces gestes-là.

Au consulat, comme il est naturel, la note est différente : « N'écoutez pas les racontars. Contentez-vous d'observer par vous-même. » Je sais par expérience que rien, absolument rien n'entravera cette observation. Jamais, depuis que je viens en Espagne, en ami il est vrai qui vient saluer des amis, jamais aucune mesure, aucune restriction, aucune arrière-pensée ne sont venues limiter mes enquêtes. Une cordialité absolue dans une liberté totale. « Allez, la route vous appelle. »

Hendaye. Irun. Une heure et demie de formalités, réduites à l'essentiel puisqu'on a déjà, depuis longtemps, ma photo et l'empreinte de mes dix doigts. Tout de suite la remarque s'impose. On est gai. On chante. On se chamaille. L'atmosphère a changé. Détente partout.

L'Espagne revient de loin. Il n'y a pas encore tout à fait trois ans, je regardais à la lorgnette l'endroit où je me trouve aujourd'hui. Il était occupé par une équipe de F.A.I., qui manœuvraient une pompe à incendie. Seulement ils l'avaient remplie d'essence, de « gazoline » et ils en arrosaient consciencieusement les façades de ces beaux immeubles du paseo de Colon, lesquels ne sont plus maintenant que des tas de

pierre, rangées en cubes, car la ruine même a pris un aspect d'ordre.

Cela, c'est le passé. Que dit l'avenir? L'avenir, est-ce cette belle et bonne route? Cette sentinelle pacifique? L'avenir, est-ce la « ligne Gutierrez »? On appelle ainsi, avec une emphase ironique (comme qui dirait, par analogie avec Siegfried et Maginot, la ligne Dupont ou Durand) les fortifications hâtives, auxquelles travaillent depuis quelques mois cinq à six mille ouvriers, prétend-on. C'est la ligne Gutierrez dont l'utilité ne nous paraît pas évidente.

Mais voici Saint-Sébastien, la perle du Cantabrique, avec ses belles maisons aux pierres couleur de miel, un miel un peu bis. Hélas! il n'y a plus pour nous une seule chambre de libre, un seul lit, un seul rebord de billard : « Vous n'y pensez pas, me déclare l'aimable délégué à la presse, arriver comme cela, à Saint-Sébastien, sans crier gare, en pleine saison, pour les premières vacances depuis trois ans, un samedi soir encore! »

Mais il n'est que huit heures. Avec les habitudes espagnoles, nous avons encore deux heures devant nous pour dîner. Zarauz n'est pas tellement loin. Partons pour Zarauz. Mais là, c'est encore pis. L'ami qui m'accompagne est venu jadis en séjour à l'hôtel Miramar. On le reconnaît, certes, on le fête, mais on ne peut que compatir à notre malchance. Les touristes ont afflué de Madrid, de Saragosse, de Valladolid en formations serrées. Malgré la guerre les routes sont demeurées excellentes. Il ne faut que six heures pour venir de Madrid. On en profite. Ni à Miramar, ni ailleurs il ne subsiste le moindre recoin. En attendant on nous sert un excellent dîner, où domine le poisson, avec le fameux pain noir. Quelle surprise! Mais il est délicieux ce pain, avec un goût de fruit, à vous en donner la nostalgie. De fait nous n'en profiterons que deux ou trois jours. Le décret qui enjoint de revenir au pain blanc, signe de bien-être, est déjà paru.

Dix heures du soir. A travers Zarauz en fête nous quêtons, sans le dénicher, un abri. En passant devant le fronton, je remarque la double inscription : *Franco*, *Franco*, *Franco*, *Duce*, *Duce*, *Duce*. Rien pour Hitler. De retour à l'hôtel, mon ami a l'idée géniale de téléphoner dans l'intérieur,

loin des villégiatures côtières et tout de suite, à Azpeitia nous trouvons un gîte. En route.

A minuit nous nous installons dans une demeure pleine de chants. Vraiment, est-ce donc ce pays basque dont on nous ressasse, en France, le martyre? L'hôtel sert un banquet monstre à une société de célibataires. Ah! ces célibataires! Quels gosiers! Jusqu'à quatre heures du matin les mélodies lugubres, dont l'Espagne en liesse a le secret, vont se succéder sans répit et, comme un des carreaux de ma chambre est cassé, la joie de ces hommes sans femme me parvient sans intermédiaire. Enfin ils s'égrènent les uns après les autres, non sans avoir soutenu, sous ma fenêtre, de ces conversations insistantes que provoquent les libations généreuses. Un couple surtout s'attarde. Quel est le fond de la discussion? Je l'ignorerai toujours, mais j'entends encore cette voix douce, pleine de politesse, qui revient à la charge : « Mentiria Vd! » Elle est lourde d'une intense stupéfaction : « Se pourrait-il, ô ciel! que vous fussiez un menteur? »

Le lendemain est un dimanche. Le bourg est petit et l'église immense. C'est là que saint Ignace fut baptisé, dans cette cathédrale de village aux piliers monumentaux. Encore une surprise. On m'avait soutenu que le basque était interdit. J'attends pendant une heure que le représentant de l'autorité arrête le prédicateur, qui dans un basque profus convie sans doute ses ouailles à la pénitence. Mais rien ne se produit et j'en conclus que l'interdiction de l'euskara doit rejoindre le mauvais pain (ah! ce pain, quelles délices!) dans la collection des erreurs de propagande.

Si nous causions un peu avec l'habitant? Rien de plus facile que de gagner la confiance des Espagnols. Il n'est que d'y aller rondement à la bonne franquette. La patronne de l'hôtel est une Navarraise de Pampelune, par conséquent carliste. Elle trouve tout bien, si ce n'est qu'elle voudrait peut-être un peu plus de roi et sûrement un peu moins d'impôts. Ah! ces impôts. Cela va devenir un refrain. Les impôts et la taxe. Deux cauchemars. Seulement, si l'on peut tourner la taxe, on n'échappe pas au fisc. Les amendes pleuvent. On me donne des exemples : 5 000 pesetas d'amende pour un verre de whisky trop cher.

J'entre dans un magasin. Tout de suite on me raconte les affaires de la famille. Le tragique malentendu, qui fit des Basques, soutiens naturels de l'ordre, les ennemis de Franco et de la civilisation, éclate : « Les rouges, monsieur, c'est vite dit. Ici on était tous pour la religion. Moi j'ai deux frères pour Franco et deux frères qui sont rouges. Les voilà en prison. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? » Je crois qu'une amnistie bien comprise — réalisée d'ailleurs, et très heureusement à l'heure où je corrige ces épreuves — favoriserait la réconciliation, une réconciliation nécessaire.

Qu'on n'attende pas de moi la description de Loyola, avec ses splendeurs froides et son exaltation spectaculaire. Pendant que là-haut résonnent sourdement les litanies de prêtres catalans, venus faire une retraite, en bas devant le parvis un jeune Père joue à la balle avec cinq ou six garçonnets. L'un de ceux-ci quitte le groupe et va sans vergogne le long du saint mur faire ce que la terminologie policière nomme les *aguas menores*. Affaire de familiarité, à quoi personne ne prête attention.

Loyola, Covadonga, Guernica, — Eskioga. Toute cette région cantabrique fourmille de hauts lieux. C'est ici qu'est né le fondateur de la Première Légion. C'est ici que l'indépendance espagnole s'est affirmée contre les Maures. C'est ici que verdoie l'arbre sacré — guernicako arbola... — dont le culte antérieur au christianisme rappelle les antiques totems et l'origine caucasienne des Euskaras, des Ibères. C'est ici, à Eskioga, qu'est apparue, il y a six ou sept ans, une vierge en deuil, chargée d'annoncer au peuple basque une série noire de calamités. L'évêque et le gouverneur civil eurent vite raison de ces apparitions indiscrètes. Il faut reconnaître pourtant que la Vierge noire était assez bien informée.

Guernica. Encore une surprise. Me voilà dans la maison les juntes, l'asile, l'emblème, le parangon des fueros. Eh quoi ? non seulement elle n'est pas fermée, mais on continue à la faire visiter. Voici l'arbre, le nouveau ; il n'a que quatre-vingts ans et dresse son jeune fût à côté du tronc pourrissant de son père. Je pense à vous, Unamuno, à cette dernière scène de votre *Paz en la guerra*. Elle se passe ici même. Le héros,

le père, a les yeux secs depuis la mort de son fils, tué au service de don Carlos. Pourtant il est venu rendre son hommage au roi, qui, debout sous le chêne ancestral, donne à la foule qui défile sa main à baiser. Au moment où la dextre royale se tend vers lui, le flot des larmes, retenu depuis des mois, jaillit enfin et cette vieille âme basque meurtrie et rebelle se réconcilie avec elle-même dans une effusion symbolique.

Je ne sais si c'est un miracle, mais on se demande comment l'église et la maison des juntes ont échappé à la rafale de fer et de feu qui a transformé la gracieuse petite ville de Guernica en un amas d'ossements desséchés et blanchis. Et qui l'a incendiée? Là-dessus, il faut être honnête. Sans doute, les Rouges ont-ils allumé quelques petits brasiers. Tous les Espagnols sérieux et renseignés à qui j'en ai parlé, à commencer par les gens du pays, conviennent pourtant que la majeure partie de ce beau travail incombe à l'aviation allemande qui, systématiquement, s'est acharnée sur la ville. Avant de partir, on me remet, ô scandale, une feuille du Chêne, artistement traitée, de façon que les armes de la province ressortent en vert compact sur le restant de la feuille, réduite à son réseau de nervures. Si les Basques sont « opprimés », en tout cas on respecte leur idéal. Ne se lèvera-t-il donc pas parmi eux un réaliste qui saura tendre lui aussi une main loyale au gouvernement le mieux fait pour comprendre Euzkadi?

Retour à Saint-Sébastien. Nous avons trouvé asile au *Principe de Savoia*. Toutes les vitres sont intactes. Seulement les rideaux manquent. Et comme la toilette se trouve devant la fenêtre, il faut, pour s'habiller, fermer les volets. Au moment de partir pour Burgos, je vois arriver un de mes amis, pâle et bouleversé : « Vous avez vu la nouvelle? On m'a téléphoné ça à sept heures du matin. » Et il me tend un journal. *On*, c'est le groupe espagnol prohitlérien, avec qui cet ami français a surtout affaire. De quoi s'agit-il? Du pacte germano-russe. « Alors quoi! s'écrie-il, vous ne réagissez pas plus que ça? Ça ne vous fait rien? Eh bien, eux, ils triomphent. » La nouvelle me surprend, elle ne me désarçonne pas. En France nous avons toujours — je parle des esprits sensés — tenu pour possible une collusion Berlin-Moscou : « Laissez-moi réfléchir un peu, dis-je. Ça va nettoyer notre politique inté-

rieure. Pour le reste, il faudra voir. Vous, qu'allez-vous faire? — Quand je *les* rencontrerai, je *les* saluerai d'un *Heil Hitler*! *Heil Staline*! — C'est toute la question. »

Départ. Vitoria. Alsasua. La plus belle route du monde. Sauvagerie et félicités! Partout un air d'abondance, de joie, de bien-être. Burgos. Comme tout est calme! Parties les foules. Évanouis les soldats. Sur l'Espolon les terrasses des cafés, désertes, rappellent une plage à marée basse.

Comme je traverse le pont du théâtre, j'aperçois un Père jésuite dont j'ai fait la connaissance l'année dernière, durant un arrêt du train à Miranda del Ebro. Les blessés affluaient de l'Ebre, où l'on se battait ferme et il fallait les laisser passer avant nous. Ce Père m'avait tenu des discours étranges. Par exemple : « Les Allemands avaient dans ce pays avant la guerre des sympathies nombreuses et profondes. Ils les ont complètement perdues. » Très vite, je m'étais aperçu qu'il possédait une intelligence aussi vaste que sa culture. De plus, il occupe un poste gouvernemental. C'est le moment ou jamais de lui faire signe. « C'est vous? Bonjour. Excusez-moi : je pars pour Gibraltar et l'Amérique — Pardon : vous aurez bien le temps de me donner votre avis sur le pacte germano-russe? — C'est une sottise. Hitler va s'isoler. Adios. »

Voilà qui est net. Les journaux, que disent-ils? Ils restent fidèles à la consigne prohitlérienne, qui paraît dominer encore à la Phalange, dont ils dépendent. De longs articles expliquent que Hitler n'a pas trouvé de meilleur moyen pour boucler définitivement Staline. C'est donc un gros succès pour Hitler et pour les amis de Hitler.

C'est par le Japon que l'âme espagnole populaire est alertée. Avec des réflexes plus rapides, le Japon adopte tout de suite une attitude logique, carrément antiallemande et cela les journaux de Burgos et d'ailleurs l'enregistrent, mais sans commentaires. Voilà où l'on en est deux jours après le pacte.

Mettons-nous à la place du Gouvernement Nationaliste. Il vient de fonder son économie, après de lourdes expériences et de multiples négociations, sur un savant, trop savant, système de *trocs* avec l'Allemagne. Trop savant et trop fragile. Car, pour fonctionner, ce système requiert deux choses : les chemins de fer français et la liberté des mers. La guerre

lui bouchera ces deux accès. Bon gré mal gré il lui faudra alors revenir au moins en partie au circuit anglo-français.

C'est ce que je discute avec la censure, toujours si indulgente, si complaisante pour moi. On me demande de biffer deux phrases, désagréables pour le Führer, dans un article que j'expédie et qu'on va avoir la gentillesse de faire parvenir, par la voie la plus rapide, à l'avion français.

Aucun doute à conserver. A Burgos, dans les sphères officielles, tout le monde juge la guerre inévitable, imminente. Mais le ministère de l'Intérieur, qui a repris depuis peu son antique étiquette de *Gobernacion*, insiste sur la volonté bien arrêtée de l'Espagne de rester en dehors du conflit. Même note, plus accentuée encore, au ministère des Affaires étrangères.

O demeures quasi familiales de l'Espagne en guerre ! Le ministère des Affaires Étrangères est installé dans ce bijou de la Maison du Cordon, chef-d'œuvre dont l'art fraternel répond à l'insigne Chapelle du Connétable, situé au chevet de la cathédrale. Nous croisons dans l'escalier le ministre en personne, qui reconduit deux dames. Le colonel de Beigbeder, qui possède en France tant d'amis fidèles, a grande allure. Mince, droit, alerte, on ne lui donnerait pas quarante ans. Il jouit d'un prestige considérable et son visage a des traits admirables de décision et d'autorité. Pendant ce temps-là la radio accuse les coups : Dantzig est déclaré état libre. Le processus tchécoslovaque recommence.

Déjà des rumeurs circulent. On assure que la frontière va être fermée. Je n'en crois rien et m'en vais à Silos, chez les bénédictins, poursuivre mon enquête psychologique : « Tâchez d'avoir pour guide, m'avait-on dit, le Père de Urbel. Avec lui, tout devient vivant ! » Je crois bien ! C'est un charmeur, une sirène en froc cachée au fond de ce désert de montagnes violettes, grises, tachetées de houx et de genévriers, qui n'ont pas reçu, depuis l'aurore du monde, une souillure. Le Père de Urbel est par ailleurs phalangiste convaincu. Sans la Phalange l'Espagne perd le contact avec les masses populaires et c'est la guerre civile qui recommence. Cet enthousiasme civique n'empêche pas le Père de Urbel de déplorer quelques conséquences de l'autarcie : ainsi, plus de livres français. Quelle douleur pour le grand érudit qu'il est !

Les deux heures passées dans le cloître resteront longtemps, resteront toujours dans mon souvenir. Il faut des crises comme celles que nous traversons pour mettre en lumière certaines vérités. Jamais le caractère de l'Occident ne m'est apparu avec autant de netteté que dans ce couvent, auprès de ce moine, au sein de la liberté romaine. Au-dessus de nous courent les travées peintes il y a huit siècles par des ouvriers maures. Étaient-ils mal surveillés? Négligeait-on leur œuvre? Ils en profitèrent pour peindre des scènes galantes, ou satiriques, un loup qui dit la messe, une fille qui danse. On les a laissé faire.

Au moment où les frontières se hérissent et où les minorités nationales se bloquent, il est beau d'entendre évoquer le temps où, sous ces murs, on attirait les étrangers dans un quartier franc. Comme nous sortons, surprise. Un Français, et qui nous demande du carburant. Quel est cet imprudent? C'est l'avoué de La Rochelle qui opéra la saisie des bateaux contenant le trésor espagnol. Il est venu régler ici les derniers détails de sa procédure et s'est aventuré, le malheureux, sur les routes de la vieille Castille sans avoir fait son plein d'essence. Avec lui, nous retombons dans la sinistre réalité. Car il vient de recevoir, transmise par son premier clerc, une dépêche le réclamant pour la D.C.A.

Le lendemain est jour de plat unique. Il est unique, en effet, mais monumental, digne de figurer aux noces de Gamache. Je me demande où a pris naissance ce proverbe qui veut qu'on ne mange, dans les auberges espagnoles, que ce qu'on y apporte. Avant la guerre les sept plats y étaient de rigueur, en 1937 il y en avait encore trois. Cette année-ci il n'y en a plus que deux, sans entremets, avec une surabondance, un peu trop marquée, de poisson, d'ailleurs excellent. En revanche, les prix n'ont pas changé.

Le musée de la guerre de Saint-Sébastien nous apprend que ses pêcheries nourrissent l'Espagne cinq jours sur sept. Comment, avec un pareil besoin de la mer, ce pays pourrait-il entrer en conflit avec la France et l'Angleterre?

On peut se demander aussi par quel excès d'optimisme ses experts ont bien pu fonder son économie sur un système de trocs avec l'Allemagne? Je ne cesse, pour ma part, depuis

deux ans, de leur en démontrer la fragilité. Il est clair en effet qu'en temps de guerre l'Espagne est privée d'apports et de débouchés, la mer et les chemins de fer français lui manquant tous deux en même temps pour assurer ses échanges. Il est vrai que de tous les pays européens, c'est celui qui peut le mieux vivre, replié sur soi-même. A cet égard, l'Espagne a trouvé en André Amado, le ministre des Finances qui lui permit de gagner la guerre sans or et sans inflation, un manœuvrier de génie. Alors que la peseta gouvernementale, couverte et soutenue, est tombée à rien, la peseta nationaliste, dépourvue de toute sécurité, n'a pas bougé d'une ligne. Le renchérissement actuel est récent.

Les journaux, la radio, et encore plus les gens renseignés, sont pessimistes. Au ministère des Affaires étrangères, on considère la guerre comme imminente. Les nouvelles de Berlin, qui leur parviennent, sont tragiques. Ce soir, demain au plus tard (nous sommes le 25) les hostilités vont éclater. Impression qui s'accentue à l'annonce du pacte anglo-polonais.

Guerre ou pas guerre, rien ne m'empêchera d'aller à Valladolid saluer les extraordinaires statues en bois colorié de Berruguete, cet artiste paradoxalement fait d'un sculpteur raté et d'un peintre plus raté encore. Le créateur et conservateur du musée, Francisco de Cossio, est un intellectuel de grande marque, ami d'Unamuno, de Zuloaga et de Rodin, et l'auteur d'un des livres les plus lus de la guerre, et qui le mérite : *Manolo*. Manolo, son fils, phalangiste, tué sur sa mitrailleuse et devenu, à dix-neuf ans, immortel. Ces courtes pages sont d'une étonnante densité. C'est un des coups de sonde les plus hardis qu'on ait jetés dans l'âme et dans l'histoire espagnoles, l'apologie raisonnée de cette classe moyenne qui est en train de sauver l'Occident.

Encore un instant de bonheur. Comme toutes les grandes routes d'Espagne (quelle heureuse différence avec nos routes de 1918 !) celle-ci est impeccable. Si je doutais de la vitalité de ce pays, mes scrupules s'envoleraient devant ce peuple au travail. C'est l'époque de la moisson. Partout, dans ces villages aux noms romantiques, Magaz, Torquemada, on bat le blé, avec des moyens primitifs, certes, mais qui ne font

que mieux ressortir l'effort humain. Partout on élargit les chaussées. Partout s'affirment l'ordre et l'enthousiasme. La récolte est au surplus abondante et de choix.

Certes on se plaint. A Palencia, où nous nous arrêtons pour déjeuner, la patronne du restaurant nous confie ses doléances. Ce sont les mêmes que partout ailleurs : les impôts. On se croirait en France. Excellent déjeuner d'ailleurs, et pas cher, avec un petit vin rosé de premier ordre.

A notre retour de Valladolid, grande et toujours pleine d'ardeur, nous sentons, les yeux encore éblouis de ces splendeurs uniques en Europe, qu'un changement est en train de s'accomplir. Un important personnage me confie : « Hitler est très fort, mais ce qu'il a fait, c'est une canaillerie. » Au ministère des Affaires étrangères on me précise : « Comment pourriez-vous douter de notre neutralité ? N'avons-nous pas le dessein de resserrer nos liens avec le Portugal ? Et le Portugal, ami de la France, n'est-il pas l'allié de l'Angleterre ? »

D'ailleurs toutes les frontières de l'Espagne parlent pour elle, et très haut. Tôt ou tard, dans la vie d'un peuple, la géographie l'emporte. Et la géographie, la nature ont mis l'Espagne à l'occident, lui ont donné des limites, une culture occidentales. L'histoire a un peu, ces dernières années, bousculé la géographie, cette nécessité. Mais le dernier mot, j'en suis convaincu, restera à la géographie.

Je m'en voudrais de quitter Burgos sans faire mes dévotions à la chartreuse de Miraflores, cette pure merveille. Le portier, que je connais bien, me confie ses désillusions : « Ah ! oui ! Parlons-en de la taxe ! Quand je descends au marché et que je veux acheter une douzaine d'œufs pour 4,25, savez-vous ce qu'on m'offre ? Huit œufs ! » La douzaine de huit, telle est la réaction commerciale du producteur. A Valladolid on me racontait que le gouverneur, à cheval sur la consigne, n'avait réussi qu'à faire le vide aux étalages.

Mais les choses se gâtent ! L'Europe court à son destin, on m'avertit que la frontière a été fermée pendant quatre heures. On raconte aussi que M. Daladier songe à s'adjoindre Louis Marin, qui jouit en Espagne d'une grande popularité.

Une dernière excursion, un dernier sondage avant de quitter

l'Espagne : si nous poussions jusqu'à Santo Domingo de la Calzada? Encore une route de premier ordre et de quelle beauté! J'admire ces peupliers massifs qui dressent leur végétation drue et vigoureuse à une altitude où chez nous commencent les pâturages et les landes. Quelle énergie dans le paysage! Ce ne sont plus ces villages inouïs de la Vieille Castille, où tout, murs et toits, est de la couleur de la terre, mais des villages plus riches, plus semblables aux nôtres qui animent ce cirque de sierras, sitôt franchi un col de seize cents mètres. On se rapproche de l'Aragon. N'est-ce pas la route qui mène au fameux cru de la Rioja? Mais nous n'allons pas si loin. Santo Domingo, au renom fabuleux, nous arrête. Nous sonnons à la porte du couvent. Après quelques hésitations, quelques pourparlers, on nous reçoit, mais pour nous dire qu'il n'y a rien à voir. Cependant et très vite l'atmosphère s'éclaircit, la glace se rompt. Cinq minutes plus tard, on nous emmène partout, dans l'église, où les déprédations des soldats durant la guerre de l'Indépendance, il y a cent trente ans, sont encore visibles, dans la bibliothèque si commode, si intime. Ah! les excellents hommes que ces missionnaires, et comme on se sent avec eux au cœur même de notre civilisation! Une fois de plus je m'aperçois qu'à travers plusieurs années de malentendus l'antique fraternité latine ne demande qu'à revivre, fondée qu'elle est sur d'indestructibles réalités.

Là, comme dans tous les milieux ecclésiastiques, l'Allemagne est tenue en suspicion. D'ailleurs bien des regards sont tournés vers nous. On regrette que l'autarcie ne permette plus de s'approvisionner à Paris en livres classiques, grecs surtout, car c'est ici un petit séminaire. Ce qu'on regrette aussi, c'est que les trois pays, France, Espagne, Italie n'aient pas davantage de points communs pour la défense de la civilisation chrétienne. Ce souhait, je l'avais entendu formuler l'année dernière par le primat d'Espagne en personne, le cardinal Goma y Tomas. Lui aussi, faisait des vœux pour une entente étroite italo-franco-espagnole : « Si nous veniez chez moi, à Tolède, je vous montrerais ma bibliothèque : la moitié est composée de livres français », me disait-il.

Les excellents Pères veulent maintenant nous faire visiter

la ville, la cathédrale, si curieuse, avec son tombeau miraculeux, le tombeau du saint, dont il faut faire quatorze fois le tour pour être exaucé, et ses « poules ». Oui, ses poules. Face au tombeau, au-dessus d'une porte magnifique, derrière de somptueux grillages dorés, vivent depuis le XIIe siècle, un couple de poulets, générations successives, issues des deux fameux poulets *rôtis*, ressuscités par l'intervention du saint, pour prouver l'innocence d'un condamné. La place me manque pour raconter en détail ce miracle stupéfiant (analogue à la résurrection à Valence, par saint Vincent Ferrier, du petit enfant coupé en morceaux et cuit au four par sa mère devenue folle).

De retour au couvent la plus délicieuse surprise nous attend. Une collation virgilienne d'eau et de miel, d'une saveur exquise. Voilà cette Espagne héroïque, si prompte à donner son cœur, et que des énergumènes sans principes, sans idéal, sans information auraient voulu nous rendre ennemie à jamais.

Et voici qu'un capitaine entre dans ma vie, le capitaine J..., journaliste anglais, qui s'est acquis, partout où il a passé, un solide renom d'originalité. Nous parlons, bien sûr, des événements. J... croit la guerre inévitable, mais il excuse le peuple allemand. Hitler, tant qu'on voudra, c'est un criminel, et il faut l'abattre, mais, assure-t-il, « on ne me fera jamais croire à la culpabilité de tout un peuple ». C'est une réaction britannique cent pour cent. Nous l'emmenons à Covarrubias, bourg hugolesque, avec sa tour sanglante et son curieux petit musée. Une fois de plus, la vitalité espagnole me frappe. Une multitude d'enfants, sains et robustes, nous entoure. Si petits qu'ils soient, ils possèdent déjà au complet cette prodigieuse dignité du paysan castillan, qui en fait un des Européens les plus profondément civilisés que je connaisse. Je ne sais si, comme le veulent Unamuno et Cossio, l'azur montagnard des hauts plateaux castillans prédispose par sa sécheresse à une vue particulièrement nette des choses, mais je sais bien — et je les en félicite — que ces braves petits marmousets n'ont rien de commun avec l'abominable esprit « loustic » de trop de leurs contemporains. Quel regard droit, ferme et sérieux ! « Le peuple espagnol, dans cette guerre, me disait un religieux, s'est révélé à lui-même dans toute

sa grandeur. » Mes petits amis de Covarrubias sont les dignes fils des héros de Pampelune, de Séville et de Alto del Leon.

Chose curieuse, et même stupéfiante ! Un glissement formidable est en train de s'accomplir dans l'âme espagnole. Des bouches, il y a encore deux ou trois jours réticentes, s'ouvrent. On raconte des anecdotes. A une réception officielle, l'ambassadrice d'Italie aurait dit à un officier : « Mais les Allemands sont plus dangereux que les bolcheviks ! » Est-ce bien vrai ? En tout cas on le raconte et c'est un symptôme. De leurs côtés les milieux commerciaux prennent position, avec une vigueur accrue, contre l'*Hisma*, cette vague société de transports hispano-marocaine, qui, dès le début de la guerre, s'était chargée des importations allemandes. Elle en est arrivée petit à petit à détenir un monopole commercial, à faire peser sur l'économie espagnole une hégémonie intolérable. En cas de guerre, pourtant, l'Hisma serait presque paralysée.

Cela n'entame en rien la germanophilie de la presse et de la radio. Çà et là pourtant quelques éclaircies s'observent, motivées comme toujours par des dépêches du Japon. Le ciel diplomatique tourne franchement à la tempête. Il faut en prendre son parti, écourter le voyage, rentrer. Je vais demander ma lettre de sortie. J'avais parié avec M. Merry del Val qu'il n'y aurait pas la guerre, que Hitler n'oserait jamais : « Vous êtes vaincu », me dit-il en me remettant la feuille. Nous sommes le 28. Quelques jours plus tard, à Saint-Sébastien, le consul d'Allemagne va se faire huer pour avoir voulu arborer, à côté du drapeau allemand, la bannière soviétique.

Je vais donc prendre congé de mes amis espagnols, cérémonie toujours mélancolique, dans ce pays où l'amitié porte un tel caractère. Cela s'est fait insensiblement. Mais le retournement est sensible. Les dernières paroles que j'entends (et elles viennent de haut), c'est : « Nous faisons des vœux pour vous et ils sont sincères, croyez-le », et ailleurs : « Il n'y a plus guère chez nous que deux catégories d'esprits, ceux qui, comme moi, réclament la dénonciation immédiate du pacte anti-komintern, et ceux qui préfèrent réserver cette dénonciation comme une arme diplomatique éventuelle ». Dix jours plus tôt un tel langage eût paru blasphématoire.

J'ai vu changer le visage de l'Espagne, tandis que, jour par jour, changeait le visage de l'Europe et de la France. Ce pourrait être un chapitre de roman : le pacte germano-russe ou l'Occident retrouvé.

RENÉ JOHANNET

P.-S. — Depuis la mise au net de ces quelques notes, la courbe entamée par l'Espagne fin août et début de septembre n'a fait que s'accentuer. L'ascendant de l'armée sur la Phalange proprement dite s'est manifesté lors de la refonte du *Conseil de la Phalange*, organe consultatif et surtout décoratif. Les généraux et autres officiers supérieurs y ont remplacé des éléments moins actifs, installés là à la faveur de la guerre et de l'intrigue.

D'autre part, l'*Hisma* s'est vue déchoir de son rôle supérieur. Elle retombe à son ancien niveau de société de cabotage entre Séville et Valence. L'événement est de taille. Il signifie le renoncement au système exclusif de trocs avec l'Allemagne.

Quant à la dissolution du parti communiste en France, elle eu en Espagne une énorme répercussion. Dans son dernier discours, M. Serrano Suner a marqué le point en condamnant, sans la nommer, l'Allemagne, désormais filiale de ce parti.

Formons le vœu que de part et d'autre des Pyrénées on tire les conclusions que de telles prémisses imposent. Pour commencer, ne serait-il pas opportun de reconsidérer les expulsions prononcées chez nous contre d'éminentes personnalités espagnoles par le Front Populaire de 1936? Du même coup et par contre-partie l'Espagne nationaliste renoncerait sans doute aux expulsions de représailles dont elle avait trappé de nombreux Français de Saint-Sébastien.

On pourrait aussi, à Paris, examiner le cas de journaux comme le *Pensamiento Navarro*, où nous n'avons que des amis, et qui reste interdit, on ne sait trop pourquoi. Déjà les erreurs du poste espagnol de *Radio-Toulouse* ont été réparées, les négociations commerciales s'accélèrent, la propagande allemande dans la péninsule, favorisée par des avoirs hitlériens en pesetas, se voit légèrement réfrénée, Havas et Efe ébauchent un geste d'accord, enfin, alertées par la destruction de la Pologne, Rome et Madrid resserrent leurs liens anticommunistes.

De tout cela il convient de se féliciter.

LE THÉATRE EN ANGLETERRE

L'INQUIÉTUDE internationale réagissait depuis de longs mois de façon fâcheuse sur l'industrie du spectacle en Angleterre. Est-il un pays d'Europe où le public ait continué de fréquenter les théâtres, comme si de rien n'était ? Les journées de septembre 1938 avaient porté le premier coup sensible à un art maintes fois atteint déjà par de successives crises... La tension européenne qui s'allait resserrant en ajouta d'autres : La guerre vint, qui ferma tous les théâtres... On les voit aujourd'hui reprendre peu à peu une activité prudente. Qu'en faut-il augurer ? Ce qui se passa l'an dernier ne peut-il, jusqu'à un certain point, servir d'indication ? Faire le bilan de la saison écoulée ne me semble pas besogne vaine.

Il peut être intéressant, par exemple, de rechercher quelles sont les œuvres dramatiques pour lesquelles l'alerte fut meurtrière, ou peu s'en fallut, et celles qui résistèrent victorieusement à cette première épreuve. Londres tenait alors plusieurs succès qui semblaient durables, car, lorsqu'on en vient à parler de crise, il faut évidemment se rappeler toujours que ce que l'on appelle la crise des théâtres en Angleterre ne peut se comparer avec l'état des choses existant sur le continent. Les recettes des théâtres du West-End, aux jours les moins favorables de cette année difficile pouvaient encore faire soupirer d'envie maints directeurs d'outre-Manche, et l'on sait que l'été ralentissait à peine l'affluence des spectateurs au cœur de la capitale britannique.

Parmi les théâtres prospères, on relevait l'Apollo, où une pièce américaine *Idiot's delight* (les délices de l'idiot), de Robert Sherwood, faisait tous les soirs des salles combles. Au moment où la tension prit un caractère aigu, les recettes se réduisirent à néant. L'on comprendra pourquoi, lorsque nous aurons ajouté que ce drame (d'aucuns auraient dit : mélodrame) se situe au centre même de l'Europe et à l'instant précis où une guerre mondiale s'y déclenche. Un grand hôtel au milieu des montagnes. Différentes frontières sont proches. La signification de la pièce naît des réactions que produit l'ouverture brusque des hostilités chez les ressortissants de la plupart des États belligérants, rassemblés là.

Les scènes pittoresques ou plaisantes avaient, jusque là, retenu surtout l'attention d'un public qui consentait à passer condamnation sur quelques tableaux d'horreur, et même sur le bombardement final de l'hôtel par une escadrille d'avions. Mais l'imminence du péril agissant sur les nerfs, le spectateur moyen refusa tout soudain son concours et il fallut que dix jours au moins s'écoulassent après les vols de M. Chamberlain vers l'Allemagne pour que le bureau de location vît revenir les acheteurs de billets, et le succès ne fut plus tout à fait du même aloi. On remarqua qu'une sorte de gêne paralysait la salle désormais.

D'autres pièces furent moins heureuses encore. Leur élan se trouva définitivement rompu. Je songe notamment à une pièce très remarquable de James Bridie. Nul n'ignore que cet auteur écossais, auquel la faveur matérielle ne sourit que de façon intermittente, est le dramaturge le plus prolifique et le plus foncièrement original qu'ait révélé l'après-guerre en Grande-Bretagne.

Le Dernier Atout (The last trump) avait eu un très bon départ. Sans doute, la critique avait tout de suite noté qu'après un premier acte étourdissant cette peinture d'un financier de Glasgow, tyranneau féroce qui, après avoir lutté toute sa vie contre les hommes et contre l'argent, livre un assaut violent à la maladie menaçante et finit par triompher d'elle, perdait, chemin faisant, quelques-unes de ses couleurs les plus éclatantes... Mais ce n'était pas la première fois que l'on reprochait à James Bridie de ne savoir point terminer ses

pièces, et l'insuffisance du dénouement ne semblait avoir nui naguère au succès ni de *l'Anatomiste* (1930) ni du *Sommeil du Pasteur* (1933). Je ne cite ici que deux réussites incontestées de notre auteur.

Pourquoi le public automnal cessa-t-il soudain d'accorder le moindre intérêt à cette aventure de trusts industriels et de spéculations boursières? Pourquoi ne soutint-il plus de ses rires cette attaque à froid contre les grands manieurs de fonds, cet exposé narquois de leur force et de leurs faiblesses? Pourquoi cette fois rester insensible à tant de fantaisie frondeuse, à la liberté corrosive du dialogue, à ces brusques revirements d'une action fantasque, à ces chocs brutalement répartis sur une intrigue en montagnes russes? Tout ce qu'il avait aimé jadis dans l'art de Bridie, pourquoi se défendit-il d'en éprouver la séduction? Quels changements le sursaut d'inquiétude avait-il opérés dans l'âme collective pour la fermer ainsi aux appels de l'ironie et de la subtilité satirique?

On a remarqué que les recettes des spectacles légers, insouciants, faciles, n'avaient pas fléchi un seul jour.

D'autre part, la pièce d'Emlyn Williams, *le Blé est vert*, qui ne va pas sans effleurer quelques graves problèmes, a vu sa fortune résister à tous les va-et-vient de la politique étrangère. Il est vrai que l'esprit qui la pénètre est à l'opposé même de l'humour de Bridie. Lancée à peu près en même temps que *le Dernier Atout*, la carrière londonienne de cette comédie eût dépassé certainement le cap du Christmas 1939 si les règlements de guerre n'avaient pas envoyé la troupe dans les provinces les moins exposées.

Ce qui donne à ces trois actes une valeur quasi unique c'est l'espèce d'authenticité qui les enveloppe. Elle ne vient pas seulement du fait qu'ils contiennent maints détails biographiques, aisément repérables. Comme son héros, Emlyn Williams est né dans un de ces petits villages miniers, au cœur même du pays de Galles. On y était vraiment, il n'y a guère, à l'écart de toute civilisation.

Enfant, cet homme qui parle aujourd'hui cinq langues et possède des diplômes tant d'Oxford que des universités suisses, ne connaissait qu'un dialecte gallois. On devine ce

qu'il a fallu de ténacité au petit villageois pour conquérir la bourse qui lui valut l'évasion et l'épanouissement intellectuel.

La pièce romance et dramatise ces débuts. L'auteur imagine une femme d'un vouloir inflexible, institutrice née, qui entreprend de faire un homme, et même un honnête homme, au sens où le XVIIIe siècle entendait ces mots, de l'adolescent sauvage qu'elle a ramassé au bord d'un terril. L'action est étonnamment menée, avec un sens de l'atmosphère, du détail pittoresque et juste, qui fait merveille. Chaque personnage est bien individualisé. Le trait qui le caractérise est frappant.

L'auteur joue lui-même sa pièce et le comédien, chez lui, soutient admirablement l'écrivain. Il trouve d'ailleurs en Dame Sybil Thorndike une partenaire émouvante. Elle met son incomparable talent au service de cette œuvre marquante, si différenciée de la production journalière.

En somme, la situation fait pendant à celle que Bernard Shaw a imaginée pour son *Pygmalion*. Il s'agit, non plus de la façon dont on fabrique une « lady », mais de celle dont on fait un « gentleman », et cela exige un peu plus que les leçons de phonétique préconisées pour la transformation d'Eliza Doolittle. Comme dans *Pygmalion*, la créature se révolte contre l'inhumanité de son créateur, qui ne voit plus en elle qu'un moyen et refuse de la considérer comme un être vivant.

Ici, la révolte prend un caractère assez dramatique. Le héros, bourré de trop de nourritures intellectuelles, redevient brusquement peuple, se jette sur de l'alcool et bouscule un peu vivement une fillette perverse qui l'avait aguiché... Fatalité ! Au moment même où l'étudiant, qui a oublié cette aventure, va présenter l'examen décisif, la fillette revient, portant un poupon, et cette complication menace de ruiner toute la carrière de l'imprudent néophyte. Voici la pièce dans une impasse, dirait-on : l'auteur dénoue la situation en imposant au public une conclusion assez hardie. Son habileté triomphe de tous les pièges. Encore que les gosses au maillot soulèvent généralement l'hilarité du parterre, nul ne songe à rire (et c'est le meilleur compliment qu'on puisse

faire à Emlyn Williams), lorsque l'éducatrice, soucieuse uniquement d'épargner à son disciple le moindre obstacle sur la route qu'elle lui a tracée, promet de se charger du fruit malencontreux d'une étreinte rageuse... Lorsqu'on y réfléchit un peu, ce dénouement, si difficile à présenter, ne va pas sans quelque grandeur symbolique.

Autre succès qui a persisté, malgré toutes les vicissitudes de ces derniers mois, *Dear Octopus*. Le titre ne se traduit pas. Littéralement, cela veut dire : « Chère pieuvre », et c'est de la famille qu'il s'agit.

Le public ne se fatiguera-t-il pas un jour des comédies trop bien faites, trop polies, trop astiquées, faussement audacieuses, prudemment véridiques, sagement optimistes, que compose avec une régularité surprenante, l'astucieuse miss Dodie Smith? Nul ne possède comme elle le sens de ce que l'on peut dire là-bas, et de ce qu'il faut taire. Elle sait exactement où l'opinion publique en est et jusqu'où peut aller la tolérance des salles londoniennes.

La pièce a fait en septembre 1938 un départ aisé et pendant de longs mois le « Queen's Theatre » n'a pas désempli. Il en va toujours ainsi quand le nom de Dodie Smith est à l'affiche. C'est la sixième pièce de l'auteur, qui n'a jusqu'ici subi aucun échec.

Malgré la splendeur dans la présentation (une mise en scène minutieuse, calquée sur la vie quotidienne, où les moindres détails sont réglés à souhait, sans que rien ne soit laissé au hasard) les critiques n'ont pas manqué de faire remarquer que cette chronique de quatre générations confrontées et contrastées (tout cela tourne autour de la célébration de noces d'or dans un vieux domaine familial), pouvait contenir des épisodes charmants comme celui où la génération moyenne — quadragénaires et quinquagénaires — redécouvre la « nursery » de l'enfance ; que les traits justes abondent dans l'identification des personnages, qui sont nombreux ; mais que l'histoire contée manque un peu d'intérêt et que le dénouement à la « Cendrillon », John Gielgud, héritier du nom, épousant en justes noces l'humble et silencieuse demoiselle de compagnie, qui brûle pour lui depuis dix ans, n'est pas bien convaincant après tout... Il est vrai

que le spectateur anglais demeure, encore qu'il s'en défende, foncièrement sentimental et que, d'autre part, nul ne semble se lasser de voir porter à la scène les mille et une petites comédies, les mille et une petites tragédies du « home » familial. Le réalisme — un réalisme tempéré, de bonne compagnie — n'a pas dit son dernier mot dans les théâtres d'outre-Manche...

Il me faut mentionner encore une production pour laquelle l'engouement du public a été exceptionnel. Est-il plus difficile à expliquer que les succès dont j'ai parlé déjà?

A dire vrai, je me demande pourquoi j'ai tant de peine à ratifier le suffrage unanime qui a fait de *La femme de Robert* une des pièces les plus populaires de ces dernières années. Rien qu'à Londres, la pièce a été jouée pendant plus de deux ans. Il doit y avoir une raison à cela, d'autant plus que l'œuvre constitue quelque chose de mieux qu'un divertissement facile et que l'auteur, St. John Ervine, y remue quelques idées qui étaient, comme on dit, dans l'air. J'irai presque jusqu'à dire qu'il remue trop d'idées... trop d'idées à la fois...

Loin de moi la pensée de déprécier cette espèce de perfection technique qui le caractérise. Né à Belfast, dans cet Ulster irlandais qui reste fidèle à l'Angleterre, il est devenu à ce point britannique qu'il apparaît comme exilé dès qu'il quitte le West-End londonien. Ses pièces s'y épanouissent dans une atmosphère exceptionnellement propice. *La première Madame Fraser* dépassa, il y a dix ans, les six cents représentations. *Anthony et Anna*, plus récemment, fournit encore un meilleur chiffre.

La femme de Robert soulève, entre autres problèmes, celui du mariage des ecclésiastiques, du travail des femmes, du contrôle des naissances (birth control), du sort des enfants naturels, du conflit de la politique et de la religion, et même du désarmement!

Cela fait pas mal de thèmes, et l'auteur a beau les entrecroiser avec une adresse infinie, une armature aussi rigide, aussi dogmatique, ne va pas sans altérer cette souplesse qui est indispensable à la vraie comédie.

Toujours est-il que le public, séduit par un dialogue qui demeure toujours spirituel, même dans les moments de

tension, et par la vivacité alerte d'acteurs aussi aimés, aussi écoutés, qu'Edith Evans, qu'Owen Nares, les protagonistes, ne s'est senti rebuté par aucune des thèses offertes à sa méditation. Dirai-je au surplus que nul problème n'est ici creusé? On s'y attendait... Ce qui s'en trouve discuté devant le parterre ne dépasse guère la bonne moyenne des articles que les journaux et les hebdomadaires anglo-saxons consacrent à ces questions. Compromis adroit qui flatte l'orgueil d'une assemblée disparate, conviée sans préparation à l'examen de questions majeures, ravie de s'en tirer à peu de frais et de comprendre sans trop de peine... La sociologie sans larmes !...

Voici ce qui se passe... Le révérend Robert Carson, pasteur d'une paroisse industrielle, risque les foudres de ses supérieurs à cause des incartades de sa femme et de son fils. La femme est docteur en médecine, directrice d'hôpital, conférencière et propagandiste à ses heures, et ses théories scandalisent le haut clergé. Le fils, lui, est une tête chaude et il donne dans l'action communiste. Il se fait arrêter par la police au domicile paternel. Le pasteur, la femme et le fils sont d'ailleurs des êtres charmants, chacun dans son genre, et l'affection la plus parfaite les unit. La seule cause de friction est l'exaltation qui les prend lorsque certains sujets sont abordés.

Tout cela pourrait finir très mal mais l'auteur, qui est rusé, manœuvre parmi tous les risques de son sujet sans s'aliéner aucune adhésion. Il s'entend à merveille à ne froisser personne. C'est à peine s'il consent à effrayer pendant quelques minutes les plus timorés. Le spectateur a l'impression de jouer avec le feu mais sans jamais se brûler les doigts. Le dénouement ne peut que le rassurer définitivement car il concilie tout, même l'inconciliable, et la pièce se maintient jusqu'au bout sur le plan optimiste, indispensable à l'auteur qui ne veut se brouiller avec personne.

Il y avait peut-être mieux à tirer de la donnée initiale. Le conflit qui met aux prises ce pasteur éclairé, que son éloquence et sa compréhension désignent pour l'épiscopat, et une femme trop voyante, trop brillante, trop personnelle pour se prêter à une simple collaboration, est de ceux qui

ne peuvent se résoudre par un escamotage. Il eût été intéressant de le traiter à fond, sans tricherie. St. John Ervine l'eût peut-être tenté aux jours de sa jeunesse, alors qu'il écrivait de poignantes et sincères tragédies populaires, avec pour cadre l'Ulster natal, pour acteurs les gens de Belfast déchirés par de grandes luttes vitales mais ce temps est passé pour lui... Dramaturge fêté, critique redouté, il n'entend plus s'exposer inutilement.

On fait un peu partout en Angleterre d'intéressants efforts pour rendre plus accessibles les chefs-d'œuvre et notamment les drames shakespeariens. Un des plus caractéristiques est la modernisation de la mise en scène et du costume des personnages.

La dernière présentation de *Hamlet* à l'Old Vic s'est effectuée en costumes actuels, ou presque. Le principe même du spectacle a fait couler beaucoup d'encre. Non que la chose fût vraiment nouvelle. Ce n'est pas la première fois que l'on essaie d'arracher le « doux » prince de Danemark à l'archéologie. Sir Barry Jackson montra dès 1925 au public londonien ce que certains critiques appelèrent un peu sommairement un Hamlet en *plus four*. En réalité, il s'agissait de tout autre chose que d'excentricité spectaculaire. La question était de savoir si l'œuvre supporterait d'être dépouillée de cette atmosphère un peu scolaire dont trois siècles de gloses professorales l'ont emmitouflée. Nous ne pouvons plus guère nous imaginer, tant de leçons et de commentaires s'interposant comme autant d'écrans entre la pièce et nous, ce que fut la première rencontre, le premier « choc », lorsqu'une œuvre inédite ouvrit ses trésors inconnus à un public neuf. C'est peut-être ce que l'on s'ingénie à retrouver lorsque l'on reconstitue, plus ou moins heureusement, les conditions même des représentations élisabéthaines : tréteaux nus ; salle circulaire ; décoration bâtie et fixe avec une seconde scène inté-

rieure, des marches y accédant et un balcon la surmontant. Il y a aussi l'étude attentive et scrupuleuse des accoutrements de l'époque. Mais l'on s'aperçoit chaque fois que de tels soucis, quelque recommandables qu'ils puissent être en principe, ont pour immanquable conséquence de reculer davantage encore les héros dans les brumes du passé, de les déshumaniser tout à fait.

C'est notamment la sensation très nette que m'a donnée une représentation récente de *Coriolan*, à Stratford-on-Avon. On y joue le drame romain que Shakespeare a découpé dans Plutarque avec les costumes de l'Angleterre du XVIe siècle. Le résultat n'est point heureux. Est-ce que nous sommes trop imprégnés de souvenirs latins? Le discord m'est apparu irrémédiable entre l'action, les paroles et le cadre. Il m'a semblé aussi que l'aventure n'y gagnait point en clarté. Le public, respectueux mais un peu craintif, se perdait complètement dans cet amalgame hardi de deux époques dissonnantes. Malgré l'excellente ordonnance des foules et de très émouvants épisodes, la beauté oratoire surnageant et finissant par s'imposer, l'impression générale demeurait confuse.

L'autre expérience, celle des vêtements contemporains, donne-t-elle de meilleurs fruits?

Certes, le public est venu en masse à l'Old Vic pour son *Hamlet* moderne, mais *Hamlet* fait presque toujours de l'argent, et l'acteur jeune, pudique et sincère, qui, à vingt-trois ans, s'emparait de ce rôle redoutable, eut tôt fait de traîner tous les cœurs après soi.

En ce qui me concerne, il faut que j'avoue que, lorsque m'a été dévoilé le grand décor superbement « rococo » et impersonnel que l'Old Vic donne comme cadre à l'aventure séculaire, que j'y ai vu circuler des courtisans en jaquette et haut de forme, un roi en uniforme d'opérette, un Hamlet orné de brandebourgs funèbres et attifé comme un portier de cinéma, mon premier mouvement a été un sursaut de révolte, un refus subit et irraisonné d'entrer dans le jeu... Et puis, peu à peu, sans que j'eusse été bien à même d'expliquer comment une sorte de charme avait pu opérer, je me suis aperçu que le drame avait conservé tout son empire; que l'œuvre était assez forte, assez vitale, pour résister à

tous les traitements ; qu'elle existait en dehors de toute considération de temps ou de lieu, avec une façon d'être bien à soi, complètement en dehors de l'écoulement continu des âges.

A Canterbury, où le théâtre s'épanouit à l'ombre de la cathédrale, l'on s'est adressé, voici deux années de suite, pour composer des pièces de circonstance, à Mrs Dorothy Sayers. Le choix a pu paraître singulier. Dorothy Sayers écrit habituellement des histoires de détectives. C'est ce genre qui lui a donné la célébrité. Son ingéniosité à nouer et dénouer une intrigue autour d'un crime est devenue proverbiale et elle a inventé un type nouveau de policier-amateur : lord Peter Wimsey, dont la renommée se soutient à côté de celle de feu Sherlock Holmes et du « Poirot » d'Agatha Christie.

Curieuse préparation à la mystique et à la poésie !... Le souci de la vérité m'oblige à dire que la romancière apparut à tous avoir si bien rempli sa tâche que sa pièce ne fit qu'un saut de la cathédrale au West-End. On ne craignit pas de donner, en plein Londres, au « His Majesty's Theatre », cette moralité renouvelée : *The devil to pay*. C'est l'histoire de Faust, le Faust pré-Gœthien, qui n'avait point rencontré encore de Marguerite.

Je n'ai pas à juger l'œuvre au point de vue théologique. Il est assez caractéristique toutefois qu'à l'entrée du théâtre, de pieuses dames aient cru pouvoir remettre aux spectateurs une invitation à se rendre le dimanche suivant à St. Peter Church (l'église Saint-Pierre) pour entendre un révérend prêcheur aborder le problème des fins dernières de l'homme, soulevé par la pièce de Mrs Sayers.

Littérairement, l'œuvre me paraît souffrir d'un défaut majeur. Certes, le spectacle est pittoresque et bien mené. La mise en scène est pleine de ressources. Le drame est solidement construit. Il est suffisamment « d'époque » et ne fait point fi pourtant de l'allusion. Un tableau bien réglé

suffit à évoquer la guerre et ses horreurs, et à rappeler que l'humanité demeure, hélas ! la même au cours des siècles. Le jeu de Frank Napier, qui fait « Méphistophélès », a de la puissance et de l'invention burlesque mais il faudrait encore, dominant tout cela, le coup d'aile d'un vrai poète pour pouvoir lutter contre d'inévitables souvenirs. Dorothy Sayers manque de grandeur. Son dialogue ne quitte point la terre. On sent chez elle une volonté de simplicité qui est louable mais le lyrisme lui fait défaut et le public le sent plus ou moins... C'est dommage.

Car le public, dans quelque pays que ce soit, vaut infiniment mieux que la réputation qu'on lui fait... En ces jours de préoccupations absorbantes, il se peut qu'il ait cherché, plus que jamais, un dérivatif à ses inquiétudes dans des spectacles inconsistants, voire puérils, qui le dispensent de réfléchir. On a pu jouer mille fois de suite devant des salles pleines à craquer : *Me and my girl*, où les acteurs obligent les assistants à chanter avec eux le Lambeth Walk, mais cela ne veut pas nécessairement dire que la vraie beauté lui échappe.

J.-B. Priestley s'est fâché parce que l'empressement des spectateurs n'a pas répondu à son attente. Il sacrifie de plus en plus aux préoccupations supra-terrestres et semble croire que si le West-End n'a pas adopté son drame : *Johnson a franchi le Jourdain*, où le problème de l'au-delà est abordé de front, c'est là signe d'incurable frivolité. Il s'en prend aussi à la critique et lui fait porter la grande responsabilité de son échec ; mais la cause n'en réside-t-elle pas plutôt dans le fait que Priestley n'a point encore pu trouver un style qui fût en plein accord avec ses aspirations métaphysiques ? Le jargon quotidien fait illusion tant qu'on n'abandonne pas le terrain sûr du réalisme, de l'observation minutieuse des faits. Toute tentative d'évasion requiert un véhicule exceptionnel pour la pensée.

On s'est étonné aussi que Terence Rattigan n'ait pas réussi à maintenir à l'affiche son *Après la danse*. Il s'agit de ce jeune auteur dont la première pièce : *French without tears* (Le français sans larmes) après avoir fourni en Angleterre une carrière exceptionnellement brillante, a fait ensuite, sous

des titres divers, le tour du monde (En France, *L'Ecurie Watson*).

Tout d'abord, il était à craindre qu'on lui fît payer un premier succès trop éclatant, lorsqu'il affronterait à nouveau les feux de la rampe. Et puis, il faut bien le dire, ce qui avait plu surtout dans cette œuvrette de début, c'était un manque absolu de prétentions, une sorte de bon garçonnisme primesautier et même une modestie de bon aloi qui lui avait fait exactement proportionner son travail à ses forces. Cela permettait de passer condamnation sur une évidente inexpérience des choses de la scène et sur ce que toute l'histoire pouvait avoir d'un peu bien sommaire.

La pièce nouvelle marquait plus d'ambition et le souci de donner une portée générale à l'intrigue choisie : souci honorable, disons le, mais périlleux. Il mettait en scène ces gens là mêmes qui furent jeunes au moment où « l'autre » guerre finissait et s'embarquèrent avec une sorte d'ivresse folle dans une vie facile et chaotique. L'auteur les reprenait aujourd'hui, réveillés de ces inconsciences, et les montrait inaptes à se conformer à des conjonctures moins aisées.

Ce qui empêcha la pièce de réussir, malgré une distribution de choix, avec Catherine Lacey et Robert Harris à la tête d'une compagnie bien équilibrée, c'est l'insuffisance manifeste des scènes dramatiques et les incertitudes d'un dénouement inadéquat.

La preuve que le public ne se refuse point aux œuvres substantielles réside dans l'empressement qu'on avait mis, ces temps derniers, à patronner une série d'œuvres américaines, plus étoffées, plus lourdes de sens que les productions courantes du West-End. J'en excepte évidemment la pièce de Clare Boothe, *Femmes*, que Paris vient d'applaudir aussi et qui est, à Londres, luxueusement présentée... Une suite de tableaux épisodiques. Rien de plus... Un prétexte à montrer de jolies femmes dans de jolies attitudes... La vulgarité voulue du dialogue n'a effarouché personne et les Anglaises se sont complues, non sans quelque secrète malice, à voir leurs sœurs américaines peintes sous de peu flatteuses couleurs...

Le succès est d'autre signification lorsqu'il va à des œuvres telles que *Le deuil convient à Electre*, d'Eugène O'Neil, sorte

de rappel hardi des tragédies orestiennes ; *Ceux qui sont doux*, de Irwin Shaw ; *Le grain étranger*, de Sidney Howard ; *Des souris et des hommes*, de John Steinbeck. Force est de reconnaître qu'elles font entendre une note qui ne résonne pas souvent dans le théâtre anglais d'aujourd'hui.

Prenons la pièce de John Steinbeck, par exemple. Elle est tirée d'un roman qui a été traduit en français et que la critique a remarqué. La pièce a aussi tout de suite attiré l'attention. Jouée sur une scène d'exception, à titre d'expérience, on l'a transférée depuis dans une salle régulière.

Ce n'est point l'anecdote seule qui passionne le public. On sait qu'il s'agit de deux compagnons de travail allant de ranch en ranch. L'un est vif et débrouillard mais malingre. L'autre est innocent comme un enfant mais bâti en Hercule et doué d'une force quasi surnaturelle. Il a des poings redoutables dont il ne peut contrôler la puissance. Ses doigts éprouvent une espèce de plaisir délicat et voluptueux à caresser le doux pelage des souris, des chatons, des chiots mais le moindre mouvement de la bestiole apeurée fait resserrer l'étau de fer. Tout meurt sous ces doigts destructeurs.

Un jour, la main se referme sur le cou d'une femme dont les cheveux bouclés et soyeux s'offraient à un timide effleurement. Le grand garçon balbutiant et craintif est devenu sans le vouloir un assassin.

Ce qui donne à la pièce un élément humain, ce qui empêche l'aventure d'être un simple cas clinique, c'est la peinture de l'amitié qui unit les deux protagonistes. Le gars vif et débrouillard traîne comme un boulet le géant dangereux dont il s'évertue à réparer les frasques et qu'il tâche d'éveiller à la compréhension des choses, en entretenant en lui la lumière d'un rêve : l'existence à deux dans une petite ferme paisible.

Une fois le meurtre commis, il lui faudra exécuter le meurtrier involontaire, d'un coup de revolver dans la nuque, pour le faire échapper à la torture du lynchage.

Comme chaque fois qu'une étincelle vraiment chaleureuse jaillit sur la scène, le public s'émeut et s'exalte. Qu'on ne s'y trompe point. Il ne prend pas ici l'espèce de plaisir un peu haletant que procure le drame d'aventures, avec ses sursauts et ses retournements, ses terreurs allumées soudain, puis

apaisées, pour se renouveler encore... L'intérêt est ailleurs, dans le cœur et le cerveau de ces personnages rudimentaires où éclosent cependant la générosité, l'esprit de sacrifice et l'éternelle illusion.

Rien ne témoigne mieux de l'importance que le théâtre avait prise dans la vie anglaise que l'empressement mis à répondre à l'appel fait en faveur d'un théâtre national. Il y avait là un fait nouveau. Il n'existe pas, dans toute la Grande-Bretagne, de théâtre subventionné... Or les fonds n'ont cessé d'affluer. Le terrain choisi pour l'édifice est déblayé. Il fait face au grand musée de South Kensington. Une palissade l'entoure où se trouvent accrochées des affiches impératives et des photographies de tous les théâtres subventionnés de l'Europe, avec la Comédie-Française en bonne place.

Une idée heureuse. Chaque donation de cent livres sterling permet de baptiser un fauteuil de la nouvelle salle. Le nom sera inscrit sur une petite plaque de cuivre. Il y aura ainsi le fauteuil Ben Jonson et le fauteuil Bernard Shaw, le fauteuil David Garrick et le fauteuil Barry Jackson. Beaucoup d'autres encore... De la sorte, se trouveront heureusement alliés le souci de la tradition et un sacrifice opportun à l'actualité. Le théâtre tout entier portera le nom de Shakespeare mais le répertoire ne sera pas uniquement composé d'œuvres classiques. On alternera, et l'on donnera aux auteurs contemporains de nouvelles chances de se faire connaître.

On ne peut que souhaiter au théâtre d'État de belles, d'heureuses découvertes lorsque les circonstances en permettront l'achèvement et l'inauguration. Il n'y a rien de plus émouvant que les débuts qui apportent une vraie révélation... Tout le monde s'est réjoui de voir un romancier de la classe de Charles Morgan aborder la scène. La première représentation du *Fleuve étincelant* a été proprement un fait aussi considérable pour le théâtre anglais que ne le furent pour le théâtre de France la transposition dramatique que Giraudoux fit de *Siegfried* et, plus près de nous, la création de *l'Asmodée* de Mauriac par les comédiens de Molière.

Ce n'est pas seulement la personnalité de l'auteur de *Fontaine* et de *Sparkenbroke* qui provoque ce rapprochement.

Il y a aussi... il y a surtout la qualité propre de la pièce et l'exceptionnel succès qui, dès le premier jour, l'accueillit.

Notre public ne la connaît encore que sous sa forme livresque. Il a pu apprécier la hauteur de pensée qui l'a inspirée, la valeur exceptionnelle des caractères qui s'y heurtent, la signification profonde des péripéties et du dénouement. Mais la traduction française n'a pas subi jusqu'ici l'épreuve de la rampe. Je puis assurer que l'œuvre est de bon théâtre, que ce dialogue subtil est en même temps souple et direct et que jamais les préoccupations philosophiques de l'écrivain ne ralentissent le mouvement ou n'éteignent la flamme des passions... Une parfaite interprétation servait d'ailleurs les moindres intentions du dramaturge.

On ne saurait conclure... La réouverture des théâtres est trop récente et trop partielle pour qu'on puisse discerner même les grandes lignes d'un courageux labeur. Il faut noter toutefois que, si les spectacles purement distrayants sont majorité, il est pourtant des directeurs téméraires qui n'ont pas craint de convier le public à l'audition de pièces de qualité. Pour ne citer qu'un exemple, il se pourrait bien que J.-B. Priestley trouvât au Westminster Theatre, avec « *Music at night* » (Musique nocturne) une revanche à l'échec malencontreux que j'ai mentionné plus haut... Ce fait seul suffirait à justifier la confiance que d'aucuns continuent d'avoir, malgré les angoisses de l'heure, dans la pérennité du Théâtre.

ROBERT DE SMET

CONDUITE FINANCIÈRE DE LA GUERRE

L'IMPORTANCE numérique des forces mobilisées et la masse comme le prix des matériels employés par la guerre moderne sont tellement considérables que l'on comprend difficilement par quels moyens un pays peut en supporter la charge. Les questions que l'on se pose à ce sujet paraissent particulièrement insolubles quand il s'agit de l'Allemagne, qui connaissait déjà des conditions économiques difficiles à la veille de l'effort nouveau qu'allait exiger d'elle le conflit actuel.

Nous ne croyons pas qu'il soit tout à fait exact de poser le problème sous la forme qu'on lui donne habituellement : comment peut-on financer la guerre? C'est une erreur que de mettre l'accent sur les questions financières. Cette position de la question vicie toute réponse qui peut lui être faite, ce qui est particulièrement grave quand il s'agit d'évaluer le plus ou moins grand degré de résistance de l'Allemagne. Le système financier du Reich est, certes, dans un équilibre extraordinairement périlleux mais il ne faut le juger qu'au regard de la situation économique qui en est responsable. Les finances publiques d'un pays et la tenue de sa monnaie ne sont, comme nous n'avons cessé de le répéter, que la résultante d'une situation économique donnée, sur laquelle se greffent, à titre accessoire, les conséquences d'une technique financière bonne ou mauvaise.

Il fut un temps où la guerre était un phénomène local en même temps que partiel, et on pouvait parler de la « financer » tout comme un programme de travaux publics. La généralisation de l'état de guerre bouleverse complètement cette notion. Lorsque plusieurs millions d'hommes sont mobilisés et lorsqu'un pays se consacre à la fabrication des avions, des pièces d'artillerie et des obus, le problème qui se pose est essentiellement économique. Il s'agit d'utiliser à des fins nouvelles toutes les ressources nationales, la conduite financière de la guerre devant s'adapter à cet objectif si profondément différent de celui poursuivi pendant la paix.

La France consacre aujourd'hui la plus grande partie de son énergie créatrice à produire des biens exclusivement destinés à la destruction. Tel est l'aspect économique d'une guerre qui est, par la victoire, créatrice de biens spirituels inestimables.

Les procédés *financiers* lui permettant de supporter cette prodigieuse *consommation improductive* sont de deux ordres. Les uns s'appliquent à l'utilisation des réserves de richesses accumulées dans le *passé* ; les autres concernent l'escompte des richesses à créer dans l'*avenir*. Quant aux problèmes qui se posent dans l'intervalle laissé entre ces deux termes, ils réduisent, au contraire, à l'extrême limite, l'intervention financière, pour laisser apparaître un problème *économique* à l'état presque pur : celui de l'organisation du travail *présent*.

Pour ce qui est du passé, la France dispose du capital qu'elle a accumulé et qu'une adroite technique lui permet de mobiliser. C'est ainsi, d'abord, qu'elle peut échanger les biens *internationaux* qu'elle possède sous forme de créances, d'or ou de titres, contre du matériel de guerre nécessaire à sa victoire. A ce point de vue, la situation de la France est extraordinairement forte en valeur absolue, et surtout en valeur relative par rapport à l'Allemagne. Les réserves étrangères que son épargne lui a permis d'accumuler (alors que des gouvernements imprévoyants la pourchassaient sans se rendre compte de la réserve de forces qu'elle constituait)

lui donnent les moyens de se procurer tout ce dont elle a besoin. L'Allemagne a, au contraire, du fait du passé, un potentiel d'achat pratiquement nul. La fermeture de ses banques et l'immobilisation de sa flotte ne lui donnent aucun moyen d'utiliser comme monnaie d'échange les services qu'elle pourrait offrir à l'étranger. D'autre part, la France, comme l'Allemagne, dispose des capitaux *internes* qu'elle a créés, et qu'elle consomme plus ou moins vite en supprimant, pendant une période qui peut être fort longue, leur entretien et leur renouvellement. Du point de vue de la capacité utile des immobilisations nationales, il semble que l'effort imposé par le régime hitlérien à l'Allemagne depuis de longues années, ainsi que les véritables campagnes militaires faites depuis un an, aient mis le capital allemand en état de moindre résistance que le nôtre. Le cas est particulièrement frappant pour les chemins de fer auxquels on a demandé un effort dépassant leur capacité. (Pendant le dernier trimestre de 1938, les chemins de fer allemands ont effectué des transports kilométriques doubles de ceux de 1933, alors qu'ils avaient 10 p. 100 de matériel roulant en moins.)

Pour ce qui est de l'avenir, la technique financière permet à la France, par les emprunts de l'État, d'anticiper sur sa richesse future et de la consommer par avance. L'opération par laquelle une nation reporte sur demain la charge d'acquitter les dépenses qu'elle fait aujourd'hui suppose la confiance du pays en lui-même et des circonstances financières et monétaires très précises permettant le mécanisme financier de ces reports audacieux.

Un crédit public vigoureux et un gage monétaire étendu sont les deux conditions nécessaires au placement des emprunts. On ne peut qu'être frappé du remarquable tableau que présente la France à ce sujet. La Bourse est plus que résistante ; les rentes françaises progressent sur notre marché, contrastant souvent avec la tenue, sur d'autres marchés, des rentes étrangères ; l'État n'a institué aucun moratoire ; il a favorisé la libre circulation des disponibilités libellées en francs de façon à donner à notre marché monétaire toute la souplesse dont il avait besoin ; l'institution nécessaire du contrôle des changes n'a en rien gêné le rapatriement d'une masse considérable

de capitaux libellés en devises étrangères dont l'afflux a jusqu'à présent beaucoup plus que compensé nos achats exceptionnels à l'étranger, de sorte que notre stock d'or, au lieu de diminuer, s'est accru, et que notre portefeuille étranger est intact. Au total, le Trésor a trouvé dans les disponibilités préexistantes du public les moyens de placer les bons nécessaires pour payer la quasi-totalité des dépenses publiques, quelque formidable qu'ait été leur accroissement. Il n'a recouru qu'à concurrence de huit milliards aux prêts directs de la Banque de France, somme qui, en elle-même, n'est pas de nature à affecter la confiance dans la monnaie française. Notre situation financière est un sujet quotidien de réconfort pour ceux qui la connaissent.

Il est vain de chercher, à ce point de vue, une comparaison avec les éléments correspondants en Allemagne, tout marché financier libre et tout gage monétaire ayant depuis longtemps disparu pour faire place à une contrainte formidable en ce domaine comme en d'autres.

Ceci dit, un pays ne doit pas se contenter de consacrer à la destruction qu'exige la guerre, soit les richesses qu'il a antérieurement épargnées et qui ont tout de même une fin soit celles que, dans son optimisme raisonné, il estime pouvoir créer dans un avenir prochain. La conduite financière de la guerre doit être un des éléments d'une organisation spéciale de la nation utilisant provisoirement toutes les forces du pays, dans des conditions qui grèvent au minimum son avenir, en vue de produire des biens considérables, destinés à être immédiatement détruits sans qu'aucun consommateur les ait utilisés à son profit. En réalité, le pays doit éviter, dans la plus large mesure, de se payer à lui-même ces fausses richesses, comme il le ferait si elles étaient véritables. Telle est la rude vérité économique qui doit écarter toute illusion, laquelle entraînerait les pires déceptions pour l'après-guerre.

L'organisation du travail, pour faire collaborer toute la nation à l'œuvre de défense du pays, constitue le problème pri-

mordial. Encore faut-il délimiter clairement le but à atteindre.

Il serait tout d'abord inexact de s'imaginer que seule importe la production de guerre, c'est-à-dire celle qui est immédiatement rendue nécessaire par le combat. Une armée ne consomme pas seulement des tanks et de l'acier. Elle consomme aussi sûrement du bœuf, du vin, du drap. La forme même que revêt présentement le conflit prouve, à tous ceux qui ne s'en rendraient pas suffisamment compte, que les destructions de richesses amenées par la guerre ont frappé beaucoup plus, pendant les derniers mois, des biens ou des formes de production considérés comme civils plutôt que ceux considérés traditionnellement comme militaires. Il ne serait pas plus exact de penser que l'effort du pays ne doit porter que sur ce dont l'armée a besoin. La guerre n'est pas faite seulement par l'armée, encore que celle-ci absorbe une partie considérable des civils d'hier. Elle est faite par tout Français, quels que soient son âge et sa situation, dès l'instant qu'il participe à un degré quelconque à la production nationale. Il est même particulièrement opportun de résister au premier sentiment qui pousserait à sacrifier les industries non guerrières, alors qu'au contraire, dans la position objective du conflit tel qu'il se présente pour la France, celles-ci jouent un rôle essentiel tant pour le présent que pour l'avenir.

La collaboration industrielle totale de l'Empire français et de l'Empire britannique, y compris le Canada et l'Australie (pays assez fortement outillés) et plus encore la possibilité d'utiliser les formidables ressources des États-Unis font que nous avons la possibilité, et par conséquent le devoir, de rechercher les moyens les plus opportuns de payer par le travail présent de la France les matériels de guerre qu'elle doit consommer mais qu'elle n'est pas strictement obligée de produire. Il est possible de se procurer un avion soit en le construisant soit aussi en l'échangeant contre des produits de notre industrie traditionnelle et ce second procédé (jumelé bien entendu avec le premier) a l'avantage de susciter une activité économique saine en France, laquelle pourra s'épanouir dans l'après-guerre sans entraîner le choc en retour que nous avons connu après 1918. L'agriculture, française et coloniale, et l'expansion des industries exportatrices nous fourniront,

pour financer la guerre, des moyens de payement plus efficaces que l'accroissement excessif des seules industries de guerre.

Autant il est nécessaire de stimuler la production générale du pays, autant il est opportun d'en diminuer le prix de revient pour réaliser le fait que les produits engloutis pendant la guerre doivent être, pour une partie, gratuitement fournis. On y arrive par l'adaptation de la rémunération du travail et par celle de la fiscalité des entreprises.

Il est difficile de trouver une mesure plus opportune que celle par laquelle le Gouvernement a décidé que les Français travailleraient un nombre d'heures supérieur en raison de la guerre mais que les heures supplémentaires seraient moins rémunérées que les premières. On sait que la rémunération normale est attribuée pour les quarante-trois premières heures et qu'elle est diminuée de 40 p. 100 à partir de la quarante-quatrième, au bénéfice d'un fonds de solidarité nationale. La création de ce fonds correspond à une idée qui n'est encore qu'ébauchée mais qui est la vérité parce qu'elle est la meilleure traduction qui se puisse trouver des nécessités de la guerre.

Les mesures financières qui concernent le régime des impôts ne portent que sur un point de détail (si l'on peut appeler ainsi ce qui paraît le principal aux yeux de chaque individu) : la répartition entre tous les Français, au prorata de leurs facultés, de la surcharge gratuite de travail qui leur est demandée au profit de la Nation.

On sait que, dès à présent, les marchés de guerre ne peuvent être exécutés que sur des prix laissant un bénéfice maximum de 4 p. 100, lequel n'est obtenu que si le prix de revient se trouve inférieur de 8 p. 100 au moins au prix payé par l'État. Une pareille marge est raisonnable car elle constitue moins, grâce à l'étroitesse de ses limites, un bénéfice laissé à l'industrie qu'un stimulant pour lui faire abaisser à force d'ingéniosité le prix de revient de ses fabrications.

Le problème n'est pas encore résolu en ce qui concerne les autres formes de la production. On peut penser que la meilleure solution serait un impôt sur les bénéfices (organisé de façons très diverses pour répondre à des cas d'espèce tous différents) calculé d'après les derniers bénéfices réalisés pendant le temps de paix mais payés par l'excédent de production réalisé

pendant la guerre : en effet, s'il convient de taxer des surbénéfices, encore faut-il justement inciter le pays à pratiquer une surproduction et non pas l'en empêcher. L'augmentation massive des impôts n'est qu'un procédé empirique qui peut être dangereux. Nous ne parlons pas ici de l'impôt sur le capital, qui n'est qu'un mythe périmé. Par contre, tout Français devrait se convaincre qu'il est de son intérêt et de son devoir de remettre à l'État une partie de ses ressources, c'est-à-dire justement la proportion du revenu national correspondant à un effort fait spécialement pour financer la guerre. A ce propos, il est difficile de voir s'amplifier le mouvement des dons volontaires, pourtant déjà si remarquable, tant que les intéressés n'auront pas l'assurance de pouvoir au moins déduire de leurs revenus imposables les revenus dont ils auront, pour leur intégralité, fait remise à l'État.

Au surplus, le procédé le plus souple et le mieux entré dans les mœurs pour faire participer financièrement le pays aux dépenses de la guerre est l'emprunt. Il semble qu'un emprunt *perpétuel* de montant élevé, émis à un taux d'intérêt excessivement bas (de l'ordre de 2 p. 100 au maximum), serait pour l'État le moyen d'obtenir de véritables dons volontaires en capital, extrêmement importants, sans assumer des charges excessives pour l'avenir. Pour en assurer encore mieux le placement, cet emprunt pourrait être émis conjointement par les deux grands Empires belligérants, qui en garantiraient le service et la monnaie et s'en répartiraient le poids dès à présent entre eux. De pareilles suggestions sont certes assez différentes de celles que l'on envisage en temps de paix mais elles ne font qu'exprimer en langage financier ce qui est, depuis plusieurs mois, une réalité dans le langage militaire. Cette solution aurait, au surplus, l'avantage de payer les importants matériels qu'exige la guerre dans des conditions qui ne soulèveraient pas après la paix de questions délicates pour leur règlement et qui pourraient faire contribuer à la dépense commune chacun des membres des Empires belligérants en raison de ses facultés et non parce que c'est tel ou tel qui assume une part plus importante dans le combat ou dans la construction des engins militaires.

Les gens qui s'étonnent que l'Allemagne puisse supporter le poids effroyable de la guerre feraient mieux de rechercher pourquoi elle le peut.

De même que le bolchevisme a diminué dans des proportions inimaginables le standard de vie de dizaines de millions de Russes — et cela au seul bénéfice de l'application d'une doctrine absurde — de même l'hitlérisme a diminué le standard de vie réel de la population allemande mais au bénéfice d'un essor considérable et durable de ses forces créatrices. Il est aussi vain de se demander comment l'Allemagne a *financé* son réarmement que de chercher comment les Pharaons ont *financé* la construction des Pyramides. Dans l'un comme dans l'autre cas, et la comparaison n'est pas aussi artificielle qu'elle le paraît d'abord, des régimes brutaux et tyranniques ont élevé des constructions formidables sur la misère et la mort de ceux qui les ont édifiées. Encore peut-on juger moins sévèrement ceux qui ont accumulé des pierres que ceux dont la création est un effroyable édifice de boue et de sang.

Il y a des années que les Allemands travaillent soixante-cinq ou soixante-dix heures par semaine avec une rémunération réelle (c'est-à-dire évaluée en biens de consommation) correspondant à ce qu'un Français obtenait avec quarante ou quarante-cinq heures. On n'établit pas le bien-être d'un pays sur la diminution de son effort, et nous l'avons bien vu. On peut fonder, par contre, sa puissance, et maheureusement même sa puissance destructrice, sur la multiplication de son labeur.

Les Allemands, dans leur abominable génie de la guerre, ont dépassé toute limite dans ce qu'on envisageait comme « guerre totale ». Nos ennemis se servent de toutes les armes imaginables. Le mensonge le plus impudent est pour eux un instrument de conquête au même titre qu'une torpille ou un obus. Ils se servent de la radio avec le même cynisme que les sauvages qui empoisonnent un puits auquel se ravitaille une colonne de soldats. Nous éprouvons une telle répugnance pour cette destruction de tout principe de civilisation que nous nous replaçons, plus ou moins inconsciemment, à l'époque où une guerre était faite suivant certaines règles et surtout dans certaines limites. Si nous mentionnons ici ce recours à des armes

inattendues, et dont beaucoup sont déshonorantes, c'est pour montrer combien nous devons nous habituer à considérer que le domaine économique et financier, seul envisagé ici, est réellement un champ de bataille, avec des escarmouches, des engagements d'ensemble et de véritables défaites ou d'authentiques victoires.

Ces considérations permettent, espérons-nous, de situer plus exactement le problème de la résistance économique d'un pays à la guerre. L'Allemagne se trouve dans une situation d'autant plus difficile qu'elle s'est condamnée elle-même à une autarcie plus complète. Le problème vaut qu'on s'y attarde.

Voilà des années que le Reich, dans sa fureur d'indépendance et d'orgueil, s'est retranché progressivement de la communauté économique universelle. Il est incontestable qu'il est arrivé à des résultats remarquables en créant, de toutes pièces, des industries artificielles destinées à l'affranchir des achats qu'il devait faire jusqu'alors à l'étranger. Mais nous avouons que nous n'admirons pas le moins du monde un effort d'ingéniosité aussi absurde, sinon même criminel, du point de vue de l'utilisation des efforts humains, qu'il est intelligent du pur point de vue de l'invention industrielle.

Le Reich a prétendu se passer peu à peu du pétrole en fabriquant un carburant synthétique. Il y est partiellement arrivé mais c'est au prix d'un véritable gaspillage de richesses. Il faut d'abord constituer un outillage et des usines engloutissant des milliards en capital. Après quoi, l'Allemagne consomme, en place de pétrole, des produits qu'elle tire de son sol mais qui sont d'un prix très supérieur au produit à remplacer. Il ne s'agit pas de dire qu'en temps de guerre le prix importe peu. Nous connaissons ce truisme. La référence légitime à la notion de valeur exprime le fait physique que, pour avoir un million de tonnes de pétrole synthétique, il faut par exemple utiliser sept millions de tonnes de charbon et qu'on se procure beaucoup plus aisément, avec moins d'hommes et moins de peine, les premières que les secondes. Le recours à l'ersatz signifie,

certes, sur le plan politique, que l'Allemagne n'a plus besoin de recourir à la Mésopotamie ; mais, sur le plan humain, cela veut dire qu'elle remplace une heure de travail d'un Arabe par quatre ou cinq heures de travail d'un Westphalien ; et, sur le plan économique, cela signifie que le Reich, au lieu d'utiliser à leur rythme normal les richesses naturelles de l'Irak où la nature a constitué des réserves de carburant relativement faciles à exploiter, préfère, avec cette *Schadenfreude* qui est le fonds le plus mystérieux de ce système teutonique, utiliser exclusivement ses propres ressources quitte *à les ravager*. Intérieurement, cet étrange progrès se traduit par un surtravail imposé à des ouvriers dont le standard de vie baisse. Et bientôt le recours démesuré aux produits autochtones, pour développer sans limite la fabrication des produits de remplacement, oblige l'Allemagne à rechercher *à l'étranger* les matières de base qu'elle utilise pour la production de ses succédanés. Par un de ces admirables retours des choses qui illustrent la folie des hommes qui se mettent en travers de la marche naturelle du monde, l'Allemagne, pour n'avoir pas voulu acheter de coton, doit acheter aujourd'hui du bois. Affranchie, croit-elle, du monde anglo-saxon, elle est contrainte par sa folie à dépendre des forêts de Bohême ou de Scandinavie, et sa politique brutale traduit bien vite ses nouveaux appétits. Les avantages de l'autarcie, au point de vue de l'autonomie, disparaissent donc eux-mêmes mais en laissant derrière eux, comme trace indélébile, le formidable appauvrissement que traduit cette économie contre nature.

«((( )))»

La France, avec les immenses ressources de son Empire, aux côtés de l'Empire britannique et après l'ouverture du marché américain, dispose de tout ce qui est nécessaire pour forger la victoire.

Par les richesses qu'elle détient pour les payer, comme par le crédit qu'elle est prête à s'accorder à elle-même en témoignage de l'assurance qu'elle a de son succès, elle possède des moyens de paiement incomparablement plus étendus que son

ennemi. Le danger serait précisément d'abuser de ces formidables facilités car il ne s'agit pas seulement d'obtenir la victoire, qui ne fait aucun doute pour nous, mais de préparer l'avenir de prospérité qui s'ouvrira devant l'Europe quand l'immonde spectre hitlérien aura été balayé.

L'Allemagne, au contraire, du point de vue économique et financier, n'a presque pas d'autres ressources que celles qu'elle peut tirer de son travail immédiat. Où nous pouvons jeter notre passé, hypothéquer notre avenir et utiliser notre présent, l'Allemagne dispose de ce dernier élément seul, à l'exclusion des deux autres. On dirait presque que son seul avantage est précisément que sa pauvreté, par le mortel handicap qu'elle lui inflige, la contraint inéluctablement à des efforts actuels prodigieux, auxquels peut-être d'autres pays hésiteraient à recourir, si la raison ne se substituait pour eux à l'obligation afin de leur en démontrer l'utilité.

Il est paradoxal que l'on puisse imaginer une défaillance quelconque du moral franco-britannique pendant une guerre de longue durée, alors que nous avons tant d'armes non sanglantes pour poursuivre celle-ci, tandis que l'Allemagne voit chaque jour ses difficultés s'accroître. Sans doute y a-t-il des hommes qui, dit-on, supportent mieux la mauvaise fortune que la bonne. Nous pensons, pour nous, que c'est une chance singulière, si notre pays et ses dirigeants en prennent clairement conscience, que le seul risque que nous courrions soit de croire que l'abondance et la sûreté de nos moyens de vaincre nous dispensent de la farouche énergie d'utiliser chacune de nos armes comme si elle était la seule.

ED. GISCARD D'ESTAING

LA GUERRE EN EUROPE

UN TOURNANT DE LA GUERRE

L'ACTIVITÉ politique et diplomatique a continué, durant la première quinzaine de novembre, à l'emporter sur l'action militaire et à donner à la guerre actuelle le caractère par lequel elle constitue un fait absolument nouveau dans l'histoire des grands conflits internationaux. C'est dans l'action politique que se déploient les efforts qui tendent à créer l'atmosphère la plus favorable aux buts que se proposent les partis aux prises ; c'est par l'action diplomatique que s'organisent les véritables offensives où jouent surtout les facteurs moraux et économiques en attendant que la lutte proprement militaire prenne toute son ampleur. Les manœuvres de paix alternant avec les menaces de « guerre totale » d'une Allemagne acculée par ses propres fautes à des gestes de désespoir ; les répercussions de plus en plus profondes de la collusion du Reich national-socialiste avec la Russie bolcheviste ; les réactions des neutres contre les procédés d'intimidation du Gouvernement de Berlin ; enfin, le grave malaise que l'on constate dans tous les milieux de l'autre côté du Rhin et dont on a eu la soudaine révélation par les remous qui ont suivi l'attentat de Munich, voilà les aspects les plus caractéristiques du tournant de la guerre qu'on voit se dessiner.

•

Ce tournant s'annonçait déjà par l'échec des successives « offensives de paix » de M. Hitler, par la conclusion du pacte anglo-franco-turc et par la décision du Congrès des États-Unis levant l'embargo sur les matériels de guerre. Il s'est marqué, ensuite, dans la menace résultant d'importantes concentrations de forces allemandes à proximité de la frontière néerlandaise et de la frontière belge, menaces appuyées, comme c'est le cas chaque fois que le Reich se dispose à commettre une nouvelle agression, par une violente campagne de la presse nationale-socialiste. Le tournant de la guerre s'est clairement précisé, enfin, par les réponses du roi d'Angleterre, du président de la République française et du chancelier du Reich à l'offre de bons offices faite par la reine des Pays-Bas et le roi des Belges.

Cette offre de bons offices fut transmise à Paris, à Londres et à Berlin à la suite de la visite que le roi Léopold fit, le 8 novembre, à la reine Wilhelmine, à La Haye, alors que la tension provoquée par l'attitude du Reich à l'égard des deux pays voisins donnait tout lieu de craindre les plus graves complications. La Belgique et les Pays-Bas, particulièrement exposés du fait de leur position géographique, pratiquent depuis le début du conflit la politique d'indépendance et de neutralité qui est dans la tradition du Gouvernement de La Haye et que le Gouvernement de Bruxelles a adoptée à son tour lorsque, au mois d'octobre 1936, le roi Léopold III en a défini les principes en invoquant la nécessité pour son royaume de demeurer à l'écart des rivalités, idéologiques et autres, qui divisent l'Europe et de se consacrer uniquement à la défense de son territoire national, sans s'exposer à être entraîné dans des conflits n'affectant pas ses intérêts vitaux. Quel a été le véritable mobile de l'initiative prise par les souverains belge et néerlandais au moment même où l'Allemagne massait des forces considérables à ses frontières occidentales et où la tension diplomatique paraissait s'aggraver d'heure en heure? Dans des milieux neutres que l'on peut croire assez bien infor-

més des dessous du jeu politique européen, on a paru admettre que le roi des Belges, averti de l'imminence du péril, avait pris la résolution de se rendre immédiatement à La Haye afin de conférer avec la reine Wilhelmine. Il s'agissait, paraît-il, de gagner de vitesse, en quelques heures seulement, une action de force de l'Allemagne. L'entretien des deux souverains aboutit à une offre de bons offices adressée aux chefs d'État des puissances belligérantes, ce qui constituait un geste accompli dans le même esprit que les appels faits précédemment, avant l'ouverture des hostilités, en faveur d'une solution pacifique du différend germano-polonais. La reine des Pays-Bas et le roi des Belges manifestaient par là, dans le cadre même de la plus stricte neutralité, leur désir de paix et de conciliation et ils pouvaient ainsi légitimement espérer renforcer encore la position morale de leurs deux pays devant l'opinion internationale si la Hollande et la Belgique venaient à être l'objet d'une agression non provoquée.

Quelles qu'aient pu être les raisons profondes de cette initiative que rien n'avait laissé prévoir, on a reconnu dans toutes les capitales qu'elle procédait d'un sentiment généreux mais que, pourtant, on ne pouvait se faire aucune illusion, étant données les dispositions connues du Reich, sur ses effets pratiques. La reine Wilhelmine et le roi Léopold, rappelant que les parties belligérantes avaient déclaré qu'elles ne se refuseraient pas à examiner « les bases raisonnables et sûres d'une paix équitable », se déclaraient prêts à offrir leurs bons offices en vue de la recherche, dans un esprit d'amicale compréhension, des éléments d'un accord éventuel. Cette initiative causa quelque surprise dans les milieux diplomatiques et d'aucuns crurent y discerner, au premier abord, — bien à tort, sans doute, à en juger par les réactions assez vives de la presse allemande — une nouvelle « offensive de paix » indirecte par la voie des neutres. La France et l'Angleterre, en tout cas, ne pouvaient éprouver aucun embarras à s'expliquer en toute franchise sur « des bases raisonnables et sûres d'une paix équitable ». Les réponses adressées à la reine des Pays-Bas et au roi des Belges par le président de la République française et le roi d'Angleterre ont pleinement confirmé,

en effet, les buts de guerre des deux grandes démocraties occidentales tels qu'ils avaient été définis à plusieurs reprises par M. Daladier, M. Chamberlain et lord Halifax.

M. Albert Lebrun, soulignant, une fois de plus, que la France a pris les armes pour mettre un terme définitif aux entreprises de la violence et de la force qui, depuis deux années, au mépris des engagements les plus solennels, en violation de la parole donnée, ont déjà asservi ou détruit trois nations d'Europe et menacent aujourd'hui toutes les autres, a affirmé catégoriquement qu'une paix durable ne peut être établie que par la réparation des injustices que la force a imposées à l'Autriche, à la Tchécoslovaquie, à la Pologne. Il a ajouté qu'« elle ne peut l'être aussi que dans la mesure où des garanties effectives d'ordre politique et d'ordre économique assurent, à l'avenir, le respect de la liberté de toutes les nations », que toute solution qui consacrerait le triomphe de l'injustice ne procurerait à l'Europe qu'une trêve précaire, sans rapport avec la paix légitime et stable dont le roi des Belges et la reine des Pays-Bas préconisaient l'avènement et que « c'est à l'Allemagne, et non plus à la France, qu'il appartient de se prononcer pour ou contre cette paix à laquelle aspirent tous les pays menacés, de son fait, dans leur sécurité et leur indépendance. »

La réponse du roi d'Angleterre n'a pas été moins formelle : « L'occasion de notre entrée en guerre a été l'agression allemande contre la Pologne, y est-il dit. Mais cette agression a seulement constitué un nouvel exemple de la politique allemande à l'égard de ses voisins et le but plus général, pour lequel mes peuples se battent aujourd'hui, est de faire en sorte que l'Europe puisse être débarrassée, conformément aux déclarations de mon premier ministre dans le Royaume-Uni, de la crainte perpétuellement renouvelée d'une agression allemande, de manière à permettre aux peuples de l'Europe de conserver leur indépendance et leur liberté et à empêcher, à l'avenir, le recours à la force, au lieu de l'emploi de moyens pacifiques, pour le règlement des différends internationaux. » Le roi Georges VI terminait en disant qu'au cas où le roi des Belges et la reine des Pays-Bas seraient en mesure de lui communiquer des propositions allemandes d'un caractère tel qu'elles offriraient réellement des chances d'atteindre le but

qu'il avait défini, son Gouvernement leur consacrerait l'examen le plus attentif. De son côté, M. Albert Lebrun n'avait pas manqué de rappeler que la France demeurait déterminée à accueillir toutes les possibilités d'assurer entre tous les peuples une paix juste et durable.

Les responsabilités de la continuation de la guerre se trouvaient, dès lors, clairement établies : elles incomberaient à celui qui refuserait de conclure une paix équitable et stable, laquelle ne saurait se concevoir que sur la base du respect des droits et de la liberté de toutes les nations. M. Hitler, lui, se garda bien de répondre avec la même franchise. En manquant à la plus élémentaire courtoisie internationale, il s'abstint de s'adresser directement à la reine des Pays-Bas et au roi Léopold et se borna à charger son ministre des Affaires étrangères, M. von Ribbentrop, de faire à l'ambassadeur de Belgique et au ministre des Pays-Bas à Berlin une déclaration verbale qui constituait un refus brutal, sous prétexte que les conditions indiquées par l'Angleterre et la France fermaient la porte à toute initiative utile en faveur de la paix. En même temps, un porte-parole de la Wilhelmstrasse expliqua aux représentants de la presse étrangère à Berlin que l'heure des méditations et des hésitations était passée, que la décision du Reich de conduire la guerre jusqu'à la victoire était définitivement arrêtée et que le but de cette guerre était la destruction de l'Empire britannique.

●

L'espoir d'une paix rapide étant ainsi ruiné par l'Allemagne elle-même, par quel moyen M. Hitler se proposait-il d'engager la « guerre totale » ? Le projet de coup de force contre les Pays-Bas et la Belgique, qui détermina une si vive alerte au cours de la première quinzaine de novembre, paraissait momentanément abandonné. Une note officieuse de Berlin a voulu faire croire que ce projet n'avait jamais existé, en affirmant que l'attitude allemande était suffisamment connue, « le Reich ayant déclaré explicitement qu'il respectera la neutralité belge et la neutralité néerlandaise tant que celles-ci

seront respectées par l'Angleterre et la France et tant que les Pays-Bas et la Belgique se montreront à même de maintenir leur attitude de stricte neutralité ». A Bruxelles et à La Haye, les craintes ont été sérieuses, comme le prouvent, d'ailleurs, les mesures militaires très complètes prises d'urgence pour assurer la défense du territoire et parer à toutes les éventualités. Il en est qui ont pensé que le Reich voulait surtout, par ses procédés habituels d'intimidation, exercer une forte pression sur la Belgique et sur les Pays-Bas afin de les obliger à prendre position contre le blocus franco-britannique mais dans beaucoup de milieux belges et néerlandais on considère que le plan d'une agression contre les deux petits pays neutres de l'ouest existe réellement et que le chancelier Hitler n'a renoncé provisoirement à son exécution que parce que, en raison des précautions prises par les Belges et les Hollandais, l'effet de surprise, indispensable au succès d'une telle entreprise, n'était plus possible.

On peut retenir, à titre d'indication documentaire, que, dans *le Matin* d'Anvers, une personnalité belge « informée » a exposé que le danger fut effectivement très grand, que le dispositif des troupes allemandes massées aux frontières des deux pays ne laissait aucun doute sur les intentions du Gouvernement du Reich. Selon cette personnalité, il se pourrait que le plan ait dû être abandonné à la suite de l'opposition du haut commandement allemand à une opération comportant trop de risques et voulue surtout, à des fins politiques, par les extrémistes nazis ; en raison également de la visite du roi Léopold III à la reine Wilhelmine, du « climat » créé par l'offre de bons offices des deux souverains, de certaines interventions privées américaines et italiennes, enfin, en raison des graves dissensions intérieures en Allemagne. Quoi qu'il en soit, si le danger ne paraissait plus aussi immédiat, il n'en subsistait pas moins pour l'avenir, et les Belges et les Hollandais avaient toujours l'impérieux devoir envers eux-mêmes de demeurer vigilants. Au surplus, l'aventure, si elle était tentée, comporterait des risques sérieux, les Belges disposant d'une armée de six cent mille hommes s'appuyant sur un système de fortifications solidement établies, et la défense d'une grande partie du territoire des Pays-Bas étant

assurée par des remparts d'eau pouvant défier toute offensive brusquée avec du matériel motorisé. Dans l'esprit des Allemands, une agression contre la Hollande aurait surtout pour objectif la conquête de bases sûres pour de puissantes attaques sous-marines et aériennes contre l'Angleterre et il n'est pas exclu que le haut commandement du Reich escompte, à cette fin, le maintien, malgré tout, de la neutralité de la Belgique. Mais il y aurait sans doute là une nouvelle et lourde erreur de calcul. Il n'y a pas d'entente militaire hollando-belge, il est vrai, le Gouvernement de La Haye ayant toujours refusé jusqu'ici de conclure un accord de cette nature, mais dans l'éventualité d'une agression allemande contre les Pays-Bas, la solidarité des deux pays serait commandée par la géographie.

Il semble bien que les difficultés intérieures avec lesquelles le Gouvernement du Reich est aux prises suffisent, à elles seules, à expliquer que M. Hitler ait cru devoir prolonger si longtemps la période d'inaction militaire. L'attentat de Munich, que celui-ci ait été mis en scène par la Gestapo, impatiente de trouver un prétexte pour sévir contre les adversaires du régime, ou qu'il ait été le fait des éléments dissidents nazis, qui condamnent la collusion avec le bolchevisme russe, les abandons consentis à l'Union soviétique, surtout dans les régions de la Baltique, et, d'une manière générale, la politique extérieure de M. von Ribbentrop, a eu pour effet de fixer l'attention sur le malaise profond qu'éprouve le peuple allemand du fait des conséquences directes des erreurs et des fautes d'un régime en lequel il avait mis toute sa confiance et qui a brutalement répudié ses doctrines fondamentales. Rivalités des chefs militaires et des chefs politiques, divergences sur la conduite de la guerre, âpres rancœurs en présence du sacrifice des intérêts permanents du germanisme au profit de l'impérialisme slave, crainte — qui n'est que trop justifiée — d'une nouvelle poussée communiste et de la contagion bolcheviste, lassitude des restrictions et des privations endurées dès le début d'une guerre qui s'annonce longue et que l'on sait d'avance perdue, sursaut de la conscience religieuse devant un paganisme renouvelé des âges de barbarie, il y a tout cela dans les remous que l'on constate de l'autre côté du

Rhin. Et, sur le fond du tableau, on croit déjà reconnaître les silhouettes des Hohenzollern, des Wittelsbach, des Habsbourg, se précisant à nouveau après vingt ans de silence et d'effacement... Les tragiques incidents de Prague, qui ont donné lieu à des milliers d'arrestations, le malaise profond constaté en Autriche, les remous au milieu desquels s'organise la germanisation systématique des provinces polonaises annexées au Reich, tout cela prouve à l'évidence que l'Allemagne hitlérienne doit faire face à un front intérieur qui constitue pour elle un péril qui n'est pas moins grave que celui qu'elle a créé elle-même à l'extérieur, sans compter que sa nouvelle tactique de la « guerre de mines » fait nécessairement jouer contre elle toutes les forces morales qui s'exercent dans le monde.

Ce sont de mauvaises conditions générales pour entreprendre des opérations de grand style, pour faire la « guerre totale » et pour se consacrer à la destruction systématique de l'Empire britannique, alors que, sur le terrain international, l'Allemagne, en répudiant le pacte antikomintern, a détourné d'elle toutes les nations à tempérament autoritaire qui voyaient dans le Reich hitlérien le champion de l'ordre et de la lutte contre le communisme. Ainsi, au troisième mois de la guerre, l'Allemagne du Führer reste seule à se battre et à se débattre, seule, avec son complice bolcheviste, dont elle n'a rien à espérer et tout à redouter.

ROLAND DE MARÈS

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

La quinzaine du 1er au 15 novembre a été complètement vide d'événements militaires mais, par contre, elle a été abondamment remplie, du fait de l'Allemagne, de préparatifs non dissimulés et de mesures menaçantes envers la Hollande et la Belgique, au point que la violation de l'une et de l'autre a paru, pendant un certain temps, n'être plus qu'une question de jours. Puis, quand tout semblait compromis, une détente s'est produite.

On saura sans doute un jour à quoi doivent être attribuées ces fluctuations que le Gouvernement hitlérien introduit dans la conduite de la guerre. Pour l'instant, nous en sommes réduits aux hypothèses.

Il y a trois semaines, le Führer semblait décidé à lutter avec tous ses moyens pour desserrer l'étreinte du blocus. Le début d'une vaste tentative destinée à réduire l'Angleterre à l'impuissance paraissait imminent. La mainmise sur les bases d'aviation, d'hydraviation et de sous-marins les plus rapprochées qui soient des côtes anglaises impliquait l'invasion immédiate des Pays-Bas et de la Belgique. Aujourd'hui, on se demande si les concentrations de forces effectuées près des frontières de ces deux pays, si les violences de la presse nazie, si le rassemblement de pontons sur le Rhin, à quelques kilomètres du territoire néerlandais, sont les indices d'une attaque prochaine ou de simples mesures d'intimidation, prises avec ostentation, en vue d'amener ces petites nations

neutres à refuser de se soumettre aux règles concernant le blocus, imposées par la marine britannique.

Hitler a-t-il brusquement changé d'avis, sous l'influence d'un de ses conseillers? A-t-il craint de s'aliéner dangereusement les États-Unis? Ses négociations avec la Hollande sont-elles une ruse destinée à endormir l'opinion mondiale? N'ayant pas su, cette fois, se ménager la surprise, redoute-t-il un échec? Attend-il une occasion meilleure, par exemple le froid, qui couvrira bientôt sans doute d'un solide plancher de glace les inondations néerlandaises? Ce sont là des questions que chacun se pose et qui restent, pour le moment, sans réponses.

Ainsi, la période de stagnation, qui règne depuis plus d'un mois sur le front de la Sarre, de la Lauter et du Rhin, et qui semblait toucher à son terme, va se prolonger. Elle cause, à la plupart des Français, une impression d'étonnement, souvent même d'incompréhension.

Quel est donc le sens de ce prologue surprenant d'une guerre que tout le monde supposait devoir être tumultueuse et sévère? Pourquoi, après une première avance pleine de promesses, avons-nous cessé toute action positive? Pourquoi les Allemands, après leurs succès décisifs en Pologne, ont-ils également renoncé à entreprendre un sérieux effort contre leurs adversaires principaux, c'est-à-dire contre le groupement franco-britannique? Pourquoi, depuis la fin de septembre, les deux partis rivaux, en contact sur un front bien réduit par rapport à leurs effectifs, se contentent-ils de se harceler en faisant appel aux procédés des secteurs passifs, patrouilles, reconnaissances, coups de main? Quelle est la cause profonde de cette forme timide d'une lutte engagée entre deux adversaires pourvus en abondance des engins de guerre les plus redoutables?

Il faut, semble-t-il, chercher les raisons de cette anomalie dans la présence, en face de chacune des armées opposées, d'une puissante barrière fortifiée, la ligne Maginot d'un côté, la position Siegfried de l'autre, construites toutes deux avec les perfectionnements les plus raffinés de la technique moderne.

L'attaque d'un ensemble aussi important d'ouvrages per-

manents, où les épais blindages de béton, les coupoles d'acier dur, les canons à tir ultra-rapide et les obstacles passifs anti-chars ont été prodigués, et qui, par surcroît, serait défendu par des armées considérables dotées elles-mêmes d'un puissant armement, est une opération d'une ampleur et d'une difficulté exceptionnelles, qui nécessite d'immenses préparatifs et des effectifs énormes.

En ce qui nous concerne, nous n'étions pas en mesure de nous lancer dans une entreprise aussi vaste et aussi longue lorsque, après l'écrasement de l'armée polonaise, les gros des troupes allemandes sont venus renforcer les garnisons de la position Siegfried et étayer celle-ci à l'aide de réserves nombreuses. Un facteur, en particulier, diminuait momentanément le potentiel offensif de la coalition franco-britannique. Nos alliés anglais qui disposent, comme moyens d'action terrestres, d'un corps expéditionnaire d'une incontestable valeur, ne faisaient cependant que commencer l'effort militaire qui doit, dans quelques mois, accroître dans de vastes proportions leurs effectifs et leur armement.

Les Allemands, pas plus que nous, n'étaient prêts, semble-t-il, à mener à bien une guerre de siège d'une telle envergure. Leur matériel moderne — avions, chars, automobiles, — capable d'obtenir un grand rendement dans la guerre de mouvement, serait à peu près de nul effet contre des défenseurs abrités sous des dalles de béton. C'est sans doute là le fait essentiel qui a provoqué de la part des dirigeants nazis tant de lenteur et d'hésitations depuis la fin de septembre.

Pour le moment, Hitler paraît avoir renoncé à tenter la grande entreprise qui pouvait seule cependant lui procurer la conclusion rapide du conflit qu'il désirait pour tant de raisons.

Ainsi, la manœuvre allemande sur deux fronts, commencée avec un succès complet en Pologne, dans les premières semaines de septembre, a tourné court et s'est enrayée d'elle-même.

Par sa situation au centre de l'Europe, l'Allemagne a, depuis qu'elle existe, été amenée à se mettre en mesure de conduire éventuellement des opérations à la fois à l'est et à l'ouest.

En 1871, c'est-à-dire au lendemain de ses victoires contre la France, le maréchal de Moltke fit un premier plan de

guerre sur deux fronts. A cette époque, la supériorité de l'armée allemande était telle qu'il s'arrêta au projet d'une double offensive menée simultanément à l'ouest et à l'est.

En 1877, les progrès accomplis par l'armée française amenèrent le chef de l'état-major général à modifier son point de vue. Il admit que, si l'Allemagne avait à combattre sur deux fronts, le problème ne pourrait être résolu que par la manœuvre classique consistant à prendre l'offensive contre un des adversaires pour chercher à le mettre hors de cause, et à rester sur la défensive, provisoirement, en face de l'autre. Étant donnée la lenteur de la mobilisation russe, la meilleure solution lui parut être de diriger d'abord l'attaque contre la France.

Mais les conditions changèrent rapidement. En 1879, l'Autriche-Hongrie devint l'alliée de l'Allemagne. A peu près vers le même temps, la construction de notre système défensif de la haute Moselle et de la Meuse parut exclure la possibilité d'une rapide victoire sur l'armée française. Au contraire, à l'est, le plan de campagne russe, qui prévoyait la concentration d'une grande partie des forces dans la région de Varsovie, face à l'Autriche-Hongrie, offrait aux armées allemandes, prêtes beaucoup plus tôt, des perspectives favorables à la réussite d'une surprise stratégique de grande envergure. De Moltke adopta donc une solution consistant à garder, face à la France, une attitude défensive, avec la moitié environ de l'armée allemande, et à jeter au plus tôt contre les Russes l'autre moitié des forces.

Ce plan subsista jusqu'en 1892. A ce moment, le nouveau chef de l'état-major, Schlieffen, estima que la manœuvre initiale à l'est n'avait plus de chances de réussir. La Russie, en effet, avait réduit sensiblement la durée de sa mobilisation et le délai de son déploiement stratégique. Schlieffen prit donc le parti de concentrer la masse de l'armée allemande contre la France.

En 1905, au moment de prendre sa retraite, il établit le mémoire célèbre dans lequel il exposait la nécessité de pousser la droite allemande puissamment renforcée à travers la plaine belge. Son plan, bien connu, consistait à investir complètement les forces françaises, pour en finir au plus tôt avec elles,

et à se retourner ensuite, avec la presque totalité des moyens, contre la Russie.

Les difficultés qu'entraîne, pour le haut commandement, la conduite de la guerre sur deux fronts furent mises en évidence par les événements qui suivirent la bataille des frontières. De Moltke le jeune, s'exagérant l'importance des succès remportés par ses armées, de la Lorraine à la Sambre, crut la résistance française définitivement brisée et estima le moment venu de renforcer l'armée de Prusse orientale, qui avait subi un échec à Gumbinnen, le 20 août, et dont le chef parlait de se replier à l'ouest de la Vistule. Le 25 août, le chef de l'état-major général décida que les armées de l'ouest fourniraient six corps d'armée au front oriental. Ce chiffre fut ensuite réduit à deux. Mais l'absence de ces deux corps d'armée à l'aile marchante allemande suffit, de l'avis général, pour amener la victoire longtemps hésitante à pencher en notre faveur, sur le champ de bataille de la Marne.

Une seconde fois, au début du printemps 1915, la lourde contrainte qu'impose au commandant en chef le souci de maintenir la solidité de deux fronts éloignés de plus de mille kilomètres se fit sentir. Les Autrichiens, refoulés par les Russes au delà des Carpathes, semblaient près de s'effondrer. Falkenhayn, malgré sa crainte de voir les Français et les Anglais enfoncer les forces allemandes de l'ouest, dut se résigner à envoyer des renforts en Russie. Les succès remportés à Gorlice-Tarnow, au mois de mars, puis, plus tard, sur la Vistule, l'amenèrent peu à peu à diriger sur le front oriental un nombre toujours plus grand de corps d'armée.

Enfin, au milieu de 1916, la direction suprême se vit presque débordée par l'obligation de pourvoir aux besoins urgents de la lutte sur les deux fronts. En France, les forces allemandes se trouvèrent grandement usées par les pertes de la bataille de la Somme, succédant à celles de Verdun, tandis qu'en Russie, à la suite de l'offensive autrichienne du Trentin, l'offensive victorieuse de Broussilov sur le Dniester et le Styr vint compromettre gravement tout l'ensemble du dispositif germano-autrichien, au sud des marais du Pripet. Il fallut

que le commandement allemand envoyât en hâte des divisions pour étayer ses alliés chancelants.

Ces leçons expérimentales ont certainement frappé Hitler qui, à maintes reprises, a manifesté son intention, en cas de guerre, de se débarrasser complètement du front oriental. Depuis deux ans, sa diplomatie, inspirée sans aucun doute par des préoccupations d'ordre stratégique, a tendu à faire tomber, pièce par pièce, les résistances qu'il pouvait y rencontrer. L'absorption de l'Autriche, d'abord, puis la destruction de la Tchécoslovaquie, ont eu pour l'Allemagne la valeur de grandes victoires entraînant la capitulation d'une importante fraction de ses adversaires éventuels de l'Est. Au printemps de 1939, il ne restait plus de ce côté, que la Pologne.

Cette fois, il ne s'agissait plus de s'approprier par la menace et l'intimidation un pays faible et isolé. La nécessité de faire face à la fois à la Pologne d'un côté et à la France et à l'Angleterre de l'autre s'imposait à lui. Il avait à établir un plan de guerre sur deux fronts. Allait-il d'abord prendre l'offensive à l'est ou à l'ouest?

Le maître du Reich ne paraît pas avoir eu, à ce sujet, la moindre hésitation. Il a vu dans la Pologne une proie qui s'offrait à lui. Il a tout combiné en vue de réussir à l'égard de ce pays une surprise stratégique telle que la décision de la campagne pût être acquise en quelques semaines.

Logiquement, la seconde partie de la guerre, l'offensive contre les puissances de l'Ouest, aurait dû être préparée comme la première. Tout le monde s'attendait à voir les troupes ramenées de Pologne entreprendre, sans délai, des opérations de grand style sur le front occidental.

C'est alors que l'on s'aperçut avec surprise que Hitler n'avait aucun plan pour ce deuxième temps de sa manœuvre. Au lieu d'attaquer, il se lance dans une offensive de paix qu'il poursuit pendant plus d'un mois et à laquelle succède une campagne de menaces contre l'Angleterre d'abord, contre les Pays-Bas et la Belgique ensuite.

Les causes de cette défaillance stratégique semblent d'ordre psychologique. Hitler, à qui tout a réussi jusqu'ici, a dans sa perspicacité, une confiance sans bornes. Il a affirmé que la

France et l'Angleterre, après avoir subi sans révolte une série d'humiliations, ne recourraient jamais plus aux armes. Rien n'a pu le convaincre qu'il se trompait.

En supposant qu'il eût envisagé le projet d'une guerre sur deux fronts, Hitler avait-il un avantage à diriger ses coups d'abord contre ses adversaires de l'ouest? Pouvait-il espérer des succès importants et rapides en prenant initialement l'offensive contre la France et en se gardant seulement face à la Pologne?

Peut-être, mais à une condition, c'est que les Allemands eussent à l'avance fabriqué et amené à pied d'œuvre le matériel spécial nécessaire pour faire promptement une brèche soit dans les blockhaus néerlandais et la ceinture fortifiée belge soit dans le système des ouvrages suisses soit dans notre ligne Maginot.

Une fois cette première barrière brisée (si réellement elle avait pu l'être) l'armée allemande se serait sans doute trouvée dans des conditions avantageuses pour triompher d'adversaires dont aucun n'avait poussé sa mobilisation au delà des premiers stades. La surprise de matériel, due à l'emploi en grand des divisions blindées et des avions volant bas, pouvait entraîner de sérieuses conséquences. L'immobilisation des forces polonaises aux frontières orientales aurait sans doute pu être obtenue, à peu de frais, durant tout le temps voulu.

L'histoire ne manquera pas d'étudier, pièces en main, si le maître de l'Allemagne a eu raison ou tort de ne pas se tourner d'abord contre les puissances principales de la coalition qu'il avait à combattre et si les facilités qu'il s'était ménagées en vue d'un écrasement rapide de la Pologne ne l'ont pas amené à adopter la solution la moins avantageuse pour lui. Mais, en tout cas, elle condamnera le stratège qui, mêlant les considérations politiques aux conceptions militaires, s'est lancé dans une guerre sur deux fronts avec un plan de campagne tronqué dont les prévisions n'allaient pas plus loin que la destruction du plus faible des partis opposés.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ
du cadre de réserve.

LIVRES D'ART

Les menaces de guerre avaient empêché ces grandes expositions qui, pendant quinze ans, ont fait passer par Paris les plus belles œuvres d'art du monde. Aujourd'hui, c'est la guerre elle-même qui arrête les publications sur l'art : on dit volontiers que, pour être appréciées, elles demandent un climat serein, des esprits en repos. Est-ce bien sûr? Ces livres, ces images ne distrairaient-ils pas utilement des anxiétés présentes? Souhaitons au moins que le succès de quelques-uns des ouvrages publiés juste avant la guerre ramène l'attention du public vers des sujets également agréables aux artistes et aux lettrés.

Dans la préface de son *Botticelli* [1], M. Jacques Mesnil exprime un regret que l'on n'entend plus guère : cette étude qu'il a entamée en 1900 et qu'il n'a pas quittée depuis lors, ce livre de son existence, il l'eût voulu plus complet. Il eût voulu y embrasser, vue à travers l'âme d'un grand artiste qui la vécut pleinement, la vie entière de Florence au xve siècle. Il faut se rassurer : ce *Botticelli* n'est peut-être pas tel que son auteur l'eût voulu mais il laisse peu à désirer au lecteur.

M. Jacques Mesnil entretient avec Botticelli une amitié si passionnée qu'il sait tout de lui : sa vive intelligence, son esprit curieux, sa sensibilité, sa malléabilité presque féminines, tout ce qui le préparait à donner corps aux plus nobles

1. Albin Michel.

rêves de la Renaissance, tout ce qui le destinait aussi à subir les influences les plus diverses et à créer pourtant une œuvre tout originale. Cette œuvre et cette vie sont étroitement mêlées, de l'enchantement païen des débuts au tournant final où le génie étroit et passionné de Savonarole devient le guide du peintre. M. J. Mesnil nous donne ainsi un tableau complet que n'arrive pas à gâter l'expression de sentiments assez contradictoirement hostiles au catholicisme.

Les excellentes phototypies qui l'accompagnent remettent bien en mémoire toute l'œuvre : ce portrait du peintre par lui-même qui veille sur *l'Adoration des Mages* de la National Gallery, belle figure aux traits sensuels, à l'œil inquisiteur, qu'on croit retrouver dans le visage de Mars, du *Mars et Vénus* ; l'élégance nerveuse des corps de femmes ; la grâce des pages les plus charmants que l'on ait jamais peints, tous ces mouvants visages adolescents que la volupté fait palpiter sans avoir encore eu le temps de les flétrir. Et l'on pense à ce titre d'une composition de Prud'hon : « En jouir ! » Un beau livre, vraiment.

M. Marcel Brion n'est pas, lui, l'homme d'un seul artiste mais il s'identifie si bien à ceux que, successivement, il étudie qu'il donne toujours au lecteur une familiarité nouvelle avec eux. Lui aussi a été attiré par l'aspect douloureux de la vie de *Michel-Ange* [1], vie consumée en lutte contre les hommes et les choses, tout ce que la nature oppose à l'œuvre humaine. Serrant dans une trame unique les travaux, les lettres, les poèmes du maître, il nous en donne une image dont le tragique est vraisemblable. Sans doute, il tend à ne mettre en lumière que les malheurs de Michel-Ange et, par exemple, à exagérer, croyons-nous, sa laideur mais s'il est une vie qui permette le romantisme, c'est bien celle-là.

D'ailleurs, bien des traits et, par exemple, tel juste tableau de la Rome que Michel-Ange connut à son arrivée — les antiques achevant de crouler, le décor renaissant à peine ébauché, la floraison baroque bien loin encore de naître — montrent en M. M. Brion l'amateur avisé dont l'information donne une base sûre à ce récit intéressant.

On peut appliquer au livre de M. Camille Mauclair sur

1. Albin Michel.

Turner [1], la juste définition qu'André Billy donnait un jour de son auteur : « Il est entré avec intelligence et ferveur dans les façons de sentir des grands artistes. »

La vie du célèbre peintre anglais est romantique autant que celle de Michel-Ange — influence du temps, sans doute — mais que nous importe que Joseph-Mallord-William Turner soit né dans Maiden-Lane d'un barbier, qu'il ait été misanthrope et ivrogne, qu'il soit mort caché sous un faux nom? Si éloignée de tout cela, son œuvre seule compte, et cet enchantement de la lumière qu'il sut fixer comme notre Claude Lorrain. « Il fut, dit son éloquent biographe, hanté de songes et d'allégories..., il chérit la lumière jusqu'à en devenir fou. Ce que purent être ses rêves nul ne le saura car il n'écrivit ni ne parla. Quand il eut rassemblé un demi-siècle d'ouvrages admirables, il les offrit à son peuple encerclé par les vagues. Et il se tut et il abdiqua jusqu'à son nom. Il est illustre et on ne le connut pas en dehors de sa terre natale. » Mais, Dieu merci, il a son évangéliste en Camille Mauclair qui — le croirait-on? — donne en ce beau travail, remarquablement illustré, le premier volume important édité en France sur Turner. (Nous n'oublions pas les excellentes pages, moins bien présentées, de MM. J.-H. Rosny aîné et Marcel Brion).

Relevons, pour finir, un trait important. M. Camille Mauclair fait observer que l'ignorance où nous sommes en France de l'œuvre de Turner vient du fait que, rassemblée presque tout entière dans un musée anglais, elle n'« intéresse » pas les marchands de tableaux, habituels inspirateurs des monographies d'histoire de l'art. Et cette simple remarque jette un jour cru sur cette discipline scientifique : on pense aussitôt aux raisons qui exilent des livres critiques sur la Renaissance italienne les fresquistes, aux œuvres invendables ; à la préférence qu'obtiennent les peintres français de dessus de tabatières sur les grands décorateurs. Le mercantilisme a ainsi faussé l'histoire de l'art comme il truque la critique. Il faudra bien, un jour, reprendre tout cela.

Prenons un autre exemple fameux : M. John Rewald étudie *Cézanne, sa vie, son œuvre, son amitié pour Zola* [2]. Et l'on voit

1. Éditions Hypérion.
2. Albin Michel.

que, pour écrire ce livre consciencieux, qui fut une thèse de doctorat, il a dû d'abord élaguer les histoires marseillaises inventées par le marchand qui « lança » l'œuvre de Cézanne : le spirituel, sympathique et blagueur feu M. Ambroise Vollard et, en particulier, « le récit totalement inventé d'une visite plus ou moins imaginaire qu'il aurait faite à Zola en 1898. » Il y rapporte que « Zola aurait de son propre aveu détruit toutes les lettres de Cézanne », correspondance que gardent encore les enfants de l'écrivain... (p. 9-10).

En reprenant avec patience cette correspondance amicale de Zola et de Cézanne à leurs débuts, les documents publics, les articles, les souvenirs contemporains, M. Rewald a composé une histoire vraie, plus riche et plus touchante que toutes les anecdotes. Il échappe à la fois au pédantisme et au lyrisme faux et son œuvre de bonne foi fait mieux comprendre les travaux, les angoisses, les réussites et les erreurs du pauvre artiste qui ne se remit jamais de s'être reconnu dans le Claude Lantier, le « génie avorté » décrit dans *l'Œuvre* par Zola : pour trahir quelqu'un, il faut, par définition, être son ami, ou son parent.

◆ ◆

Il n'y a que deux lettres de Cézanne dans les deux gros volumes que M. Lionello Venturi a bien le droit d'intituler *les Archives de l'Impressionnisme*[1] puisqu'il y publie les mémoires d'un grand marchand, Paul Durand-Ruel, et les lettres que sa maison reçut des artistes qu'il vendit : Renoir et Monet surtout, puis Pissarro, Sisley, et tous les *poetæ minores* de l'école. Cette publication, réduite aux textes intéressants pour l'histoire, est fort bien faite et l'ample introduction de M. Lionello Venturi, pleine d'idées et de faits, est une véritable histoire de l'impressionnisme. Il y montre même une clarté à laquelle certains de ses ouvrages critiques ne nous avaient pas habitués.

Ce bon historien le dit : si les documents sur Raphaël sont au Vatican, la vie des impressionnistes est dans les tiroirs de Durand-Ruel. Ici encore, on peut mesurer à quel état matériel les principes imposés par David ont peu à peu

1. Durand-Ruel, éditeur.

réduit l'art français. Notons que Paul Durand-Ruel eut du goût et du courage. Il écrivait en 1869 : « Un véritable marchand de tableaux doit être en même temps un amateur éclairé, prêt à sacrifier au besoin son intérêt apparent du jour à ses convictions artistiques, et préférant lutter contre les spéculateurs que s'associer à leurs agissements. » Qui mieux est, il appliqua ses principes. Pour soutenir les artistes qu'il protégeait, il se ruina momentanément ; Renoir, Pissarro, Monet l'ont rappelé souvent avec reconnaissance. Mais enfin il a imposé ses convictions, il a mis au premier rang les artistes qui le méritaient et, justement, le bien qu'il a réalisé fait penser avec inquiétude au mal qu'il aurait pu causer, même momentanément, s'il avait eu mauvais goût ou mauvais vouloir.

Tout ceci revient à prouver que, pour vivre normalement, en France, l'art a besoin d'une corporation d'artistes libéralement recrutée et d'un État sinon intelligent — il ne faut pas trop demander — du moins organisé. On n'a jamais ouï parler d'un peintre méconnu tant qu'une Académie royale largement ouverte aux peintres, aux sculpteurs — et à eux seuls — tant qu'un Directeur des Bâtiments réglèrent ensemble les Écoles, les Salons et les commandes de l'État.

En opposition, c'est une anthologie de la période la plus anarchique de notre art que M. Charles Terrasse présente dans *la Peinture française au* XXe *siècle* [1]. Ce choix d'excellentes planches — les « couleurs » sont remarquables — est fait avec goût ; l'introduction raisonnée arrive à débrouiller au moins les définitions de l'onirisme et de l'orphisme aussi bien que du surréalisme ; les notices biographiques et la bibliographie rendront service. On reconnaît aisément l'œuvre d'un chartiste qui, dès son enfance, a su ce qu'était la bonne peinture, et pour cause : il est le propre neveu de Pierre Bonnard.

Dans la même collection l'éditeur présente un album consacré à *la Peinture flamande au* XVIIe *siècle* [2] où les reproductions sont nombreuses mais d'un ton un peu trop uniforme.

La Peinture française au XVIIIe *siècle* [3] est le plus aimable

1. Éditions Hypérion.
2. Éditions Hypérion.
3. Floury.

recueil des œuvres des « maîtres dans l'art de plaire » présenté par le mieux informé comme le mieux disant des guides, M. Louis Hourticq. C'est une joie de le suivre et de lire, à côté d'un éloge de Chardin, enlevé avec une éloquente précision qui nous change de tant de mornes discours, les pages les plus justes sur le rôle que jouaient respectivement, dans la vie artistique du XVIIIe siècle français, le corps des artistes, la société, l'État.

◆ ◆

Il est peu de champs de l'archéologie dont l'intérêt artistique soit aussi nul que l'archéologie biblique, il n'en est pas, d'ailleurs, qui soit d'un intérêt plus grand pour l'humanité. On est donc heureux de voir le père A.-G. Barrois publier le premier volume d'un *Manuel d'archéologie biblique* [1] qui met au point une foule de questions récemment renouvelées en partant des réalités matérielles et en les éclairant par les données que fournissent toutes les sciences. Il expose ainsi successivement ce qui touche à l'habitation, à l'agriculture, à l'industrie ou à l'art des Hébreux, avant et depuis l'entrée en Palestine ; il expose en même temps ce que, sur ces sujets, l'on sait de leurs prédécesseurs en ce pays. Ceci fait craindre seulement que son livre ne donne jamais un tableau d'ensemble de la civilisation d'*un* peuple en *un* lieu et en *un* temps. Mais attendons la fin.

Au contraire, grâce à la science de M. Jean Charbonneaux, grâce à l'heureux choix qu'il a fait des œuvres les plus caractéristiques, *la Sculpture grecque archaïque* [2] nous offre le spectacle du développement harmonieux d'un style plastique. De la *Dame d'Auxerre* et des premières *Corés* au *Zeus* de Calamis, du VIIe siècle à la seconde moitié du Ve siècle avant notre ère s'élaborent lentement les types de la beauté classique dont notre art vit encore. Sur le visage de tel cavalier du Ve siècle erre déjà le sourire ambigu que l'art gréco-bouddhique portera jusqu'en l'Inde et que le sculpteur gothique donnera à l'ange de Reims ; sur telle *Coré* s'esquissent les traits des plus belles Aphrodites. Et ces essais sont si beaux

1. Auguste Picard.
2. Éditions de Cluny.

que, de Bourdelle à Maillol, nos sculpteurs modernes les ont repris directement pour modèles. On quitte avec peine ce beau livre dont l'auteur montre si bien l'analogie des qualités de l'art grec et des aspects du pays où il est né : « harmonie et grandeur des ensembles, pureté des lignes, plénitude nuancée des formes. »

Il faut dire enfin les mérites de M. Georges Méautis qui, pour retrouver quelques traits des *Chefs-d'œuvre de la peinture grecque* [1], a patiemment rapproché les textes qui nous parlent de Polygnote, de Zeuxis, d'Apelle et les peintures murales, les mosaïques inspirées par leurs tableaux disparus. L'effort n'est pas petit, les résultats en sont curieux mais un peu décevants. Comment assurer, avec M. Méautis, que « la peinture antique n'est en rien inférieure à la peinture moderne » ? Nous n'en avons pas conservé une œuvre originale identifiable et les reproductions des diverses *copies* d'une seule peinture d'Athénios ou de Nicias montrent des peintures entièrement différentes même dans la composition !

Il nous reste les curieux portraits peints au Fayoum, par des entrepreneurs, sur les sarcophages de basse époque : madame Aline, virago de trente-cinq ans, ou l'institutrice Hermione à l'œil rond, à la bouche sévère. Il nous reste surtout quelques œuvres anonymes belles ou curieuses : les peintures « grotesques » ont, grâce à Raphaël, influé sur toute la décoration postérieure ; les *Noces aldobrandines* ont servi à bien des peintres ; les fresques de la Villa des Mystères ont dicté à Léon Daudet un beau roman ; la seule description par Lucien d'une œuvre d'Apelle a inspiré à Botticelli un de ses tableaux les plus éclatants : *la Calomnie*. Et nous oublions toutes les dissertations savantes consacrées à ces œuvres ! C'est beaucoup, certes, mais il faut avouer que nous vivons un peu plus des peintres nés dans les six derniers siècles.

PIERRE D'ESPEZEL

1. Albin Michel.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.